

cahiers

LEON TROTSKY



L'U.R.S.S. : PROBLEMES HISTORIQUES

J. Caillosse La question du Thermidor dans la pensée politique de Léon Trotsky S. Weissman De Petrograd à Orenbourg : la critique du développement politique soviétique par Victor Serge

- Documents Manifeste de Rioutine
- Colloques Wuppertal, Madrid
- Note de lecture

37

mars 1989

Revue trimestrielle Institut Léon Trotsky

CAHIERS LEON TROTSKY

Revue éditée par l'Institut Léon Trotsky

L'Institut Léon Trotsky a pour but de promouvoir l'oeuvre de Léon Trotsky sous ses divers aspects [...], préparer la publication en langue française des *OEuvres* de Léon Trotsky [...] éditer les *Cahiers Léon Trotsky* destinés à établir un lien entre toutes les personnes intéressées par les travaux de l'Institut [...] et à permettre la publication de textes et documents concernant l'auteur et le mouvement ouvrier mis au jour au cours de recherches, regrouper ou recenser toute information, documentation ou archives concernant Trotsky et son OEuvre. (Extraits des statuts de l'Institut, association selon la loi de 1901).

BUREAU DE L'INSTITUT LEON TROTSKY

Pierre Broué, président et directeur scientifique, Anne Dissez, secrétaire et trésorière,
Paule Gautier, responsable des *Cahiers*

Rédaction et Administration des *Cahiers Léon Trotsky*
Paule Gautier, 63 rue Thiers 38000 Grenoble

ABONNEMENT :

Etudiants :

demie tarif pour les - de 25 ans, sur présentation de la carte d'étudiant

France : 4 N^{OS} (1an) **100 F**

Particuliers :

France : 4 N^{OS} (1an) **200 F**

France : 8 N^{OS} (2ans) **400 F**

Etranger : 4 N^{OS} (1an) **250 FF**

Etranger : 8 N^{OS} (2ans) **500 FF**

Institutions :

France : 4 N^{OS} (1an) **300 F**

France : 8 N^{OS} (2 ans) **600 F**

Etranger : 4 N^{OS} (1an) **350 FF**

Etranger : 8 N^{OS} (2 ans) **650 FF**

Tous les anciens numéros sont disponibles à l'exception du N°1
Collection sur demande du N°2 à 20 : 500 F (port compris)

Réglement à l'administration des *Cahiers Léon Trotsky* par chèque bancaire ou postal
libellé à l'ordre de GAUTIER - CLT
(pour l'étranger par mandat international en francs français)

N° ISSN 0181 - 0790

Commission paritaire 61601

Directeur de la publication : Paule Gautier

Publié avec le concours du Centre National des Lettres et de
l'Université des Sciences Sociales de Grenoble

cahiers

LEON TROTSKY

N° 37

MARS 1989

L'U.R.S.S. : PROBLEMES HISTORIQUES

ARTICLES

- Jacques Caillosse — La question du Thermidor soviétique dans
la pensée politique de Léon Trotsky 5
- Susan Weissman — De Petrograd à Orenbourg : la critique du
développement politique soviétique par Victor Serge 87

DOCUMENT

- Manifeste de Rioutine, juin 1932 107

COLLOQUES

- Theodor Bergmann — Colloque Boukharine de Wuppertal :
« L'enfant chéri du parti » 115
- « Trotsky aujourd'hui » à Madrid 123

NOTE DE LECTURE

- Pierre Broué — Post-scriptum pour l'édition hongroise 124

LES DEPARTS

Sylvia Bleeker (1901-1988)	125
Max Geldmann (1905-1988)	126
Milton Genecin (Alvin) (1900-1988)	126
Roger Foirier (Link, Roland) (1910-1989)	127

Errata N° 36

Dans l'article de V.C. Fisera sur la poésie tchécoslovaque (*Cahiers Léon Trotsky* N° 36), il faut lire dans la dernière ligne, notes p. 87 : dans les années 1930 et 1940 et non 1950

La lettre de Chris Farley (dossier des lecteurs, *Cahiers Léon Trotsky* N°36 se rapporte à l'article de V.C. Fisera (*C.L.T.* N°34) sur Tito, le PCY et le trotskysme.

L'U.R.S.S. : problèmes historiques

Le présent numéro est consacré à l'U.R.S.S. et à certains problèmes historiques et théoriques posés dans les débats politiques qui ont jalonné son histoire.

Jacques Caillosse a adapté un travail universitaire sur la notion de Thermidor dans la pensée de Léon Trotsky. Susi Weissman retrace l'attitude de Victor Serge à l'égard de l'Union soviétique. On notera quelques nuances avec l'interprétation donnée des dernières années de Serge par Alan Wald dans les *Cahiers Léon Trotsky* N° 35. Ce sont ces nuances qui nourrissent les débats et le progrès vers la vérité historique.

Nous reproduisons également un document dont il a été beaucoup parlé par des gens qui ne l'avaient pas lu : il s'agit du « manifeste » du « droitier » Rioutine qui tenta en 1932 d'unifier « droite » et « gauche » contre Staline au temps du « bloc des oppositions » qui était, lui, une opposition de gauche.

Enfin nous avons cru bon de publier la traduction d'un compte rendu du colloque international de Wuppertal sur Boukharine et un compte rendu original du colloque de Madrid « Trotsky aujourd'hui ».

Nous avons espéré pouvoir donner à nos lecteurs un premier point sur les modifications de l'histoire en U.R.S.S.. Des exigences de composition nous en ont empêchés.

Comme à chaque sortie de l'hiver, la liste des « partants » est malheureusement longue : nous parlerons la prochaine fois de James Kutcher.

Au moment de mettre en page, nous apprenons la mort à Moscou d'Aleksandra Zakharovna Moglinova Pakhvalova. Elle était la petite-fille de Trotsky et la soeur de notre ami Sieva qui l'avait retrouvée il y a quelques semaines. L'Institut présente à la famille d'Union Soviétique et du Mexique l'expression de ses émotions et de ses regrets.

Jacques Caillosse ¹

La question du Thermidor soviétique dans la pensée politique de Léon Trotsky

Confronté à l'hégémonie des staliniens dans l'Internationale Communiste, Léon Trotsky entend expliquer cette réalité nouvelle à partir des acquis fondamentaux légués par les grands penseurs du mouvement communiste (K. Marx, F. Engels, V. Lénine, R. Luxemburg...).

L'histoire de la France nourrit ses réflexions, et les engage dans une voie originale : la déviation stalinienne de la Révolution bolchevique, comme la forme thermidorienne prise par la Révolution jacobine, doivent admettre une explication marxiste. Ne peut-on même envisager l'existence d'une loi du développement des révolutions, dont la connaissance permettrait à l'opposition soviétique de déployer une activité convaincante ?

Léon Trotsky subordonne son combat au déterminisme plus ou moins grand de la « loi » : si une nécessité historique rend le stalinisme inéluctable, les entreprises dirigées contre lui sont vaines, et le marxisme, en tant que méthode scientifique prétendant préparer l'humanité au socialisme, a failli. Il refuse de pousser ses investigations théoriques hors du cadre méthodologique défini par Marx et Lénine : Lénine n'annonce pas plus Staline que Saint-Just et Robespierre ne préfigurent Napoléon.

Telle est la conclusion à laquelle parvient Trotsky au terme de son analyse comparée des deux grandes expériences révolutionnaires de 1789 et de 1917. L'enseignement qu'il tire est ce qui confère à son oeuvre politique sa marque distinctive et permet de circonscrire son « anti-stalinisme ».

1. L'article ci-dessus est de Jacques Caillosse, professeur agrégé de droit à l'Institut d'Etudes Politiques de Grenoble. Il s'agit d'un remaniement et d'une mise à jour d'un diplôme d'études supérieures de Science politique présenté et soutenu à l'Université de Rennes en octobre 1972 sous le titre « La question du Thermidor soviétique dans la pensée politique de Léon Trotsky (Force et limites de l'analogie historique dans la théorie trotskyste de la bureaucratie) ». Certaines traductions de citations ont été revues sur la base de nouvelles traductions et les renvois opérés à des ouvrages accessibles, dans la mesure du possible.

La contradiction relevée entre les deux mouvements révolutionnaires observés et les réalités institutionnelles qu'ils ont engendrées, ne peut valablement, de l'avis de Trotsky, servir de justification à des attitudes fatalistes qui reviendraient à rejeter les projets révolutionnaires eux-mêmes. Pour représenter la marche de la Russie vers le stalinisme, Trotsky recourt à la chronologie caractéristique de la Révolution Française, depuis le jacobinisme jusqu'au bonapartisme, n'omettant pas l'étape thermidorienne. Que, du jacobinisme, sortent Thermidor, puis le bonapartisme et jusqu'à la Restauration, que du bolchevisme, surgissent le stalinisme, puis l'ordre bourgeois : il n'y a dans ces constatations aucune raison de mettre en cause la légitimité historique de la Révolution.

L'utilisation du précédent français a, au contraire, pour but de mettre en évidence le rôle déterminant des facteurs politiques et sociaux dans le processus de dégénérescence institutionnelle auquel l'Opposition de Gauche estime avoir eu à faire face en U.R.S.S., dès la fin des années 20. Autrement dit, l'analogie établie par Trotsky répond aux analyses qui tendent à démontrer l'implacable logique dictatoriale, totalitaire, de toute entreprise révolutionnaire. Le discours d'Albert Camus dans *L'Homme Révolté*, fournit une illustration exemplaire de ce type de démarche :

« Toutes les révolutions modernes ont abouti à un renforcement de l'Etat. 1789 amène Napoléon, 1848 Napoléon III, 1917 Staline, les troubles italiens des années 20, Mussolini, la République de Weimar, Hitler. Ces révolutions, surtout après que la Première Guerre Mondiale eut liquidé les vestiges du droit divin, se sont partout proposées, avec une audace de plus en plus grande, la construction de la cité humaine et de la liberté réelle. L'omnipotence de l'Etat a chaque fois sanctionné cette ambition [...] L'étrange et terrifiante croissance de l'Etat moderne peut être considérée comme la conclusion logique d'ambitions techniques et philosophiques démesurées, étrangères au véritable esprit de révolte, mais qui ont pourtant donné naissance à l'esprit révolutionnaire de notre temps. Le rêve prophétique de Marx et les puissantes anticipations de Hegel ou de Nietzsche ont fini par susciter, après que la cité de Dieu eût été rasée, un Etat rationnel ou irrationnel, mais dans les deux cas terroriste ».²

L'interprétation donnée ici de l'histoire révolutionnaire souligne fermement la contradiction flagrante entre la promesse révolutionnaire et la réalité institutionnelle que toujours elle finit par engendrer. Mais elle est aussi le point de départ de plus amples généralisations : le « projet révolutionnaire » devient une catégorie formelle abritant des politiques par ailleurs antagonistes. La constatation d'une tendance historique au renforcement de l'Etat ne peut, bien sûr, à elle seule, rendre compte de toutes les données du problème. S'il n'y a rien d'extraordinaire au renforcement terroriste des Etats fasciste ou nazi, puisqu'il ne s'agit que de la réalisation minutieusement planifiée d'un programme d'exaltation de l'Etat, il n'en va pas a priori de même pour les -

2. A. Camus : *L'homme révolté*, Gallimard 1951, p. 221.

convictions étatistes des staliniens, qu'il faut confronter à la thèse communiste de la disparition historiquement nécessaire de toute forme d'Etat.

La voie d'Albert Camus rend ici le marxisme responsable du stalinisme. Le stalinisme ne constituerait pas une aberration : il serait déjà présent dans la « prophétie marxiste », déjà réalisé dans la pratique léniniste. La « prophétie » de Marx, en divinissant l'avenir, en sacrifiant le présent à l'avenir de l'humanité serait donc nécessairement contraignante et totalitaire :

« L'âge d'or renvoyé au bout de l'histoire et coïncidant, par un double attrait, avec une apocalypse, justifie donc tout. Il faut méditer sur la prodigieuse ambition du marxisme, évaluer sa prédication démesurée pour comprendre qu'une telle espérance force à négliger des problèmes qui apparaissent alors comme secondaires ». ³

Mais surtout elle est erronée et, par conséquent, tous les marxistes qui ont voulu faire l'histoire se sont emparés d'une théorie contraire à la réalité. C'est cette contradiction qui est porteuse du stalinisme.

L'erreur de la « prophétie », et, en fin de compte, sa faillite, résident dans une transformation de la réalité économique et sociale, radicalement inconnue de Marx. La preuve flagrante en est le mode de développement du mouvement révolutionnaire, au début du XXème siècle : au lieu de déferler dans les citadelles du capitalisme les plus avancées, la vague révolutionnaire annoncée achève sa course aux frontières de la Russie paysanne et arriérée, car elle se brise contre les écueils désormais inébranlables du capitalisme industriel. L'échec de la révolution européenne qui inaugure « la course à la servitude » pour l'Allemagne, l'Italie et la Russie, est aussi l'échec de ces prévisions :

« Comment un socialisme qui se disait scientifique a-t-il pu ainsi se heurter aux faits ? La réponse est simple : il n'était pas scientifique. Son échec tient au contraire à une méthode assez ambiguë pour se vouloir en même temps déterministe et prophétique, dialectique et dogmatique. [...] On ne s'étonnera donc pas que, pour rendre le marxisme scientifique, et maintenir cette fiction utile au siècle de la science, il ait fallu au préalable rendre la science marxiste, par la terreur ». ⁴

La théorie léniniste du parti devient le support de cette terreur dont parle Albert Camus. En substituant au prolétariat une poignée d'ascètes, professionnels de la révolution, en réduisant sa mission révolutionnaire à une opération militaire, la conception léniniste de l'organisation ne pouvait manquer de vider la dictature du prolétariat de sa substance démocratique et la

3. *Ibidem*, p. 257.

4. A. Camus, *op. cit.* p. 272.

transformer en dictature minoritaire d'un parti unique. Lénine est ainsi le véritable créateur, après Marx, du modèle institutionnel stalinien :

« Du règne de la masse, de la notion de révolution prolétarienne, on passe d'abord à l'idée d'une révolution faite et dirigée par des agents professionnels. La critique impitoyable de l'Etat se concilie ensuite avec la nécessaire mais provisoire dictature du prolétariat, en la personne de ses chefs. Pour finir, on annonce qu'on ne peut prévoir le terme de cet état provisoire et qu'au surplus personne ne s'est jamais avisé de promettre qu'il y aurait un terme. Après cela, il est logique que l'autonomie des soviets soit combattue, Makhno trahi et les marins de Kronstadt écrasés par le parti ». ⁵

Moins ambitieuse, parce que limitée à la seule étude de l'Union Soviétique, la démonstration de Raymond Aron dans *Démocratie et Totalitarisme*, vise également à pénétrer les raisons profondes de la non adéquation du « rêve » marxiste aux formes prises par sa réalisation. S'il n'entend pas, comme Albert Camus, écrire la loi du devenir totalitaire de tout projet révolutionnaire, il n'en conclut pas moins à l'existence d'un « totalitarisme soviétique ».

Les thèses d'Albert Camus et de Raymond Aron ont le même objet : le stalinisme confronté à l'espoir libérateur du socialisme. Leur conclusion est la même : le stalinisme n'est pas, du point de vue de la logique marxiste, une aberration, il en est au contraire le produit. Le but même de leurs investigations est commun puisqu'elles servent une politique unique : l'anti-stalinisme est ici l'occasion d'une critique globale du marxisme, nécessaire aux plaidoyers pour la démocratie libérale.

La fidélité de Léon Trotsky aux enseignements de Marx et de Lénine conditionne dans un tout autre sens sa lecture de l'histoire. S'appuyant sur l'exemple classique du Thermidor de la Révolution française, il refuse d'identifier bolchevisme et stalinisme. Le Thermidor français marque l'épuisement d'un processus révolutionnaire que les jacobins avaient mené jusqu'à son apogée. Son homologue soviétique, par analogie, sera la phase de déclin du bolchevisme.

Des phénomènes politiques d'une telle portée historique ne supportent pas d'explication exclusivement idéologique. Le Thermidor soviétique, comme son prototype français, a des racines sociales. Le déploiement de tout cycle révolutionnaire dépend, pour ses formes politiques et idéologiques, du déplacement du rapport de force initialement établi entre les classes sociales. Ce sont les protagonistes sociaux de la lutte révolutionnaire qui commandent en fin de compte son rythme, ses phases caractéristiques.

La problématique retenue par Léon Trotsky s'oppose donc à toute interprétation fataliste du processus révolutionnaire qui se bornerait à cette simple constatation : toutes les révolutions modernes ont abouti à un renforcement de l'Etat. Ce phénomène cesse d'être la conséquence inéluctable de la seule théorie marxiste pour devenir l'effet de données historiques particulières.

5. *Ibidem*, p. 285.

Le Thermidor français n'est pas dû non plus à la nature perverse du jacobinisme, mais à un concours de circonstances historiques. Si bien qu'au-delà des caractéristiques propres à chacune des situations qui engendrent un Thermidor, des constantes peuvent être isolées, des lois peuvent être formulées, applicables tant à la révolution « prolétarienne » qu'à la révolution « bourgeoise ». Lois dont la connaissance seule permettra la maîtrise du processus historique :

— en politique, après les plus grandes ascensions d'une révolution, il faut prévoir la possibilité de descentes abruptes, parfois prolongées ;

— ces chutes qui constituent la phase thermidorienne d'une révolution, sont les conséquences politiques d'une transformation des rapports de force entre classes sociales, au cours du processus révolutionnaire lui-même ;

— la modification du rapport de force découle notamment de la désintégration de la classe progressiste, de l'acteur principal de la période révolutionnaire.

Où chercher les causes profondes de l'essoufflement, puis de l'épuisement d'un processus révolutionnaire ? L'histoire du Tiers-Etat se révèle à cet égard fort instructive : on y perçoit une coupure entre les prétentions politiques de la classe ascendante, et ses capacités réelles à exercer sinon intégralement le pouvoir, du moins un contrôle sur les organismes gouvernementaux, à sanctionner leur action dès qu'ils s'écartent de la voie initialement tracée.

C'est pourquoi Trotsky prêtera à la Révolution russe la dynamique de la Révolution française. Les origines du stalinisme se trouvent, selon lui, non pas à l'extérieur de la révolution, dans le camp de ses ennemis par exemple, mais chez son acteur principal : des transformations que subissent le parti et le prolétariat procède la réaction politique qui imprime un nouveau rythme au mouvement révolutionnaire.

La conception trotskyste du Thermidor soviétique semble largement inspirée de l'étude de Khristian Rakovsky sur les mutations que subit une classe après s'être emparée du pouvoir. ⁶

Sa thèse, bien qu'elle ne fasse pas mention de l'analogie établie par Trotsky, en est certainement la meilleure justification. De surcroît, elle témoigne de l'attrait exercé sur les bolcheviks par les modèles que le passé leur propose ; elle illustre aussi l'utilisation qu'ils en font.

La démonstration de Rakovsky part d'une constatation simple : « le terrible déclin de l'esprit d'initiative des masses travailleuses », « leur indifférence croissante envers la destinée de la dictature du prolétariat et de l'Etat soviétique ». Ce phénomène auquel il est urgent de remédier appelle des explications d'autant plus claires qu'il n'avait pas fait jusqu' alors l'objet d'une ap-

6. Nous utilisons ici la lettre de Rakovsky à Valentinov du 6 août 1928 récemment republiée dans *Nedelia*, supplément des *Izvestia* en octobre 1988. Voir *Cahiers Léon Trotsky* n° 18 pp. 81-95 pour une traduction revue et corrigée.

proche empirique ; il ne pouvait en être autrement : la Russie est devenue, aux dires de ses dirigeants, le premier Etat ouvrier.

C'est à elle que Trotsky se réfère en 1929, lorsqu'exilé à Constantinople, il se demande : « Où va la révolution soviétique ? » :

« Dans une lettre remarquable consacrée aux phénomènes de dégénérescence de l'appareil gouvernemental et du parti, mon vieil ami Rakovsky indique de façon très démonstrative comment, après la conquête du pouvoir, une bureaucratie indépendante se forma au sein de la classe ouvrière et comment cette différenciation fut d'abord seulement fonctionnelle, puis devint sociale par la suite ». ⁷

Rakovsky décrit en ces termes l'aspect original du problème :

« Jusqu'à maintenant nous avons su ce qui pouvait arriver au prolétariat, c'est-à-dire quelles pouvaient être les oscillations de son état d'esprit, quand il est une classe opprimée et exploitée, mais c'est maintenant seulement que nous pouvons évaluer, sur la base des faits, les changements de son état d'esprit quand il prend en main la *direction* ». ⁸

Par la Révolution bolchevique, la classe ouvrière russe a acquis un statut politique nouveau, celui de classe dirigeante. Cette position l'expose à certains dangers : les « dangers professionnels du pouvoir ». Ce risque vient s'ajouter à ceux que font courir au nouvel Etat les difficultés objectives (isolement du prolétariat dans la société russe où les forces « restaurationnistes » exercent leur pression, isolement de la révolution encerclée par le monde capitaliste), mais il est indépendant des obstacles objectifs auxquels se heurte toute entreprise subversive :

« Il s'agit des difficultés inhérentes à toute nouvelle classe dirigeante, qui sont la conséquence de la conquête et de l'exercice du pouvoir lui-même, de son aptitude ou de son inaptitude à l'utiliser [...] des rapports qui [...] se créent au sein de la classe ouvrière ». ⁹

Pour donner à sa thèse le maximum de rigueur, Rakovsky pose deux grands principes :

— Tout d'abord, afin de conférer à ses conclusions une portée générale, il compose un modèle à partir des deux expériences révolutionnaires les plus significatives, celle du Tiers-Etat français et celle du prolétariat russe ;

— ensuite, désireux de prouver le rôle autonome, spécifique, des « dangers professionnels du pouvoir », il raisonne sur un modèle idéal dans lequel la classe ouvrière est à l'abri de toutes les influences qui ne dérivent pas de l'exercice du pouvoir. C'est à la même étude de Rakovsky qu'il fait appel en 1936, dans *la Révolution trahie*, lorsqu'il a définitivement arrêté sa conception du Thermidor soviétique :

7. L. Trotsky : « Où va la révolution soviétique ? » in *Ecrits*, Volume I, 1955 p. 41.

8. Rakovsky, *op. cit.* p. 83.

9. *Ibidem*.

« Khristian Rakovsky, l'ancien président du Conseil des Commissaires du peuple d'Ukraine, qui fut plus ambassadeur des Soviets à Londres et à Paris, se trouvant en déportation, envoya à ses amis, en 1928, une courte étude sur la bureaucratie ; elle reste ce qui a été écrit de mieux à ce sujet ». ¹⁰

Aussi, affirme-t-il, en préalable à son étude de l'action révolutionnaire du prolétariat en U.R.S.S., que ces dangers « continueraient d'exister jusqu'à un certain point, même si nous admettions un instant le pays habité uniquement par des masses prolétariennes et l'extérieur constitué seulement par des Etats prolétariens ». ¹¹

Son ambition est la suivante : formuler les lois de l'essoufflement du mouvement révolutionnaire dont la connaissance permettrait d'arrêter l'évolution anti-démocratique du pouvoir qu'il engendre.

S'appuyant sur le double exemple de 1789 et de 1917, il avance trois propositions :

- c'est la lutte pour la prise du pouvoir qui unifie les différents groupes sociaux composant une classe révolutionnaire ;
- l'exercice du pouvoir fait craquer ces liens et détruit l'unité, la cohésion qui caractérisent toute classe offensive ;
- la classe révolutionnaire qui détient et exerce le pouvoir n'est plus celle qui, jadis, luttait pour sa conquête.

Le Tiers-Etat disparate qui fit la Révolution de 1789, n'acquiesça qu'en 1792 le droit véritable de participer, en tant que classe et dans son intégralité, à l'administration du pays. Mais il n'allait pas tarder à être dépouillé de ce droit conquis par la force :

« La réaction politique qui débuta déjà avant Thermidor consista en ce que le pouvoir commença à passer formellement en et en fait dans les mains d'un nombre de plus en plus restreint de citoyens. Les masses populaires d'abord par une situation de fait, puis ensuite également en droit, furent peu à peu écartées du gouvernement du pays ». ¹²

Le processus de différenciation qui aboutit à la désagrégation du Tiers-Etat apparaît à plusieurs niveaux :

- en premier lieu, les liens qui joignaient les différentes couches sociales dans le Tiers-Etat se relâchent, une fois disparu l'objet de leur action commune, la conquête du pouvoir ;
- ensuite, « une spécialisation fonctionnelle » se dessine au sein de chacune des couches sociales qui retrouve ainsi son autonomie et fait valoir ses préoccupations propres ; les groupes ainsi constitués voient sortir de leurs rangs des cercles de hauts fonctionnaires ; cette simple « spécialisation fonctionnelle » finit par être convertie en contradiction au sein de la classe dominante ;
- enfin, le parti jacobin dégénère, corrompu d'avoir gouverné en solitaire, bien que Robespierre ait souvent mis en garde ses partisans contre

10. L. Trotsky : *La révolution trahie*, éd. Minuit, 1963, p. 104.

11. *Ibidem.*

12. Rakovsky, *op. cit.*, p. 85.

« l'intoxication du pouvoir » ; il est victime de la bureaucratisation provoquée par son éloignement progressif de la masse des ouvriers et de la petite bourgeoisie, fait qui se traduit par « la liquidation graduelle du principe électif et la substitution à celui-ci du principe des *nominations* ». ¹³

Le résultat de ces différents agents destructeurs fut l'anéantissement de l'initiative des masses, la mort de la démocratie populaire et corrélativement le renforcement des forces anti-démocratiques ; c'est-à-dire la chute de Robespierre et la victoire des thermidoriens.

L'observation de la réalité soviétique en 1928, permet également d'affirmer que la classe ouvrière russe et le parti bolchevique ne sont plus tels qu'ils étaient avant 1917 et au début de leur aventure révolutionnaire.

Tout d'abord, il faut admettre que le pouvoir a introduit au sein du prolétariat une première différenciation d'ordre fonctionnel : initialement, la nouvelle classe dirigeante fait de l'une des ses parties, la bureaucratie, l'agent de son pouvoir. Puis cette dernière, tirant son profit de l'incapacité de la classe ouvrière à exercer ses droits politiques et de son ignorance de l'art de gouverner, transforme en un véritable antagonisme social ce qui n'était qu'une simple répartition contrôlée des tâches.

Cette bureaucratie du parti et de l'Etat constitue une nouvelle catégorie sociale :

« La fonction a modifié l'organe lui-même, c'est-à-dire que la psychologie de ceux qui sont chargés des diverses tâches de direction dans l'administration et l'économie de l'Etat a changé au point que non seulement objectivement mais aussi subjectivement, non seulement matériellement mais subjectivement, ils ont cessé de faire partie de cette même classe ouvrière ».

Les difficultés économiques du régime soviétique contribuent à ruiner l'unité et la cohésion auxquelles étaient parvenues les masses travailleuses dans la lutte contre le capitalisme : les couches les plus basses du prolétariat, déçues par la révolution dont elles attendaient tout, rendent volontiers responsables de leur misère, les ouvriers de l'industrie :

« On les entend parfois parler des sommets de la classe ouvrière comme de la nouvelle « noblesse » ». ¹⁴

Quant à la structure du parti, elle est encore plus hétérogène que celle du prolétariat, puisqu'elle regroupe les transfuges de toutes les autres classes. Le pouvoir, en faisant surgir une bureaucratie, n'a fait qu'aggraver la différenciation existant entre les composantes sociales du parti. Cette bureaucratie joue un rôle déterminant dans l'éclatement du parti bolchevique ainsi que dans la « décomposition » de la classe ouvrière. Au lieu de « préserver le parti et la classe ouvrière de l'influence corruptrice des privilèges, des faveurs et des tolérances inhérentes au pouvoir », au lieu de les prémunir « contre la tentation de l'idéologie et de la morale bourgeoises », elle fit le contraire pour consolider

13. *Ibidem*, p. 86.

14. *Ibidem*, p. 86 à 88.

ses privilèges. Telles sont les raisons qui expliquent la retombée du mouvement révolutionnaire en Russie, la fin de l'action politique des masses et, corrélativement, la défaite de l'Opposition de gauche.

L'isolement de Trotsky a les mêmes racines sociales que celui de Babeuf :

« Après sa sortie de la prison de l'Abbaye, jetant un coup d'oeil autour de lui, commença à se demander ce qu'était devenu le peuple de Paris, les ouvriers des faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau, ceux qui, le 14 Juillet 1789, avaient pris la Bastille, le 10 août 1792 les Tuileries, qui avaient assiégé la Convention le 30 mai 1793, sans parler de nombreuses interventions armées ».

Comme ce dernier, il aurait pu déclarer :

« Il est plus difficile de rééduquer le peuple dans l'amour de la Liberté que de la conquérir ». ¹⁵

C'est une méthode semblable qu'utilise Trotsky pour analyser, à travers le prisme de la Révolution française, le déroulement en Russie du mouvement révolutionnaire. Il suffit de faire l'« anatomie » de sa comparaison pour y retrouver tous les éléments qui figuraient dans la démonstration de Khristian Rakovsky : l'évolution des rapports entre les différents groupes d'une même classe sociale, le bouleversement des relations entre classes, les changements dans leurs liaisons respectives avec le pouvoir. C'est une combinaison particulière de ces différentes forces qui donne vie à la catégorie sociale dont l'intervention seule rend intelligible l'ouverture dans la révolution d'une phase thermidorienne : la bureaucratie.

La dictature de la bureaucratie s'installe pendant la période transitoire où le peuple doit faire l'apprentissage de la Démocratie et de la Liberté. Ce paradoxe ne pouvait manquer d'inquiéter les marxistes d'alors et Rakovsky, en 1928, donnait forme aux grandes questions qu'ils se posaient. Mais il dut se contenter de souhaiter que des réponses leur soient apportées comme en témoignent les quelques réflexions suivantes :

« La bureaucratie des soviets et du parti est un fait nouveau. Il ne s'agit pas ici de faits isolés, de bavures dans la conduite de camarades individuels, mais bien d'une catégorie sociale nouvelle à laquelle il faudrait consacrer un traité tout entier [...]. Si j'étais chargé d'écrire un projet de programme de l'Internationale communiste, j'aurais consacré pas mal de place dans ce chapitre (période de transition) à la théorie de Lénine sur l'Etat pendant la dictature du prolétariat et sur le rôle du parti et de sa direction dans la création d'une démocratie prolétarienne telle qu'elle doit être, et non pas d'une bureaucratie des soviets et du parti telle qu'elle existe actuellement » [...]. On a dit bien peu de choses, et encore en termes très généraux, sur le rôle joué par notre bureaucratie des soviets et du parti dans la désagrégation de ce dernier et de l'Etat ». ¹⁶

Trotsky ambitionne de combler les lacunes du marxisme, classique, des bolcheviks : l'essentiel de son oeuvre d'exil peut être considéré comme une

15. Rakovsky, *op. cit.*, p. 89-91.

16. *Ibidem*, *op. cit.*, pp. 89-90.

contribution à ce « traité » que Khristian Rakovsky appelait de ses vœux ; il le concevait volontiers comme l'indispensable complément des développements que Lénine avait consacrés à la société de transition, l'histoire n'ayant pas laissé à ce dernier la possibilité d'acquérir une connaissance concrète de ces problèmes.

Comme ces carences théoriques se doublaient d'un désarroi politique, il importait aussi à Trotsky d'établir un programme dont l'application serait susceptible de faire revivre la tradition communiste. Par son analogie, il ne pouvait seulement viser à l'établissement d'une comparaison significative entre ce qu'il croit être l'essoufflement du bolchevisme et le jacobinisme sur son déclin ; il voulait seulement démontrer qu'en pratiquant une politique de concessions à l'égard de nouvelles couches sociales jugées conservatrices et agressives, la direction du parti était en train de corrompre le bolchevisme. Que Thermidor revienne comme un leitmotiv dans une oeuvre politique où les circonstances historiques multiplient les variations, l'importance du thème est assez prouvée. Mais sa permanence exige qu'on en étudie les fonctions à chacun des grands moments de la pensée trotskyste.

La notion de Thermidor soviétique n'est pas l'expression d'une banale coïncidence historique, qui traverserait les écrits de Trotsky à la manière du spectre de la Révolution française qui hanta tout le courant bolchevique, mais l'un des éléments d'une théorie de la bureaucratie : c'est ce que livre une étude de l'analogie.

Après une présentation de la mise en forme du modèle thermidorien, des montage et démontage dont il a pu faire l'objet, on s'interrogera sur la mise en oeuvre de l'analogie, pour faire apparaître tant les éventuels effets pervers du modèle construit que ses effets attendus.

L'analogie : la mise en forme

« Etant donné la différence complète entre les conditions matérielles, économiques de la lutte des classes dans l'antiquité et dans les temps modernes, les formes politiques qui en découlent ne peuvent pas avoir plus de ressemblances entre elles que l'archevêque de Canterbury et le grand prêtre Samuel ». ¹⁷

C'est ce qu'écrivit Marx le 23 juin, dans la préface à la deuxième édition allemande de son *18 Brumaire de Louis Bonaparte*, après avoir rappelé la célèbre phrase de Sismondi :

« Le prolétariat romain vivait aux dépens de la société tandis que la société moderne vit aux dépens du prolétariat ».

Il entendait ainsi bannir du langage politique le terme de « césarisme » qui, à son avis, faisait l'objet d'une utilisation d'autant plus abusive qu'il était le fruit d'une « analogie historique superficielle ».

La notion de Thermidor, telle que l'emploie Trotsky, fait-elle partie de ces analogies arbitraires dénoncées par Marx ? N'y a-t-il pas entre le Tiers-Etat qui fit la Révolution de 1789 et la classe ouvrière qui renversa le capitalisme en 1917 des différences aussi radicales que celles opposant le prolétariat, de l'antiquité à celui de l'époque de Marx ? Trotsky, pour justifier son concept de « bonapartisme », tient à mettre à l'appui de l'analogie dont il procède, *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*. ¹⁸ Assurément, il pouvait pas ne pas connaître les réflexions précitées de Marx sur les comparaisons historiques impossibles.

Il semble juste de soumettre sa conception de Thermidor aux critères qu'il fait valoir pour affirmer que son acception du mot « bonapartisme » est pertinente, dans la mesure où les deux analogies sont de même nature. Il parle de « bonapartisme » car :

« La valeur incomparable du terme est de permettre de découvrir d'un coup des rapprochements historiques extrêmement instructifs et de déterminer ce qui forme leurs racines sociales ». ¹⁹

Utile dans les limites que lui imposent les exigences méthodologiques du marxisme, la comparaison ne sera étudiée avec fruit que lorsque seront distingués dans son « anatomie » :

— ce qu'elle ne peut pas être, en raison de ce principe de Marx : les formes politiques disparaissent en même temps que se transforment les rapports entre classes dont elles étaient issues ;

17. K. Marx : *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, J. J. Pauvert, Ed. 1964, p. 213.

18. L. Trotsky : « Bonapartisme bourgeois et bonapartisme soviétique », *Nature de l'Etat soviétique*, F. Maspéro, Ed. 1969.

19. *Ibidem*, p. 26.

— ce qu'elle est positivement, dans le cadre précédemment défini ; ses composantes légitimes, c'est-à-dire les éléments qui répondent aux deux critères avancés par Trotsky : ceux qui suscitent deux images historiques semblables d'une part, ceux qui sont susceptibles de recevoir la même explication sociologique, d'autre part.

Après avoir répertorié les composantes de l'analogie, il restera encore à apprécier la démarche de certains critiques qui, jugeant le parallèle historique en fonction de sa seule « anatomie », en contestent le bien-fondé : le Thermidor soviétique n'est pas la transposition du précédent français tel qu'ils se le représentent. Ils renversent ainsi la méthode suivie par Trotsky :

— celui-ci, partant de la réalité soviétique, découvre dans l'histoire de la révolution bourgeoise des mouvements sociaux qui lui semblent pouvoir fournir un éclairage de la révolution du bolchevisme ;

— ceux-là, se servant d'une interprétation originale des événements révolutionnaires français, mettent en avant que ces faits n'ont pas d'équivalents exacts en U.R.S.S.

Ce « renversement » critique, qui est le prolongement logique d'une conception de l'analogie s'attachant à la seule « anatomie », est-il sans conséquences sur la compréhension du Thermidor soviétique ?

Les éléments caractéristiques du processus thermidorien ou la légitimité de l'analogie.

La recherche d'analogies historiques ne signifie pas l'abandon de l'analyse politique au profit d'une confiance aveugle dans un déterminisme historique absolu : découvrir que les tendances de Thermidor, du bonapartisme et même de la Restauration existent en puissance dans toute révolution victorieuse implique au contraire certains comportements politiques plutôt que d'autres. La politique révolutionnaire qui se donne pour fonction une intervention consciente dans les processus historiques pour en changer le cours ne peut se passer d'analogies historiques rigoureusement fondées qui sont autant d'indices d'une connaissance parfaite du mouvement historique lui-même :

« Certains traits sont communs à toutes les révolutions, ce qui permet d'avoir recours aux analogies et les exige même impérativement si l'on veut s'appuyer sur les leçons du passé et ne pas recommencer éternellement l'Histoire par le commencement ». ²⁰

Le recours aux grandes périodes de la Révolution française a bien cette signification dans l'analyse trotskyste de la Révolution russe. La maîtrise des lois contenues dans l'évolution de la révolution « bourgeoise » parce qu'elles sont

²⁰ L. Trotsky : *Ecrits*, vol. I, Ed. M. Rivière, 1955, p. 45.

applicables à la révolution « prolétarienne » est indispensable à l'élaboration d'un programme politique juste. Ce sont ces lois que formule Léon Trotsky lorsqu'entamant son long exil, à Constantinople, il se demande « où va la Révolution soviétique ? » :

« Les révolutions n'ont pas conservé toutes les conquêtes qu'elles avaient faites au cours de leur ascension la plus haute. Après qu'une classe, un parti, des individus ont fait la révolution, une autre classe, un autre parti, d'autres individus commencent à en profiter. Seul un sycophante invétéré pourra nier l'importance historique universelle de la Grande Révolution Française, bien que la réaction qui lui succéda fut si violente qu'elle conduisit le pays à la restauration des Bourbons. Thermidor fut la première étape sur la voie de la réaction. Les nouveaux fonctionnaires, les nouveaux propriétaires, voulaient se régaler en paix des fruits de la révolution, les vieux Jacobins irréductibles les gênaient. Les nouveaux propriétaires n'avaient pas encore eu l'audace de s'enrôler sous un drapeau à eux. Il leur fallait marcher sous l'égide des Jacobins eux-mêmes. Ils se trouvèrent des chefs provisoires à visage de Jacobins de troisième ordre. En descendant le courant, ces derniers préparaient les voies à l'avènement de Bonaparte, qui, avec ses baïonnettes et son code, renforça la nouvelle propriété. Les éléments du processus thermidorien qui, bien entendu, conserve intégralement son originalité, se retrouvent au pays des Soviets. Ils sont apparus clairement pendant ces dernières années. Ceux qui détiennent actuellement le pouvoir ont joué dans les événements décisifs de la première période révolutionnaire un rôle de second plan, ou bien ils ont été des adversaires déclarés de la révolution et ne s'y sont ralliés qu'après la victoire. Ils servent maintenant, comme toujours et partout, de couverture à ces éléments et à ces groupes qui, tout en étant les ennemis du socialisme, sont faibles pour accomplir un coup d'Etat contre-révolutionnaire et, pour cette raison même, tendent au glissement paisible sur les rails de la société bourgeoise, à une "descente, tous freins serrés" selon l'expression d'un de leurs idéologues ». 21

Tout en affirmant l'originalité du prototype français, ce texte énonce les deux grands traits caractéristiques du pouvoir thermidorien :

- 1 - il est le fait d'une couche dirigeante nouvelle,
- 2 - il exprime les transformations politiques résultant d'une situation objective nouvelle marquée par la pression sociale d'éléments conservateurs.

21. L. Trotsky : *Ibidem*, p. 44.

L'avènement d'une nouvelle couche dirigeante : la bureaucratie thermidorienne.

Dans les écrits les plus significatifs de Léon Trotsky sur la question de Thermidor, depuis 1929, jusqu'en 1939 ²², le thème de la nouvelle couche dirigeante est si fréquent qu'il convient d'en faire l'un des principaux axes de la conception trotskyste de Thermidor.

L'observation des deux révolutions aboutit à une première affirmation politique : février 1924 qui voit la remise en cause des principes léninistes d'organisation par l'ouverture délibérée du parti à une masse de militants inexpérimentée, inaugure comme juillet 1794 en France une étape nouvelle dans le processus révolutionnaire : l'étape thermidorienne.

« 1924, voilà l'année du commencement du Thermidor soviétique ». ²³

Ces étapes nouvelles sont marquées par l'arrivée au pouvoir d'équipes dont l'étude permet une première caractérisation de Thermidor. Deux aspects de ce problème retiennent particulièrement l'attention de Trotsky : les origines politiques de la direction thermidorienne, d'une part, les rapports des thermidoriens avec les révolutionnaires de la première période, d'autre part.

Le problème posé est simple. Il s'agit d'expliquer le phénomène de remplacement des jacobins par les thermidoriens, des bolcheviks par les staliniens ; la machine politique élaborée par ces derniers échappe en quelque sorte au modèle bolchevique comme la forme thermidorienne du pouvoir s'affranchit de l'emprise jacobine :

« Par leur genre de vie, leurs intérêts, leur psychologie, les fonctionnaires soviétiques actuels ne se distinguent pas moins des bolcheviks révolutionnaires que les généraux et les préfets de Napoléon se distinguaient des jacobins révolutionnaires ». ²⁴

Trotsky démontre que, dans deux révolutions, les acteurs de Thermidor ont une double origine. Une partie émane de l'organisation révolutionnaire elle-même, alors que l'autre provient d'éléments hostiles aux militants de la première période.

Sur ce point, Trotsky écrit en 1936 dans *La révolution trahie* :

« Bien des thermidoriens sortirent du parti jacobin dont Bonaparte commença par être un des adhérents ; et ce fut parmi les anciens jacobins que le Premier Consul et, par la suite, l'Empereur des Français, trouva ses serviteurs les plus fidèles. Les temps changent et les jacobins, y compris ceux du XXème siècle, changent avec le temps ». ²⁵

22. L. Trotsky : « La défense de l'URSS et l'Opposition », Constantinople, 30/9/1929, *Ecrits*, vol. 1 p. 223-273 ; « L'Etat ouvrier, Thermidor et bonapartisme », *oeuvres*, 5, pp. 68-89, F. Maspero, éd. 1969 ; et, « La réaction thermidorienne » *Staline*, 1939, B. Grasset éd. 1948.

23. « L'Etat ouvrier, Thermidor et bonapartisme », *op. cit.*, p. 77.

24. L. Trotsky : « Etat ouvrier, Thermidor et bonapartisme », p. 78.

25. *La Révolution Trahie*, *op. cit.*, p. 101.

Paradoxalement, le rôle spécifique du parti révolutionnaire dans l'accomplissement de Thermidor en détermine pour une large part la nature conservatrice et bureaucratique. Thermidor est profondément marqué par l'épuisement de l'acteur révolutionnaire principal :

« L'époque révolutionnaire use rapidement les hommes. Il n'est pas si facile de résister à la répression de la guerre impérialiste de la Révolution d'octobre, de toute une série de défaites internationales et de la réaction qui a grandi par la suite. Les hommes se dépensent, les nerfs ne résistent plus, la conscience s'élimine et s'effiloche. Ce fait a toujours été constaté dans la lutte politique et, en particulier dans la lutte révolutionnaire. Nous avons vu dans un exemple tragique comment s'usa la génération de Bebel, Guesde, Victor Adler, Plekhanov. Mais pour eux le processus se mesurait par dizaines d'années. Depuis la guerre impérialiste et la Révolution d'Octobre, cette évolution a pris une tout autre allure. C'est sous nos yeux que s'usa pour la plus grande part la vieille génération des bolcheviks. Les uns moururent dans la guerre civile, d'autres ne résistèrent pas physiquement ; nombreux, trop nombreux furent ceux qui se laissèrent aller au point de vue idéologique et éthique. Des centaines et centaines de vieux bolcheviks vivent à présent en fonctionnaires soumis, critiquent leurs chefs en buvant une tasse de thé, et tirent leur fardeau. Mais ceux-là tout au moins, n'ont pas mis en oeuvre des trucs compliqués, n'ont pas simulé, en se présentant comme des aigles, ne se sont pas occupés de lutte oppositionnelle, n'ont pas écrit de plate-forme, mais, tranquillement et lentement, se transformèrent durant leur croissance, cessant d'être des révolutionnaires et devenant des bureaucrates ». ²⁶

Que le pouvoir thermidorien ait été instauré en réaction contre le « jacobinisme » des révolutionnaires de 1793 et de 1917, est d'autant plus évident qu'il a été le fait d'éléments fatigués, avides d'un repos sans cesse contrarié par les jacobins ; leur offensive équivaut à une remise en cause des formes démocratiques du pouvoir révolutionnaire, incompatibles avec leur domination sociale. Les thermidoriens ne pouvaient s'affirmer que par un régime bureaucratique, c'est-à-dire irresponsable devant le peuple :

« La bureaucratie dans les deux cas s'est élevée sur le dos de la démocratie plébéienne qui avait assuré la victoire du nouveau régime ». ²⁷

L'accomplissement du Thermidor soviétique n'est d'ailleurs pas indépendant des séquelles de la guerre civile sur le comportement des dirigeants politiques et des fonctionnaires en général. La guerre a profondément marqué le pouvoir soviétique dans son ensemble, le parti bolchevique en particulier. L'autoritarisme hérité de cette période a contribué à l'établissement progressif d'un nouveau type de pouvoir au-dessus du peuple.

C'est surtout dans les milieux hostiles au jacobinisme comme au bolchevisme que Thermidor a trouvé son porte-parole. Anciens spectateurs, anciens ennemis de la révolution, ils se mettent alors à son service pour mieux décider de son sens, pour mieux déterminer son contenu. Trotsky montre comment

26. L. Trotsky : vol. 1 p. 157.

27. L. Trotsky « Etat ouvrier, Thermidor et bonapartisme », p. 77.

l'arrivée sur la scène politique de ces nouveaux dirigeants façonne le nouveau visage de la révolution. Dans sa brochure sur « Etat ouvrier, Thermidor et bonapartisme » de 1935, il fait le portrait de quelques dignitaires staliniens :

« L'ambassadeur soviétique à Londres, Maisky. Qui est Maisky ? Un menchevik de droite, qui en 1918, se sépara de son propre parti pour avoir la possibilité d'entrer comme ministre dans le gouvernement blanc de l'Oural sous la protection de Koltchak. C'est seulement après l'écrasement de Koltchak que Maisky jugea opportun de se tourner vers les Soviétiques [...]. L'ambassadeur actuel des Etats-Unis, A. Troianovsky, appartient dans sa jeunesse aux bolcheviks, puis abandonna le parti, fut patriote pendant la guerre, menchevik en 1917. La Révolution d'Octobre le trouva membre du Comité Central des mencheviks ; puis, au cours des années suivantes, Troianovsky mena la lutte illégale contre la dictature du prolétariat. Il entra dans le parti stalinien, plus exactement dans la diplomatie stalinienne, après l'écrasement de l'Opposition de Gauche. L'ambassadeur à Paris, Potemkine, était au moment de la Révolution d'Octobre, professeur d'histoire bourgeois ; il se joignit aux bolcheviks après leur victoire. L'ancien ambassadeur à Berlin, Khintchouk, en qualité de menchevik, entra pendant les journées de la Révolution d'octobre dans le Comité moscovite contre-révolutionnaire du Salut de la Patrie et de la Révolution, ensemble avec le socialiste-révolutionnaire de droite Grinko, actuellement commissaire du peuple aux finances [...]. Un des piliers de la *Pravda* actuelle, Zaslavsky, montrait en janvier de cette année qu'il était inadmissible d'éditer les romans réactionnaires de Dostoïevsky tout comme les oeuvres contre-révolutionnaires de Trotsky, Zinoviev et Kamenev. Qui est Zaslavsky ? Dans un passé lointain, il fut bundiste de droite ; puis journaliste bourgeois, menant en 1917 la campagne la plus dégoûtante contre Lénine et Trotsky agents de l'Allemagne. Dans les articles de Lénine de 1917 on rencontre comme un refrain cette phrase : « Zaslavsky et les gredins de son espèce ». C'est ainsi que Zaslavsky s'inscrivit dans la littérature du parti comme le type achevé du calomniateur bourgeois à gages. Pendant la guerre civile il se cacha à Kiev comme journaliste de la presse blanche. C'est seulement en 1923 qu'il passa du côté du pouvoir soviétique ».²⁸

En stigmatisant ces nouveaux dirigeants soviétiques, Trotsky ne défend pas pour autant une conception de l'histoire reposant sur des querelles de personnes. Pour lui, c'est mettre l'accent sur une donnée fondamentale de la réalité soviétique à l'époque de Staline : un nombre considérable de cadres staliniens se trouvaient dans l'autre camp pendant la période jacobine de la révolution : non seulement ils ne firent pas cette révolution, mais ils la combattirent. Leur entrée massive dans les sphères du pouvoir ne pouvait que signifier la réalisation du Thermidor soviétique. C'est ce qu'affirme Trotsky dans son étude sur « la réaction thermidorienne » :

« L'armée du Thermidor soviétique était recrutée essentiellement parmi les restes des anciens partis dirigeants et leurs représentants idéologiques. Les anciens grands propriétaires fonciers, le capitalisme, les avocats, leurs fils — c'est-à-dire ceux d'entre eux qui n'avaient pas fui à l'étranger — étaient incorporés dans la machine de l'Etat et même une portion non négligeable dans le parti, mais le plus grand nombre de ceux ad-

28. *Ibidem*, pp. 77.

mis dans les appareils de l'Etat et du parti étaient d'anciens membres des formations petites-bourgeoises, menchevistes et socialistes-révolutionnaires. Il faut ajouter à ceux-ci une énorme quantité de philistins purs et simples qui s'étaient mis à l'abri durant les époques tumultueuses de la révolution et de la guerre civile, et qui, convaincus enfin de la stabilité du gouvernement soviétique, se vouaient avec une passion singulière à la noble tâche de s'assurer des emplois agréables et permanents, sinon du centre, du moins dans les provinces. Cette énorme racaille aux couleurs diverses était l'appui naturel de Thermidor ». ²⁹

Ce thème de la nouvelle couche dirigeante est chez Trotsky l'un des éléments qui légitiment son analogie historique. Aussi ne saurait-il se limiter à la seule identité d'origine politique des nouveaux gouvernants. L'émergence de la bureaucratie thermidorienne nécessite une politique de destruction des jacobins. Tel est l'autre enseignement commun aux deux révolutions sur lequel Trotsky s'appuie pour déclarer son analogie pertinente.

Le thème de Trotsky n'est pas la constatation plate, statique, de l'existence d'une nouvelle direction politique. Elle comporte une dimension dynamique, dialectique. La politique des thermidoriens, entrée en contradiction avec celle des jacobins, n'a pu s'imposer que par la destruction des jacobins eux-mêmes. Toutefois le prestige acquis par ces derniers dans la conduite de la révolution a contraint leurs successeurs au respect de certaines formes.

Pour Trotsky, s'il y a une même logique thermidorienne dans les révolutions de 1917, c'est aussi parce que toutes deux, à un certain moment de leur développement, finissent par se retourner contre les révolutionnaires eux-mêmes :

« Le Thermidor français, déclenché par les jacobins de gauche, se retourna finalement en réaction contre les jacobins. Terroristes, montagnards, jacobins devinrent des termes d'injures. Dans les provinces, les arbres de la Liberté étaient abattus et la cocarde tricolore foulée aux pieds ». ³⁰

Les thermidoriens français décrétèrent la terreur contre les jacobins parce que « Thermidor était une protestation directe contre le caractère spartiate et contre l'effort vers l'égalité » ³¹ qui furent au centre du parti jacobin. L'accomplissement du Thermidor soviétique s'étend de même sur toute la période pendant laquelle la direction stalinienne fabrique un nouveau modèle de fonctionnement du parti, nécessaire à la réussite de son entreprise.

En effet, « afin d'établir le régime appelé stalinien, ce qui était nécessaire n'était pas un parti bolcheviste, mais l'extermination du parti bolcheviste » ³².

29. L. Trotsky : « La réaction thermidorienne », *op. cit.*, p. 557.

30. L. Trotsky : « La réaction thermidorienne », *op. cit.*, p. 562.

31. *Ibidem*, p. 566.

32. *Ibidem*, p. 55.

C'est en ce sens que Trotsky peut attribuer à la direction stalinienne du parti et de l'Etat soviétiques une valeur de force motrice dans le Thermidor russe.

Trouvant dans l'usure naturelle de tout parti ayant accompli sa mission historique une aide déterminante, les staliniens ont fait d'une simple tendance occasionnelle une véritable politique ; ils ont conduit le parti à sa désintégration. Cette progression vers l'anéantissement du parti révolutionnaire, accélérée par les attaques et les coups des staliniens, est typique du mouvement thermidorien.

Lorsque Trotsky proclame que 1924 marque le commencement du Thermidor soviétique, il se réfère à la politique du Secrétariat général, dite de « Promotion Lénine », c'est-à-dire au premier coup décisif porté au parti bolchevik originel.

Pour les dirigeants d'alors — les « triumvirs » Staline, Kamenev et Zinoviev — il s'agissait autant de s'affirmer comme successeurs légitimes de Lénine récemment disparu, que de court-circuiter une opposition de gauche à leur gestion bureaucratique du parti et de l'Etat³³. C'est ainsi qu'ils employèrent l'un des remèdes préconisés par Trotsky pour redresser le parti — une plus grande ouverture de ses rangs aux membres de classe ouvrière — en le mettant toutefois au service de leur seule politique. Dès 1924, le parti qui avait conduit la première révolution ouvrière de l'histoire était envahi par des masses jeunes et inexpérimentées, engagées par les professionnels de l'appareil pour les servir.

Cette image nouvelle du parti de Lénine révèle bien le « cours nouveau » que vont promouvoir les dirigeants staliniens : l'isolement progressif des révolutionnaires, des jacobins, leur exclusion du parti, puis leur extermination physique. Il ne fait alors aucun doute que l'offensive stalinienne contre l'Opposition de Gauche (depuis son exclusion du parti menée à grande échelle à partir du XVème Congrès de décembre 1927, jusqu'à l'élimination radicale de ses militants à travers les procès de Moscou) est pour Trotsky l'expression la plus manifeste du Thermidor soviétique.

En engageant la lutte contre la gauche, la nouvelle couche dirigeante, la bureaucratie thermidorienne, ne visait pas seulement le « trotskysme » mais bien le parti bolchevique lui-même. Léon Trotsky peut écrire dès 1935, avant les premiers grands procès :

« Les vieux cadres du bolchevisme sont écrasés. Les révolutionnaires sont remplacés par des fonctionnaires à l'échine souple. La pensée marxiste est chassée par la peur, la flatterie et l'intrigue. Du bureau politique de Lénine, il ne reste que le seul Staline : deux membres du bureau politique sont politiquement brisés et traqués (Zinoviev et Kamenev) ; un est expulsé à l'étranger et privé de ses droits de citoyen (Trotsky). Lénine, selon l'expression de Kroupskaïa, ne fut sauvé de la répression bureaucratique que par la mort : n'ayant pu le mettre en prison, les épigones l'ont enfermé dans un mausolée. Toute la substance de la couche dirigeante a dégénéré. Les thermidoriens et les bonapartistes ont repoussé les jacobins ; les staliniens ont remplacé les bolcheviks ». ³⁴

33. L. Trotsky : « Cours nouveau », in *Les bolcheviks contre Staline*, IVème Internationale Ed., 1957.

34. L. Trotsky : « l'Etat ouvrier, Thermidor et Bonapartisme », p. 82.

Dans la conception trotskyste du Thermidor soviétique, l'analogie ne porte pas seulement sur une similitude dans la genèse de la bureaucratie thermidorienne, elle retient aussi l'identité des méthodes fondamentales des thermidoriens. Trotsky fait remarquer que ces derniers, sans rompre formellement avec la tradition révolutionnaire, sans répudier le jacobinisme, détruisent en réalité l'une et l'autre en les trahissant tous deux. En Russie, la victoire des staliniens s'impose au nom de la défense du léninisme souillé par la politique de l'Opposition de Gauche, le trotskysme, accusé de vouloir nier les mérites historiques de la Vieille Garde bolchevique :

« Lefebvre, dans son livre *Les Thermidoriens*, montre que la tâche des thermidoriens consistait à représenter le 9 Thermidor comme un épisode secondaire, une simple purge d'éléments hostiles pour préserver le noyau fondamental des jacobins et pour suivre leur politique traditionnelle. Dans la première période de Thermidor, l'attaque n'était pas dirigée contre les jacobins comme un tout, mais seulement contre les terroristes. Un processus parallèle se trouve répété dans le Thermidor soviétique. La campagne contre le trotskysme commença pour une défense de la Vieille Garde et de la ligne politique bolchevique, se poursuivit au nom de l'unité du parti et atteignit son point culminant avec l'extermination des bolcheviks sans distinction. Durant les deux Thermidors, cette destruction des révolutionnaires était menée au nom de la Révolution et croyait-on, pour la défense de ses intérêts essentiels. Les jacobins n'étaient pas frappés comme jacobins mais comme terroristes, comme robespierristes ; de même, les bolcheviks furent détruits comme trotskystes, zinoviévistes, boukharinistes [...] mais la similitude des méthodes thermidoriennes fondamentales est encore plus remarquable. Lefebvre écrit que le lendemain même de Thermidor, parlant au non des membres du Comité de Salut Public, Barère affirmait à la Convention que rien d'important ne s'était passé. Et trois semaines plus tard, le 2 Fructidor, Louchet, celui-là même qui avait dirigé l'accusation contre Robespierre, décrivant les progrès de la réaction, demandait l'arrestation de tous les suspects et déclarait qu'il était nécessaire de mettre la terreur à l'ordre du jour ». ³⁵

Il faut se reporter à cette phase de la révolution russe où les oppositions politiques au sein du parti commencent à se cristalliser pour saisir le sens de l'argumentation de Trotsky. Dès que Lénine cessa de participer activement au travail du Politburo, le problème se posa du devenir de l'organisme lui-même : c'est en effet sur Lénine que reposait véritablement sa stabilité. Si, pour emporter une majorité, il n'avait jamais eu besoin de former préalablement une quelconque fraction, dès son effacement de la vie politique, le triumvirat qui se constitua au sein du Politburo, essentiellement dirigé contre Trotsky, était destiné à l'empêcher d'y obtenir une audience susceptible de le faire apparaître comme le successeur en titre de Lénine.

Ces querelles dépassaient en fait les seuls antagonismes de personnes. Pour les « triumvirs », il était inconcevable que la Vieille Garde bolchevique, dont ils étaient d'indiscutables représentants, puisse désormais accepter

35. L. Trotsky : « La réaction thermidorienne », *op. cit.*, p. 551.

l'autorité de Trotsky, nouveau venu au bolchevisme. C'est pour cela que dans la lutte pour la succession de Lénine, ils mènent leur offensive au nom de la Vieille Garde pour la préservation des acquis du léninisme et qu'ils attaquent en Trotsky un usurpateur possible. Leur offensive connaît deux grands moments.

Tout d'abord, lors de la préparation et de la tenue du XIIème Congrès du parti en avril 1923, une véritable campagne de ragots est orchestrée contre Trotsky. Et, attitude qui illustre la crainte permanente dans les rangs des bolcheviks d'une confiscation de leur révolution par un individu, c'est Trotsky que les « triumvirs » désignèrent aux délégués du parti comme le fossoyeur en puissance de la Révolution russe. Ils réussirent ainsi à utiliser contre lui sa popularité dans les rangs du parti. En lui prêtant les attributs menaçants d'un Bonaparte, les « triumvirs » parvinrent à semer le doute dans l'esprit d'un grand nombre de vieux-bolcheviks qui, à la réflexion, virent dans le prestige de Trotsky un risque énorme pour l'avenir de la révolution. Parallèlement les interventions des « triumvirs » à la tribune du congrès furent toutes autant d'appels à la glorification et à l'exaltation de Lénine, autant d'incitations à la discipline, à l'unité à l'unanimité. Et Zinoviev, en déclarant hérétiques, parce que contraires aux principes bolcheviques, toutes les critiques à la ligne officielle du parti, formula ce qui allait devenir le canon même du stalinisme : le bâillonnement impitoyable et systématique de toute forme d'opposition, au nom de la tradition communiste.

En second lieu, lorsque, dans le courant de l'été 1923, nombre de grèves éclatent à Moscou, le plus souvent animées par les militants de l'Opposition Ouvrière, et qu'une opposition officielle s'organise dans le parti autour de deux thèmes — réorganisation de l'économie autour d'une planification centrale, retour à un mode de fonctionnement démocratique du parti — le triumvirat soupçonne Trotsky, solidaire de l'opposition, d'être l'initiateur de ce mouvement dont l'audience va croissant à la base du parti.

C'est cette situation inconfortable, puisqu'il avait proclamé sa fidélité au gouvernement lors du récent congrès, qui pousse Trotsky à faire le point, à clarifier sa position dans une lettre ouverte du 8 Décembre 1923 aux assemblées du parti, connue sous le nom de « Cours Nouveau ».

Il y souligne la première fois la gravité du divorce entre le parti et la classe ouvrière, la dégénérescence bureaucratique de la Vieille Garde, bref, l'ouverture proche d'une nouvelle phase de la révolution russe. Affirmant que les oppositions qui apparaissent dans le parti ne sont que la conséquence d'un centralisme excessif et de la puissance incontrôlée de la bureaucratie, il se prononce en faveur d'une organisation qui autoriserait, statutairement, l'expression des tendances, ainsi que pour le remplacement de tous les éléments bureaucratés de l'appareil en place. De manière générale, il réclame une collaboration plus active du parti avec les éléments jeunes et surtout avec les jeunes ouvriers.

Ces thèses, condamnées comme représentatives d'une forme de « déviationnisme petit-bourgeois » par la XIIIème Conférence du parti en janvier 1924, reçurent pour réponse la « Promotion Lénine », c'est-à-dire une

utilisation caricaturale qui signifia pour Trotsky la mort du parti communiste bolchevique (PCb) et l'entrée de la révolution russe dans sa période thermidorienne. Tout naturellement, l'ouverture de cette dernière coïncide avec le lancement de la campagne anti-trotskyiste. Le « trotskysme » devient alors un nouveau concept politique. Cette campagne, qui ne va plus connaître de répit, utilise le passé pré-bolchevique de l'intéressé. Afin de mieux marquer leur entreprise du sceau du léninisme, les dirigeants d'alors s'emploient à démontrer que ce passé ne pouvait manquer de rejaillir sur son comportement actuel. Les thermidoriens jouissent d'autant plus de l'immunité léniniste qu'ils démontrent que le « trotskysme » n'a jamais cessé d'exister comme idéologie spécifique, étrangère au bolchevisme. Toutes les divergences de Trotsky, avec Lénine d'abord — à l'occasion de la paix de Brest-Litovsk et sur le problème des syndicats —, avec les « triumvirs » ensuite, trouvent ainsi une explication globale : la permanence de l'anti-léninisme. La forme, les méthodes de ce débat dont dépendra finalement la destinée de la révolution russe constituent le point de départ de ce qu'Isaac Deutscher peut appeler « la prodigieuse entreprise de falsification historique » réalisée par le pouvoir stalinien.

Quinze ou vingt ans d'activité révolutionnaire au sein d'une même organisation avaient fait de la Vieille Garde bolchevique un groupe homogène, soupçonneux à l'égard du nouveau venu, Trotsky. La méfiance de ses membres, en déterminant leur attentisme, leurs tergiversations, leurs compromissions même, aida au dénouement du débat dans le sens des intérêts thermidoriens ; elle facilita l'ascension de la nouvelle couche dirigeante qui, pour asseoir son pouvoir, n'hésita pas par la suite à entreprendre l'extermination physique de ces mêmes vieux-bolcheviks, au nom de la sauvegarde de la Révolution et du bolchevisme.

Mais il serait erroné de réduire Thermidor à l'émergence d'une nouvelle caste dirigeante. Il n'est pas seulement la victoire d'éléments révolutionnaires fatigués sur les jacobins, subitement isolés. Les luttes politiques, même celles qui ont pour théâtre le seul parti bolchevique, attestent, chez Trotsky, les contradictions sociales issues des premiers bouleversements révolutionnaires. Si la forme de Thermidor est politique, ses fondements doivent être sociaux.

Le bouleversement de la composition sociale de la nouvelle société.

Les thermidoriens de la révolution russe sont sortis victorieux de la lutte pour le pouvoir non parce que leur politique était plus juste, mais parce qu'elle exprimait implicitement les besoins et les aspirations de nouvelles forces sociales dominantes.

Ils ont été propulsés à la direction du pays en raison d'une rupture de l'équilibre des forces qui avait assuré le succès de la révolution jacobine. Ils n'ont pas seulement vaincu les jacobins, ils ont encore eu raison du prolétariat soviétique lui-même, avec la complicité de tous ceux qui estiment avoir de

vieux comptes à régler avec les représentants du bolchevisme. La bureaucratie naissante s'appuie sur des forces sociales en pleine ascension, alors que l'Opposition de gauche ne peut s'adresser qu'à une classe ouvrière « décomposée » par la guerre civile.

Pour Trotsky, le thème des principales campagnes ouvertes contre lui ne laisse aucun doute sur la nature du bloc social qui fit Thermidor. On sait que pour la période 1923-1928, pendant laquelle le Thermidor russe, au dire même de Trotsky, manifeste la « similitude la plus grande avec son prototype français »³⁶ les clivages politiques s'effectuèrent selon trois lignes : industrialisation, révolution permanente, nivellement social.

Le programme de Trotsky en matière d'industrialisation et de planification économique servit de prétexte à la création du « trotskysme » comme concept politique. Ses positions en ce domaine furent condamnées, tant à l'époque de la direction Staline-Kamenev-Zinoviev qu'à celle de l'alliance de Staline avec l'aile droite de Boukharine, jusqu'au moment où Staline les reprit de façon caricaturale et tragique. Pendant toute cette période 1923-1928 la « super-industrialisation trotskyste » nourrit les problèmes de la majorité.

Il faut dire que sans remettre en cause la nécessité de la Nouvelle Economie Politique (Nep), Trotsky défendit très vite contre Lénine et la majorité de la direction du parti, le principe d'un plan unique pour assurer une reconstruction économique équilibrée. Pour lui, le retour tactique nécessaire à une économie de marché renforce les fonctions de la planification par la garantie d'un contrôle du développement du secteur marchand, par la réalisation d'un équilibre contrôlé entre les différents secteurs de l'économie. De même, dès octobre 1922, il avance l'idée d'une accumulation socialiste nécessitant la reconstruction et le développement de l'infrastructure industrielle. Mais Trotsky ne parvient pas à rallier le comité central à son point de vue.

En mai 1925, relevé de ses fonctions du Commissariat à la Guerre, il est relégué membre du Conseil Supérieur de l'Economie Nationale, présidé par un stalinien convaincu, Dzerjinski. Cette fonction l'incite à analyser de près la réalité économique soviétique. Il lance son appel pressant en faveur de l'industrialisation et de la planification.

En juillet 1926, à l'occasion d'une réunion plénière du comité central et de la commission centrale de contrôle du parti, lorsque le Front de l'Opposition de Gauche annonce officiellement son existence, l'exigence d'une accélération du rythme de l'industrialisation figure dans sa plate-forme où est, en outre, stigmatisée l'incapacité du gouvernement à prévoir et à planifier le développement économique.

En octobre 1926, au moment où une tentative de trêve entre l'opposition et la majorité Staline-Boukharine vient d'échouer, s'ouvre la XVème Conférence du parti ; Trotsky y réaffirme les convictions de la gauche en matière d'indus-

36. « La réaction thermidorienne », in *Staline*, p. 543.

rialisation et de planification pour freiner le processus de différenciation en cours au sein de la paysannerie et parer les dangers d'étranglement des villes par les campagnes.

Cette constante du programme de Trotsky devint, du point de vue de la majorité, l'une des composantes essentielles du « trotskysme », qu'elle combattit comme elle. Selon elle, la « superindustrialisation » n'était possible qu'aux dépens de la paysannerie russe ; or le devenir de la révolution était précisément subordonné aux égards accordés à celle-ci. Cette contradiction étaya l'opinion selon laquelle Trotsky sous-estimait le rôle politique de la paysannerie dans le processus révolutionnaire. Pour Boukharine, promoteur du « cours paysan » qui prévaut dans le parti jusqu'en 1928, c'est au moujik à dicter le rythme de la reconstruction industrielle du pays ; de même l'alliance ouvriers-paysans nécessaire à l'édification du socialisme, est tributaire des garanties accordées aux paysans.

Ainsi les dissensions au sein du parti sur la question de l'industrialisation reproduisent pour Trotsky les grands antagonismes sociaux qui, du fait du régime de parti unique, n'ont la possibilité de s'exprimer qu'à l'intérieur de l'organisation bolchevique elle-même. L'importance particulière du secteur paysan, son rôle dans la victoire des communistes, la permanence de l'idéologie agrarienne, tous ces facteurs réunis devaient hâter la prise en charge par le parti de la défense prioritaire des intérêts paysans, au détriment de la classe ouvrière et de l'industrialisation du pays et finalement, au préjudice de l'équilibre entre la ville et la campagne. La politique d'inspiration boukharinienne obtient rapidement le soutien des couches de la population rurale qui avaient commencé à s'enrichir, puisqu'elle se donnait comme objectif la perpétuation des conditions propices à cet enrichissement. Pour conserver ce soutien, elle s'opposa vigoureusement à tout ce qui pouvait activer les contradictions sociales dans les campagnes de peur de s'attirer l'hostilité des koulaks, nouveaux maîtres de la Russie rurale, et au motif qu'ils étaient les seuls paysans à produire les surplus agricoles dont la ville avait besoin.

Cette réalité sociale nouvelle permet à la majorité du parti de se former et de s'imposer. De la même manière c'est elle qui cause l'éclatement du triumvirat : Zinoviev et Kamenev, effrayés par la logique « restaurationniste » d'une politique sacrifiant les intérêts des ouvriers à ceux de la paysannerie la plus riche, se désolidarisèrent de Staline.

La deuxième controverse qui ébranla le parti à partir de l'année 1924 et participa à sa division définitive, révèle encore les ressorts sociaux du Thermidor soviétique, tels que Trotsky le conçoit.

Dans l'isolement prolongé et imprévu des bolcheviks, plusieurs dirigeants agréèrent l'idée selon laquelle la Russie révolutionnaire pouvait se suffire à elle-même. Cette doctrine du « socialisme en un seul pays » dont Staline et Boukharine étaient les tenants, vit sa fortune perturbée par la théorie trotskyste de la « révolution permanente ».

L'incompatibilité de ces programmes fut exploitée pour discréditer le trotskysme. Alors que Trotsky s'ingéniait à démontrer que le passage de la phase bourgeoise à la phase socialiste était nécessaire dans la révolution russe et que cette dernière préluait à la révolution mondiale, il se fit accuser de contrarier le profond désir populaire de répit et de paix et la théorie de la révolution permanente devint synonyme d'un embrasement général de la planète, condition de la survie de la révolution soviétique.

En proclamant que la notion se suffisait à elle-même, l'équipe dirigeante refusait d'admettre que le marché mondial faisait inévitablement pression sur l'économie socialiste russe en construction, que le développement économique de la Russie serait déséquilibré et retardé s'il s'effectuait dans un isolement délibéré. Trotsky ne niait pas la possibilité d'une victoire de la révolution ouvrière dans un seul pays, mais contestait le principe même de la construction intégrale du socialisme dans l'U.R.S.S. isolée, proclamée par les staliniens. S'il rejette la politique de la majorité, c'est parce qu'à son sens elle revient à justifier l'abandon de la révolution mondiale et par là même à l'empêcher.

Derrière les reclassements politiques qui s'opèrent dans les rangs bolcheviques à l'occasion de ce nouveau débat, Trotsky retrouve les mêmes antagonismes sociaux que la question de l'industrialisation avait dévoilés. La majorité qui se dessine dans le PCb à ce moment représente à ses yeux les intérêts de tous ceux qui souhaitent le retour à une vie normale. La théorie du socialisme en un seul pays sert l'identification progressive des couches sociales conservatrices à l'appareil dirigeant du parti et de l'Etat, et inversement.

Elle serait en effet l'expression idéologique d'une certaine peur de la bureaucratie : celle de voir sa situation menacée par les risques contenus dans toute politique internationale révolutionnaire. Elle conviendrait mieux ensuite à tous ceux qui, profitant du repos ramené par la Nep, s'opposent farouchement aux sacrifices qu'impliquerait pour eux l'acceptation gouvernementale du programme de la révolution permanente. Trotsky donne de cette rencontre d'intérêts politiques et sociaux caractéristique de Thermidor, l'explication suivante :

« L'économie avait pris un nouvel essor ; un certain surplus apparut. Naturellement, il était concentré dans les villes et entièrement à la disposition des couches dirigeantes. Il ramena avec lui des théâtres, des restaurants et des cabarets. Des centaines de milliers d'hommes de diverses professions qui avaient passé les brûlantes années de la guerre civile dans une sorte de coma, revivaient maintenant, s'étiraient et commençaient à prendre part à la restauration d'une vie normale. Ils étaient tous du côté des adversaires de la révolution permanente. Tous voulaient la paix, la croissance et le renforcement de la paysannerie, et aussi la prolifération accrue des établissements de plaisir dans les villes ; c'est cette permanence plutôt que celle de la révolution qu'ils recherchaient ».³⁷

Le même arrière-plan social éclaire l'autre polémique significative de la période 1923-1928.

37. L. Trotsky : « La réaction thermidorienne », *Staline, op. cit.*, p. 558.

La politique de l'Opposition — politique supposée de défense des intérêts de la classe ouvrière, contre la paysannerie riche, la nouvelle bourgeoisie de la Nep et la bureaucratie dirigeante — revendique, face au blocage des salaires décrété par le gouvernement, le relèvement des salaires de l'industrie. Elle part du principe que la classe ouvrière russe n'est en mesure d'augmenter la productivité du travail que si sa condition est améliorée. Craignant les conséquences de la renaissance des inégalités sociales, elle demande une réforme de la fiscalité qui consiste à augmenter pour la bourgeoisie le taux de l'impôt sur les bénéfices, à exiger des koulaks un impôt progressif et à libérer totalement de l'imposition paysans pauvres et petits propriétaires ³⁸.

Le retour à l'égalité prôné par l'Opposition visait bien entendu les privilèges de la bureaucratie, c'est pourquoi, nous dit Trotsky, il fut l'objet d'attaques furieuses. Le refus du nivellement contribue à renforcer les liens unissant la bureaucratie à la nouvelle bourgeoisie des villes et des campagnes ainsi qu'à l'aristocratie ouvrière ; cette coalition d'intérêts l'emporta aisément.

La lutte contre l'égalité est donc riche d'enseignements quant aux bases sociales du processus thermidorien. En France, comme en Russie, Thermidor a le même substratum social :

« Thermidor reposait sur un fondement social. C'était une question de pain, de viande, de logement, et, si possible, de luxe. L'égalité jacobine bourgeoise, qui revêtit la forme de la réglementation du maximum, restreignait le développement de l'économie bourgeoise et l'extension du bien-être bourgeois. Sur ce point, les thermidoriens savaient parfaitement bien ce qu'ils voulaient ; dans la Déclaration des Droits, ils exclurent le paragraphe essentiel, « Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits ». A ceux qui demandèrent le rétablissement de cet important paragraphe jacobin, les thermidoriens répondirent qu'il était équivoque et par suite dangereux ; naturellement les hommes étaient égaux en droits, mais non dans leurs aptitudes et dans leurs biens. Thermidor était une protestation directe contre le caractère spartiate et contre l'effort vers l'égalité.

On trouve la même motivation sociale dans le Thermidor soviétique. La question primordiale était d'en finir avec les limitations spartiates de la première période de la Révolution. Mais il s'agissait aussi de consacrer les privilèges croissants de la bureaucratie ». ³⁹

Une fois examinés les débats au cours desquels s'ébauche puis s'affermi la voie stalinienne de la Révolution, il est possible d'affirmer que Trotsky entend par Thermidor soviétique le mouvement de deux forces qui, nées indépendamment l'une de l'autre, entrent en corrélation et déterminent ainsi le stade thermidorien de la révolution. A l'origine, il n'y a aucune relation de cause à effet entre la formation de la bureaucratie du nouveau régime et l'acquisition d'une position sociale dominante par les forces conservatrices. Mais, très vite,

³⁸. Cf. la lecture donnée par L. Trotsky du programme de l'Opposition de Gauche, lors de la session commune du Comité Central et de la Commission Centrale de Contrôle du parti en juillet 1926 ; cité par I. Deutscher : *Trotsky, le prophète désarmé* p. 373.

³⁹. L. Trotsky : « La réaction thermidorienne », *op. cit.*, p. 561.

la bureaucratie qui, par nature, tient à assurer ses privilèges à l'intérieur de la révolution, trouve dans les milieux conservateurs le soutien nécessaire à la réalisation de cet objectif. A leur tour, les conservateurs, privés par la révolution de porte-parole politiques, découvrent dans la bureaucratie le meilleur défenseur possible de leurs intérêts. Cette dynamique infléchit la courbe de la révolution dans le sens thermidorien.

Dans *La Révolution trahie*, Trotsky définit ainsi la cause sociale du Thermidor français :

« La lassitude des masses et la démoralisation des cadres ont contribué au XVIIIème siècle à la victoire des thermidoriens sur les jacobins. Mais un processus organique et historique plus profond s'accomplissait sous ces phénomènes, en réalité secondaires. Les jacobins avaient leur appui dans les couches inférieures de la petite-bourgeoisie, soulevées par la puissante vague ; or la révolution du XVIIIème siècle, répondant au développement des forces productives, ne pouvait manquer d'amener enfin au pouvoir la grande bourgeoisie. Thermidor ne fut qu'une des étapes de cette évolution inévitable ». 40

C'est cette nécessité sociale contenue dans le Thermidor français qui fit à priori de la lutte de Babeuf contre le Directoire une lutte sans espoir, parce que qu'au-delà du processus historique. De même, seule la pression sociale conservatrice, dont le Thermidor soviétique est l'aboutissement, explique la victoire de la bureaucratie et la nature essentiellement idéologique du combat de l'Opposition de Gauche. Ecrasés sous le poids des Thermidoriens triomphants, les jacobins russes perdirent l'initiative. Leur programme se trouvait objectivement limité par un rapport de force défavorable. L'entrée de la Révolution bolchevique dans sa phase thermidorienne détermine les nouvelles formes et le nouveau contenu de la stratégie révolutionnaire :

« Il faut se rappeler que, dans les années de réaction, en 1908-1911, et plus tard, le parti bolchevique refusa de déclencher une attaque en règle contre la monarchie et se borna au travail préparatoire à une offensive éventuelle, en luttant pour le maintien des traditions révolutionnaires et pour la préservation de certains cadres, soumettant les événements à une infatigable analyse, et utilisant toutes les possibilités légales et semi-légales pour éduquer les travailleurs les plus conscients. Placés dans des conditions identiques, l'Opposition de gauche ne pouvait agir autrement. En fait, les conditions de la réaction soviétique était infiniment plus difficiles pour l'Opposition, que les conditions tsaristes ne l'avaient été pour les bolcheviks. Mais essentiellement la tâche restait la même : préserver les traditions révolutionnaires, maintenir le contact avec les éléments avancés de l'intérieur du parti, analyser le développement de la période thermidorienne, se préparer pour le prochain soulèvement révolutionnaire, dans le monde aussi bien qu'en URSS ». 41

Ainsi, c'est également le contenu social de Thermidor qui fixe les limites de la politique trotskyste. Mais l'analogie ne vaut que pour le mouvement

40. *Ibidem*, *op. cit.* p. 108.

41. Trotsky : « La réaction thermidorienne », *op. cit.*, p. 555.

contenu dans les deux révolutions : la reproduction, à 130 ans d'intervalle, de mêmes relations dialectiques entre forces politiques et antagonismes sociaux. Ici l'analogie se sépare de l'identité qui exigerait de penser le projet trotskyste comme prématuré au même titre que le babouvisme ou le « radicalisme » jacobin. Puisque l'écrasement de la Conjuration des Egaux témoigne non seulement de la victoire de la bourgeoisie sur ses alliés de la veille mais encore de l'incompatibilité entre le babouvisme et le stade de développement historique lui-même, l'identité nécessiterait d'expliquer de la même manière l'accomplissement du Thermidor soviétique par la non-adéquation entre le bolchevisme et l'histoire : venue trop tôt, la Révolution bolchevique aurait provoqué inéluctablement la vague de reflux thermidorien. La défaite de l'Opposition de gauche procéderait de cette anticipation. Or le trotskysme refuse cette interprétation mécanique. Babeuf fut vaincu parce qu'il ne pouvait historiquement triompher : il n'y aurait de défaite trotskyste, mais une politique s'insérant dans une période de reflux révolutionnaire dont l'explication profonde est sociale.

La spécificité du Thermidor soviétique ou les limites de l'analogie.

L'analogie trotskyste, fidèle au marxisme, respecte entre 1789 et 1917 la séparation radicale qu'impliquent les différences des structures économiques et sociales, et reconnaît l'originalité du Thermidor soviétique. Le développement de la lutte des classes dans la société soviétique, et la combinaison de ces forces nationales avec toutes les forces internationales, déterminent seuls la marche de la révolution russe. Ce sont eux qui donneront au prolétariat la cohésion et la combativité, sur lesquelles le parti pourra s'appuyer. Ces caractéristiques propres à la révolution socialiste expliquent l'écart entre le « modèle » et sa « reproduction ».

Il y a deux traits distinctifs du Thermidor soviétique que Trotsky fait entrer dans une sorte de domaine réservé sur lequel l'analogie n'exerce aucun effet :

— Le parti bolchevique occupe une place originale pour deux raisons; d'abord parce que les relations organiques qu'il entretient avec la classe ouvrière sont sans commune mesure avec les rapports qui liaient la bourgeoisie aux groupes dirigeants de la Révolution française, ensuite, parce qu'il retient, dans la préparation, dans le déclenchement et dans la conduite du mouvement révolutionnaire, un rôle fort éloigné de la mission que s'assignaient les courants politiques français de 1789.

— La situation de la classe ouvrière russe à la veille de la révolution est à ce point différente de la position déjà occupée par la « bourgeoisie » française,

dans le cadre même du féodalisme, que le rapport entre le déterminisme économique et l'initiative politique est nécessairement dissemblable dans les deux cas : en France, les fruits de la révolution ne pouvaient être durablement dérobés à la « bourgeoisie », telle est la grande leçon de Thermidor ; en URSS, les mécanismes sociaux qualifiés de thermidoriens par Trotsky, prouvent au contraire que la révolution a tendance à échapper au contrôle de ses auteurs.

La place originale du parti dans l'appréciation du Thermidor soviétique.

Il est indéniable, que pour Trotsky, le PCb est un élément de la spécificité du Thermidor soviétique. Pourtant, ce thème, absent de tous ses grands ouvrages, ne fera jamais l'objet d'une approche minutieuse. Trotsky ne fait qu'esquisser lors de son étude de « la réaction thermidorienne », une théorie du rôle spécifique du parti dans la réalisation du Thermidor en URSS.

Cette esquisse, reprise dans le dernier texte de Trotsky, le seul qu'il consacra exclusivement à la question du Thermidor, occupe une situation très particulière dans son oeuvre théorique et mérite de ce fait une attention spéciale.

En 1940, le spectre de la Révolution française continue de le hanter à tel point qu'il juge nécessaire de revenir sur les termes de son analogie pour en réaffirmer la validité ; en dégagant les traits spécifiques du Thermidor soviétique, Trotsky veut délimiter de manière plus rigoureuse le champ de son investigation historique.

Ses enseignements peuvent être regroupés autour des deux pôles qui correspondent aux preuves avancées par l'auteur pour démontrer, à travers le rôle du PCb, l'originalité du Thermidor soviétique. La première preuve concerne la conception bolchevique du parti comme condition subjective indispensable à la victoire de la révolution ouvrière. La seconde se rapporte au rôle primordial du parti dans la prise et la conservation du pouvoir ; et à son influence sur les thermidoriens eux-mêmes qui doivent mener leur politique depuis le parti.

Trotsky tient à rappeler que son identification des bolcheviks aux jacobins n'exige pas une même interprétation du rôle des deux partis auxquels les deux vocables peuvent faire référence. Il n'y a pas de théorie du parti jacobin comme il existe une théorie léniniste de l'organisation, assignant au PCb une mission historique déterminée, dans une situation historique donnée. C'est cette signification qu'il faut attribuer au propos de Trotsky dans « La réaction thermidorienne » :

« Dans sa courbe, de la Révolution à Thermidor, la nature spécifique du Thermidor russe était déterminée par le rôle que le parti y jouait. La Révolution française n'avait

rien de ce genre à sa disposition. La dictature des Jacobins, en tant qu'elle était personnifiée par le Comité de Salut Public, ne dura qu'une année. Cette dictature avait un appui réel dans la Convention, qui était bien plus forte que les clubs et les sections révolutionnaires ». 42

« Pour comprendre le Thermidor russe, il est indispensable de se faire une idée exacte du Parti en tant que facteur politique. Il n'y a rien qui ressemblât, même de loin, au parti bolcheviste dans la Révolution française ». 43

Le parti jacobin n'eut pas à l'origine pour raison d'être l'édification révolutionnaire d'un nouvel ordre social. Il s'attribua cette tâche en cours de révolution. La théorie jacobine ne fit pas l'objet d'une construction scientifique, ni même d'une création délibérée. Elle s'élabora plutôt à travers une série de réponses du parti aux événements historiques. Aussi faut-il rechercher ce qu'on appelle doctrine jacobine dans les concessions que les jacobins firent aux circonstances plutôt que dans leur modèle politique : la Constitution de l'An I.

Le parti jacobin naît vraiment dans la révolution ; le parti bolchevique naît pour la révolution. Pour Lénine la question de l'organisation et celle de la révolution se posent simultanément : l'actualité de la révolution socialiste met à l'ordre du jour le problème de l'organisation révolutionnaire. Quant aux lois du centralisme démocratique qui régissent le fonctionnement du parti ouvrier, elles caractérisent le système concret d'organisation que la perspective de subversion du capitalisme exige. L'adhésion de Trotsky au PCb en mai 1917, marque la fin de son attitude récalcitrante à l'égard de la théorie léniniste de l'organisation. L'acceptation de cette théorie, qui fécondera désormais toute sa pensée politique, permet d'évaluer la portée exacte de l'analogie.

Assimiler le bolchevisme au jacobinisme signifierait que, d'une part, les jacobins auraient légué à l'Histoire des idées politiques la première conception d'un parti-église ; d'autre part qu'ils auraient laissé la première image d'un parti élitiste estimant qu'il a le droit d'imposer une dictature pour appliquer sa doctrine. Ce sont ces clichés que Trotsky ne peut plus accepter. La confusion entre parti jacobin et parti bolchevique ne serait légitime que dans la mesure où elle engloberait jusqu'à la méthode qui commande précisément telle forme concrète d'organisation. Or jamais les jacobins n'ont posé le problème du parti conformément aux tâches spécifiques de la révolution bourgeoise. L'une des particularités du Thermidor soviétique provient de cette confrontation théorique du parti et de la révolution, typique de la démarche bolchevique.

42. « La réaction thermidorienne », *op. cit.*, p. 556.

43. *Ibidem*, p. 564.

Comment en Union Soviétique, le parti a-t-il pu servir de couverture aux thermidoriens ?

L'ascension rapide des bolcheviks à la tête des organismes soviétiques s'explique par leur capacité à déterminer leur place dans la crise révolutionnaire et leur rôle dans l'édification du socialisme. Les circonstances historiques transformèrent leur suprématie politique. Assumant seuls les charges de la révolution, ils laissèrent du parti une image si prodigieuse que les thermidoriens eux-mêmes resteront sous son empire.

Certes, les thermidoriens français commencent par se réclamer du vrai jacobinisme, dénaturé par la terreur ; mais très vite ils se définissent par opposition à lui. Ils n'accepteront que brièvement la couverture jacobine pour détruire le jacobinisme, s'estimant plus à l'aise à l'extérieur d'un organisation dont ils ne cherchèrent en aucune façon à perpétuer l'image. C'est que le parti jacobin ne put jamais structurer le pouvoir révolutionnaire français, et les conflits sociaux qui furent en France le prélude à Thermidor échappèrent à son emprise.

Pour Trotsky, le parti bolchevique, en raison de la place qu'il avait acquise dans la société révolutionnaire, reflétait les différents intérêts et tendances du corps social. La systématisation du parti unique fit du PCb le lieu où les différentes orientations politiques devaient s'exprimer. C'est pourquoi Thermidor ne pouvait s'accomplir en Russie qu'en empruntant le canal du PCb. Les thermidoriens eurent donc comme objectif premier sa conquête. Seule la maîtrise du parti leur ouvrait la voie de la victoire ; et leur conquête fut présentée comme un second succès léniniste. Toutes les transformations politiques introduites par la réaction thermidorienne bénéficièrent de la couverture bolchevique. Pour toutes ces raisons, Trotsky est conduit à présenter, par simplification, le Thermidor soviétique comme l'histoire de la dégénérescence du parti bolchevique.

Les thermidoriens français n'avaient pas eu besoin de confisquer le parti jacobin comme leurs homologues durent le faire en Russie : c'est la première de leurs singularités. La seconde se situe au niveau de leurs tâches.

En ce qui concerne les transformation du corps social, on a pu dire que le Thermidor soviétique repose, comme son prototype français, sur l'abolition de l'expérience égalitaire jacobine. Mais les réactions des thermidoriens contre le nivellement frustrant et sévèrement régleménté de la première période sont aussi instructives quant au contenu véritable de l'analogie.

Analysées du point de vue général de l'évolution historique, replacées à leur niveau respectif dans le mouvement historique, ces réactions cessent d'avoir la même signification. Elles ne désignent plus seulement un aspect typique des réformes thermidoriennes. Trotsky ne cache pas que la différence des époques historiques, c'est-à-dire des structures économiques et sociales, modifie les rapports entre l'étape thermidorienne et la totalité du processus révolutionnaire, selon que l'on se place du point de vue de la révolution bourgeoise ou du point de vue de la révolution prolétarienne. L'Histoire assigne les tâches

propres à chacun des régimes thermidoriens. Pour isoler l'originalité du modèle soviétique, Trotsky a recours à deux séries d'arguments :

— Tout d'abord, il fait remarquer, qu'envisagée sous l'angle des intérêts bourgeois, la révolution française est en progression là où la révolution russe, envisagée du point de vue des intérêts du prolétariat, régresse :

— Ayant approfondi cette opposition, il peut conclure que le Thermidor soviétique est même lourd de menaces pour la pérennité de la Révolution socialiste.

Il y a, développée chez Trotsky, cette idée que les deux Thermidors n'entretiennent pas les mêmes relations avec leur révolution respective. En Russie, le régime thermidorien ne renoue en aucune façon avec une tradition socialiste mal menée au cours de la phase jacobine de la révolution. Il marque bien une phase de recul par rapport à cette dernière qui désigne en l'occurrence la direction normale de la révolution socialiste. Thermidor s'écarte par conséquent du cours normal de l'édification du socialisme pour suivre une direction propre, aberrante.

Dans la révolution française au contraire, ce sont les thermidoriens qui restaurent la tradition bourgeoise, bafouée et trahie par les jacobins. Ici, le thème de l'égalitarisme sert à nouveau le discours de Trotsky. Dire que Thermidor fut « une protestation directe contre le caractère spartiate et contre l'effort vers l'égalité » du jacobinisme, c'est une autre façon d'affirmer que, pour l'idéologie prêtée à la bourgeoisie française du XVIII^{ème} siècle, le jacobinisme fut hérésie.

Dans le schéma marxiste, l'avènement de la Révolution de 1789 est présenté comme la résultante d'un ensemble de forces économiques, sociales et idéologiques. La rébellion des forces productives contre les cadres désuets, mais sclérosants, du monde féodal prit, sur le plan social, la forme d'une lutte ouverte de la bourgeoisie, en pleine ascension, contre les privilèges nobiliaires. Révoltes qui trouvent une reproduction fidèle dans l'ordre idéologique, au travers du combat mené contre l'idéalisme religieux par la philosophie, de tendance matérialiste, du naturalisme moral. Il était normal, que, liant son sort au développement illimité des forces productives, qu'entravaient à son avis monarchie et féodalisme, la bourgeoisie s'emparât de la philosophie des lumières, qui était en même temps une philosophie des jouissances, une morale de la nature et des appétits. L'exaltation bourgeoise de la production et de la richesse fit de ce courant de pensée, qui, de Molière à Diderot, lutta pour l'intégration de l'homme dans le monde des faits bruts plutôt que dans celui des idées, une véritable force politique agissant irrémédiablement contre l'Ancien Régime.

C'est bien au rétablissement de cette tradition historique, déjà fortifiée avant la révolution, que travaillent les thermidoriens. Une tradition que les jacobins, en se réclamant de Rousseau, prétendirent abandonner. On n'ignore pas l'aversion de ce dernier pour les écrivains de ce courant et notamment ceux de

la tendance encyclopédique ; son opposition radicale à la morale des jouissances, son choix de l'ordre moral contre l'ordre naturel. Son système moral intransigeant, de caractère ascétique et religieux, a été l'animateur véritable de la Révolution jacobine.

Disciples de Rousseau, imbus des principes de « L'Emile » et du Contrat Social », Robespierre, Saint-Just et les hommes de 1793 confondirent la République et la Vertu. Leur enthousiasme révolutionnaire se mêla à l'idéalisme puritain et égalitaire hérité de Rousseau et pour lequel Babeuf voulut s'insurger. Thermidor fut la redécouverte des seules valeurs qui s'accordaient avec le développement normal, automatique, de la société bourgeoise contre les valeurs discordantes qu'entendirent imposer les jacobins.

Trotsky affirme que la bourgeoisie française était déjà constituée avant la Grande Révolution ; mais elle avait à passer par la période de la Convention et de la dictature jacobine afin de pouvoir cohabiter avec ses ennemis, tandis que durant la période thermidorienne, elle restaura sa tradition historique. En d'autres termes, « l'égalité jacobine bourgeoise, qui revêtit la forme de la réglementation du maximum, restreignait le développement et l'extension du bien-être bourgeois ».44 L'ascétisme et l'égalitarisme incongrus des jacobins suscitèrent la protestation thermidorienne qui mit fin à leurs tentatives illusoire de sortir des limites de la société bourgeoise.

En URSS, la réaction contre le léninisme, dont Trotsky parle comme du Thermidor soviétique, ne peut rétablir de tradition socialiste, car le prolétariat ne peut accéder, du fait des rapports de production capitalistes, à une situation économiquement et idéologiquement dominante que la bourgeoisie française obtenait déjà dans le monde féodal d'avant 1789. Pour les marxistes de l'époque, cette différence est fondamentale : l'autonomie économique et idéologique du prolétariat ne saurait précéder sa conquête du pouvoir politique alors que la bourgeoisie jouissait de cette indépendance au sein de la société féodale avant de s'être emparée du pouvoir d'Etat, ce qui s'explique par le développement original de chacun des modes de production.

Le mode de production capitaliste s'impose comme mode de production dominant, au cours même du féodalisme ; son épanouissement, corrélativement au déclin du mode de production antérieur est la base de la puissance économique et sociale de la bourgeoisie, portée par l'essor de la production marchande. Parce que la société bourgeoisie commence à s'organiser dans la société féodale, la bourgeoisie est en mesure d'élaborer une idéologie autonome et de l'imposer au corps social tout entier, comme en témoigne la philosophie des lumières.

Il ne peut en être de même pour le prolétariat, dans la mesure où le mode de production socialiste ne se développe pas dans le cadre organisé du monde bourgeois mais, logiquement, sur ses ruines ; c'est à dire une fois le Capital exproprié et son Etat détruit : pour le prolétariat, la détention du pouvoir politique est la condition sine qua non de son hégémonie économique et idéologique, si-

44. L. Trotsky : « La réaction thermidorienne », p. 566.

non il reste en position de subordination absolue, en position de marchandise vis-à-vis de la classe dominante.

Aussi les thermidoriens russes ne risquaient-ils pas de favoriser le développement du mode de production socialiste conformément à un modèle ébauché avant la révolution. Seuls les jacobins pouvaient objectivement expérimenter ce modèle que Thermidor menace en permanence.

Les remarques de Trotsky sur ce point se trouvent consignées dans sa brochure de février 1935 sur « l'Etat ouvrier, Thermidor et le Bonapartisme ». Pour préciser quelles limites son analogie avec la Grande Révolution française ne doit pas outrepasser, il tire de son examen des lois de formation de l'économie bourgeoise et de l'économie socialiste une autre série de conclusions sur le sort des Etats révolutionnaires correspondants.

Une chose est déjà certaine : l'Etat prolétariat est indispensable au gommage de la société bourgeoise et à la formation d'une économie socialiste ; il en est le préalable politique ; l'Etat bourgeois au contraire s'est contenté de suivre le développement du capitalisme. Capitalisme et socialisme se différencient donc par le type de liaison qu'ils établissent chacun entre le « Politique » et l'« Economique ». Cette différence de forme, sensible, entraîne des conséquences décisives pour la stabilité de la révolution et variables selon que cette dernière est bourgeoise ou prolétarienne.

Grâce à la confiance accordée par la bourgeoisie au marché, l'économie capitaliste débarrassée de ses entraves féodales connaît un développement irrésistible, automatique. Du fait de cette automaticité, l'Etat bourgeois ne peut que se cantonner dans un rôle de spectateur, d'admirateur même des lois de marché. Il en va tout autrement avec le socialisme dont l'Etat, le pouvoir politique, sont les indispensables promoteurs, comme le dit Trotsky :

« A la différence du capitalisme, le socialisme ne s'édifie pas automatiquement mais consciemment. La marche vers le socialisme est inséparable du pouvoir étatique. Le socialisme ne peut prendre un caractère inébranlable qu'à un stade très élevé de son développement, quand les forces productives dépasseront de loin les forces capitalistes, quand les besoins humains de tous et chacun recevront pleine satisfaction et quand l'Etat dépérira définitivement, en se dissolvant dans la société. Mais tout cela est encore l'affaire d'un avenir lointain ».⁴⁵

Du point de vue du sort de la révolution, il apparaît que la politique reçoit un rôle singulier, selon qu'il s'agit de l'une ou l'autre des périodes thermidoriennes. La puissance contenue dans le développement automatique de l'économie capitaliste est telle qu'aucun pouvoir politique ne peut prétendre rétablir le féodalisme. En France, la réaction monarchique, qui pourtant s'entoure des fantômes du Moyen-Age, n'a jamais équivalu à une contre-révolution féodale. « La révolution paysanne ainsi que la bourgeoisie qui

45. L. Trotsky : « L'Etat ouvrier, Thermidor et bonapartisme », p. 38.

s'appuyait sur elle s'accommodèrent très bien du régime de Napoléon et subsistèrent même sous Louis XVIII ». Le Thermidor français ne faisait courir aucun risque à la révolution bourgeoise puisque « le remplacement d'un régime politique bourgeois par un autre n'a sur le marché qu'une influence indirecte, superficielle ».⁴⁶

En exigeant que la politique soit mise au poste de commande, la révolution russe, pour s'affermir, pour faire progresser l'édification du socialisme, ne tolérait aucun écart du gouvernement soviétique dont chaque décision détermine immédiatement la révolution économique. C'est ainsi que « le remplacement d'un gouvernement ouvrier par un gouvernement bourgeois ou petit-bourgeois mènerait infailliblement à la liquidation du principe de la planification, et ensuite aussi au rétablissement de la propriété privée »⁴⁷. Comme en France, la dimension bourgeoise, anti-féodale, de la révolution russe ne risque plus d'être amputée, mais sa dynamique socialiste peut se trouver bloquée par une politique erronée ou par suite d'une contre-révolution bourgeoise :

« Octobre 1917 acheva la révolution démocratique et entama la révolution socialiste. Aucune force au monde ne fera plus revenir en arrière la révolution agraire démocratique de Russie : ici complète analogie avec la révolution jacobine. Mais la révolution kolkhozienne court encore tous les risques et avec elle la nationalisation des moyens de production. La contre-révolution politique, si elle s'étendait jusqu'à la dynastie des Romanov, ne pourrait pas rétablir la grande propriété foncière. Mais il suffirait de la restauration d'un bloc des mencheviks et des socialistes-révolutionnaires pour que l'édification socialiste soit supprimée d'un seul coup »⁴⁸.

L'orientation qui, dans les années 20, triomphe avec les thermidoriens, menace lourdement la réalisation du projet socialiste tel qu'il est conçu par Trotsky. En renforçant par ses choix les poids économique et social de la bourgeoisie des villes et des campagnes, la bureaucratie du parti favorise l'ascension politique des forces hostiles au bolchevisme. L'irresponsabilité des thermidoriens, l'absence de contrôle sur leurs décisions sont autant de graves dangers pour les conquêtes socialistes. Le régime qu'ils créent, à l'abri de la révolution mondiale et des protestations ouvrières, prépare le terrain à la contre-offensive bourgeoise. Thermidor n'est pas, contrairement aux allégations officielles, le répit dont jouissent les révolutionnaires pour retrouver leur second souffle. La promptitude avec laquelle les thermidoriens satisfont aux exigences gourmandes de la paysannerie riche met en péril les principaux acquis d'octobre.

L'asphyxie de la révolution socialiste est au bout de ce comportement, alors qu'en France, Thermidor contribue à la consolidation de la révolution bourgeoise.

46. *Ibidem*, p. 38.

47. *Ibidem*, p. 38.

48. L. Trotsky : « L'Etat ouvrier, Thermidor et Bonapartisme », p. 38.

Il est à présent établi que, chez Trotsky, la référence constante au développement de la Révolution française aide à une meilleure compréhension des formes prises par le mouvement révolutionnaire en Russie. Si elles étaient imprévisibles, du moins ne sont-elles pas inexplicables d'un point de vue marxiste. Le régime qui, cauteleusement, s'installe en Russie après la mort de Lénine évoque celui qui succéda en France au jacobinisme car, pour l'auteur, tous deux, dans le cadre de formations sociales déterminées, désignent l'issue politique normale d'un processus économique et social se déroulant en profondeur : à un certain stade de développement de la révolution, les forces d'inertie dont elle est porteuse finissent par avoir le dessus.

Mais cette démonstration tient compte des particularismes du Thermidor soviétique qui ne coïncide avec l'exemple français que dans les limites imposées par les différences de structures économiques et sociales.

Certes, par ces limites, Trotsky entend respecter la distance qui sépare l'analogie de l'identité. Cette attitude est-elle compatible avec l'utilisation scientifique de l'histoire ? Parce qu'elle prétend fournir à la perspective stratégique de l'Opposition, un cadre général d'analyse de la réalité stalinienne à parti de 1924, l'analogie ne saurait être composée de matériaux douteux.

La contestation du Thermidor soviétique ou le piège de l'analogie.

Sous la rubrique « contestation du Thermidor soviétique » trouvent place deux démarches caractéristiques qui, animées par un même souci de vérité historique, se définissent comme des refus critiques de l'analogie trotskyste.

Au nom de cette vérité historique, elles rejettent jusqu'à l'éventualité d'un Thermidor soviétique qu'elles n'imaginent que sous la forme d'une projection intégrale sur la révolution russe des éléments du processus thermidorien en France. Elles réfutent les critères que Trotsky adopte pour légitimer son analogie.

Mais un faux dialogue s'instaure entre les tenants de thèses qui se construisent, chacune, autour d'un objet propre. Deux personnalités aussi opposées qu'Isaac Deutscher et Raymond Aron utilisent pourtant une méthode similaire pour dénier réalité historique à l'analogie trotskyste : au lieu d'en critiquer chaque élément, ils lui en proposent de nouveaux.

Du strict point de vue de la comparaison, tous deux se livrent à une reconstitution des faits, extérieure, parallèle à celle de Trotsky. C'est au niveau de la politique que les trois thèses se rencontrent vraiment : Isaac Deutscher et Raymond Aron refusent avant tout, au nom d'une politique de rechange, celle impliquée par la correspondance historique que Trotsky établit.

Dans *Démocratie et Totalitarisme*, Raymond Aron, qui passe en revue les solutions théoriques apportées par les marxistes à ce qu'il appelle le « devenir totalitaire de la révolution russe », se réfère notamment à l'interprétation donnée par Trotsky du stalinisme dans *La révolution trahie*. Il la résume de la manière suivante :

« Après la victoire de la révolution, la classe ouvrière était épuisée, il avait fallu créer une bureaucratie pour gérer l'économie planifiée ; cette bureaucratie s'est reconstruite dans Staline plutôt que dans Trotsky parce que Staline était le modèle de l'homme qu'elle souhaitait avoir pour chef. Trotsky, avec sa doctrine de la révolution permanente, inquiétait les ex-militants installés dans une sorte de Thermidor. L'explication de Trotsky combine deux schémas, le schéma marxiste d'une bureaucratie rendue nécessaire par la gestion de l'économie planifiée, le schéma d'une révolution qui, après la phase violente et terroriste, s'apaise dans le stalinisme, un peu à la manière dont Thermidor a suivi la crise du jacobinisme »⁴⁹.

Raymond Aron réfute ensuite cette théorie. Il y voit en particulier une utilisation erronée de la notion de Thermidor. La comparaison trotskyste du stalinisme au régime thermidorien ne vaut pas pour deux séries de raisons :

— le Thermidor français permet le déchaînement d'un libre appétit de jouissance ; or, la phase de la révolution russe qui s'étend de 1929 à 1939, qualifiée par Trotsky de thermidorienne, est marquée par l'austérité qu'impliquent la collectivisation agricole et la construction d'une industrie lourde ;

— alors qu'en France, Thermidor est une réaction contre la terreur jacobine, en Russie, si le régime stalinien s'affirme dans la terreur, c'est le léninisme lui-même qui exige cette terreur.

Ces critiques sont la conséquence d'une méprise que l'ambiguïté de l'analogie a permise. Ambiguïté dont Trotsky reconnut toujours l'existence mais qui, à ses yeux, ne condamnait pas pour autant son entreprise : éclairer la révolution russe par l'exemple de la révolution française. Les objections de Raymond Aron n'annulent probablement pas les analyses de Trotsky qui en contiennent la réponse.

Méprise sur le déroulement historique lui-même, tout d'abord, puisque, chez Trotsky, c'est l'année 1924 qui marque le commencement du Thermidor russe. Il importe de le noter, car la période 1929-1939 qui voit Staline acquérir son pouvoir absolu, est au contraire, presque exactement, le support d'une conception trotskyste du « bonapartisme ».

De ce fait, l'argument consistant à opposer l'opulence thermidorienne à l'austérité devient inefficace. Il est indéniable qu'en Russie comme en France, une phase nouvelle de la révolution s'est ouverte lorsque les couches sociales les plus privilégiées sont passées à l'offensive, pour que les transformations sociales leur soient profitables. Offensive qui, dans l'ordre politique, prend la

⁴⁹. R. Aron : *Démocratie et Totalitarisme*, Gallimard, 1965, p. 310.

forme des thèses avancées par les fractions dirigeantes du parti, comme la question du nivellement social l'a révélé.

L'issue de la grande controverse qui agita le parti à partir de 1924, est qualifiée par Trotsky de thermidorienne parce que l'aile droite en sort renforcée ; or c'est son animateur le plus prestigieux, Nicolas Boukharine, qui fut le véritable instigateur de la politique résumée dans un fameux appel adressé aux paysans : enrichissez-vous ! Ce souci d'accroître la richesse nationale, en rappelant la situation française dont naquit Thermidor, est, chez Trotsky, l'une des marques de la réaction thermidorienne en URSS.

Méprise sur le contenu de l'analogie ensuite, puisque le second argument invoqué par Raymond Aron vise plus l'ensemble de la théorie marxiste que l'interprétation trotskyste de Thermidor. Analyser la question de Thermidor entre moins dans son propos que démontrer l'impossibilité d'une troisième voie entre les régimes totalitaires à parti unique et les régimes démocratiques à partis multiples. Pour lui, Trotsky est un tenant de cette troisième voie « onirique », un représentant de ce courant de pensée qui véhicule le rêve d'une « révolution qui serait économiquement aussi radicale que celle des communistes, tout en étant politiquement aussi libérale que celle des travaillistes anglais »⁵⁰.

Le recours à Thermidor pour expliquer l'émergence d'une bureaucratie usurpatrice dans une société socialiste escamote l'évidence historique, c'est-à-dire l'unique alternative qu'offre l'histoire : ou un projet révolutionnaire socialiste qui se réalise par la violence et qui, inéluctablement, conduit à la dictature d'un parti unique ou un projet libéral qui refuse la violence et seul permet l'édification d'une démocratie plus ou moins socialisante.

En avançant que la terreur est une constante de la politique marxiste, Raymond Aron entend démontrer le caractère chimérique de l'entreprise de Trotsky en ce qu'elle veut dissocier le marxisme de la théorie et, surtout, de la pratique stalinienne.

C'est là un premier type de réponse critique à Trotsky qui, essentiellement dirigée contre le comportement politique de ce dernier, ne remet pas en cause la légitimité de l'analogie proprement dite, ni sa viabilité comme méthode théorique d'analyse de la réalité.

Avec Isaac Deutscher, l'approche du problème de Thermidor est également soumise à l'apriorisme politique. Il apprécie l'analogie à partir d'une certaine analyse du léninisme, à partir d'une certaine compréhension du stalinisme.

Isaac Deutscher reproche à Trotsky d'avoir recours à la Révolution française dans la mesure où la Révolution russe n'en est pas la répétition intégrale. Mais n'ignore-t-il pas en cela le sens que confère l'auteur à son analogie ?

50. R. Aron : *Démocratie et Totalitarisme*, op. cit., p. 309.

Il déclare :

« Trotsky avait tort lorsqu'il affirmait que la Russie passait par son Thermidor en 1923 ».

Une analyse personnelle du Thermidor original l'amène à rejeter l'argumentation de Trotsky : Robespierre a été renversé par les thermidoriens après qu'une série de luttes dans le parti jacobin ait établi la victoire du centre qu'il représentait, par la destruction de la droite dantoniste et de la gauche hébertiste. Thermidor est la fin du centre jacobin, donc du jacobinisme en général, car le Club des jacobins en reçoit le coup de grâce.

Les thermidoriens mettent fin à la Terreur pour faire régner l'Ordre et la Loi. Règne qui consacre la ruine de l'égalitarisme jacobin, et marque la défaite définitive des plébéiens. Règne pendant lequel la bourgeoisie parvient à la direction des affaires, sans compromis politiques, totalement.

Et Isaac Deutscher de conclure sur le sens de l'exemple français :

« Le régime révolutionnaire, sur la toile de fond d'un reflux des énergies révolutionnaires, de la désillusion et de l'apathie des masses, passait de sa phase populaire à une phase anti-populaire ».

Les événements qui sont la base de la théorie trotskyste s'écartent largement de cet original :

— la défaite de l'Opposition de gauche de l'année 1923 n'est en aucune manière comparable à l'effondrement et à la dissolution du parti jacobin, mais présente avec la défaite de la gauche jacobine précédant Thermidor bien des aspects communs :

— en France, les épurations furent partie intégrante du jacobinisme, et Thermidor fut une protestation contre leur systématisation — à preuve, le nombre déterminant d'ex-dantonistes et d'ex-hébertistes parmi les thermidoriens — au contraire, l'URSS était à la veille des purges quand Trotsky écrivait *La Révolution trahie* ; Thermidor en Russie serait donc « un coup d'Etat réussi contre Staline et dirigé après les procès de 1936-1938, par les restes des oppositions trotskystes et boukhariniennes » ;

— alors qu'en France, Thermidor met fin à la transformation de la société et plus particulièrement au bouleversement de la propriété, en URSS, c'est sous le règne de Staline que sont réalisées les modifications sociales les plus radicales et le plus violentes (collectivisation de l'agriculture, industrialisation forcée ...) :

« Ce que le début des années 20-30 avait de commun avec la période thermidorienne, c'était le reflux des énergies révolutionnaires du peuple, la désillusion et l'apathie des masses, et c'était dans un tel contexte que Robespierre avait tenté de maintenir le pouvoir des restes du parti jacobin, et avait échoué, et que Staline cherchait à sauvegarder la dictature des restes du parti bolchevique (c'est-à-dire sa propre fraction) et y réussissait ».

— Trotsky fit de Staline le chef des thermidoriens ; il aurait pu avancer, plus justement, que Staline, comme Robespierre, institua le règne de la terreur.

Fasciné par le caractère prophétique de certaines analyses trotskystes, Isaac Deutscher cherche à élucider l'acharnement de Trotsky à défendre son analogie, à l'approfondir, à y revenir, à la réviser alors que la réponse qu'il donne au problème est historiquement fautive. A son avis, l'erreur de Trotsky trouve sa source dans l'exaltation bolchevique du jacobinisme. En adhérant au bolchevisme, il reprenait à son compte la glorification des grands Jacobins.

Au début du XX^{ème} siècle, Trotsky avait violemment pris Lénine à parti. Contre les visées « jacobines » de ce dernier, il entendait défendre le marxisme authentique, c'est-à-dire la spontanéité ouvrière ⁵¹. Dans les années 20, il ne pouvait plus traiter Staline de Robespierre ou de jacobin : c'eût été contraire à toute la tradition bolchevique. Dans le combat historique, qu'il livre à Staline, il ne peut que s'identifier à Robespierre et ranger ses ennemis dans le camp des thermidoriens.

En réalité, si Isaac Deutscher n'adhère pas à l'interprétation trotskyste du Thermidor soviétique, ce n'est pas à cause des erreurs historiques qu'elle contiendrait. Il la réfute parce qu'elle s'inscrit dans une politique générale à laquelle il ne souscrit pas.

Pour Trotsky, les staliniens accomplissent le Thermidor russe parce qu'ils réalisent une véritable contre-révolution. Confisquant les droits politiques du prolétariat, ils portent au pouvoir une bureaucratie, issue en partie de la classe ouvrière et jouissant de la neutralité bienveillante du parti. Autrement dit, Trotsky démontre que la victoire des thermidoriens est le résultat d'une bataille contre le bolchevisme.

Isaac Deutscher au contraire est convaincu de la filiation nette entre le bolchevisme et le stalinisme. Dans sa démonstration, le stalinisme est le bolchevisme isolé, l'adaptation du bolchevisme aux circonstances nouvelles, imprévues, la conséquence institutionnelle et idéologique du retard de la révolution mondiale. Et pour mieux mettre en évidence cette filiation ⁵², il ajoute que le stalinisme est le développement monstrueux de certains éléments de la politique bolchevique apparus dès 1921, et qu'il rassemble sous le concept de « substitutisme ».

Pour lui, l'exaltation bolchevique du jacobinisme n'est pas gratuite. Le léninisme réédite dans une large mesure l'expérience dramatique des jacobins. Il recommence la pratique d'un parti unique institutionnalisé, confirmant

51. L. Trotsky : *Nos tâches politiques*, Ed. Pierre Belfond, 1970.

52. I. Deutscher : *Trotsky, le prophète désarmé*, p. 622 : « Trotsky ne comprit pas que la montée du stalinisme était l'inévitable résultat du monopole bolchevik du pouvoir. Il y vit la fin de tout gouvernement bolchevik. Lorsque Staline, au contraire, présentait la domination exclusive de la fraction comme la conséquence et l'affirmation dernière de la règle du parti unique, Trotsky pensait, lui, que c'était la négation de cette règle. En fait, le monopole bolchevik du pouvoir, tel qu'il avait institué par Lénine et Trotsky, trouvait dans le monopole stalinien à la fois son affirmation et sa négation. Staline et Trotsky insistaient en réalité sur deux aspects différents du même problème [...]. Staline était fondé à dire que dans la conduite des affaires du parti, il restait fidèle à la ligne tracée par Lénine. Mais la condamnation solennelle portée par Trotsky n'était pas moins fondée. La domination d'une seule fraction était aussi bien une déformation qu'une conséquence de la domination d'un seul parti ».

d'ailleurs la « prophétie » de Léon Trotsky qui, dans sa polémique avec Lénine sur le parti à construire, lui reproche son dangereux « substitutisme », c'est-à-dire sa conception d'un parti agissant au nom et pour le compte du prolétariat, et qui risque, à terme, d'engendrer la dictature de la direction du parti, puis la dictature d'un chef sur la direction. En ne choisissant pas entre marxisme et jacobinisme, qui sont inconciliables, Lénine se préparait à refaire l'itinéraire de Robespierre et des jacobins. Et effectivement la situation des bolcheviks au sortir de la guerre civile, rappelle étrangement l'isolement des jacobins. Tout comme ces derniers, ils finissent par ne plus représenter qu'eux-mêmes. Aussi le « substitutisme » est-il le trait commun au bolchevisme et au jacobinisme. En Russie, le parti se substitue à la classe démocratiquement organisée dans les soviets, puis c'est une petite équipe, regroupant les militants de la Vieille Garde, qui se substitue au parti tout entier. Ce monopole politique de la Vieille Garde reçoit pour justification le fait qu'elle est seule dépositaire de l'idéal bolchevique. C'est pour avoir voulu défendre de la même façon un idéal, qu'ils érigèrent en Vérité, que les jacobins durent planter la guillotine. Par analogie, Isaac Deutscher conclut que le stalinisme, dans ce qu'il a de plus monstrueux, n'est que l'exacerbation des tendances jacobines contenues dans le léninisme, et que Staline est plus l'héritier de Robespierre que des thermidoriens.

Seule cette position politique explique véritablement la réfutation de la conception trotskyste du Thermidor soviétique. Tout le reste en dérive, notamment les erreurs historiques qui seront imputées à Trotsky et qu'Isaac Deutscher relève. De ce point de vue, il est significatif que ses principaux arguments tendent tous à établir que la révolution russe poursuit, sous le stalinisme, sa phase jacobine.

Pour Isaac Deutscher, dans la lutte entre les fractions dirigeantes du parti et l'Opposition de gauche de 1923 à 1929, il s'agit d'une bataille entre deux conceptions de la construction du socialisme au sein du PCb, c'est-à-dire de l'affrontement entre deux lignes bolcheviques, seulement en désaccord sur la tactique à suivre.

Un tel raisonnement s'écarte sensiblement de celui de Trotsky, pour qui les protagonistes défendent des intérêts sociaux distincts et pour qui la victoire stalinienne n'a pu se construire que sur la double défaite du prolétariat et de la formation léniniste.

Or, c'est précisément ce sens de la victoire stalinienne qui, chez Trotsky, est révélateur du Thermidor soviétique.

Les historiens marxistes n'admettent pas que des périodes successives puissent présenter d'authentiques similitudes dans la mesure où, pour eux, sont intervenus dans les rapports entre les classes sociales des bouleversements qui ont modifié le cours de l'histoire.

Dans les limites de ce déterminisme, la comparaison des crises révolutionnaires qui mettent fin à deux formations sociales, celle de la France de l'Ancien Régime et celle de la Russie tsariste, ne peut prendre en considération que les mouvements qui affectent les différents niveaux de chaque totalité historique et les relations existant entre ces derniers. Seuls peuvent être mis en parallèle la genèse et le développement des forces sociales et politiques qui décident du sens de la révolution. L'analogie ne peut prétendre s'appliquer qu'à la dynamique commune aux deux situations, c'est-à-dire aux fluctuations du mouvement révolutionnaire. Elle s'attachera particulièrement à répondre à la question : les mêmes raisons socio-économiques produisent-elles les mêmes effets politiques ?

Ces limites n'empêchent pas que, pour n'être pas arbitraire, l'analogie doive combiner les courants déterminants qui s'établissent entre les différents niveaux des formations sociales étudiées. Il est possible alors de la soumettre à jugement, comme l'ont fait Raymond Aron et Isaac Deutscher, de mettre en question le choix de ses composantes : l'appréciation qui a été faite de la Révolution française, son utilisation comme modèle original. Leurs critiques sont la conséquence normale d'une conception restrictive de l'analogie qui fait de celle-ci une entité définie une fois pour toutes, dont il s'agit de répertorier, décrire, analyser les composantes, et dont on considère qu'elle est abusive à partir du moment où son deuxième terme n'est pas le calque fidèle du premier.

La question du Thermidor soviétique ne peut en réalité trouver de solution au seul niveau de la structure de l'analogie. D'ailleurs, c'est ce que tend à prouver l'examen des thèses critiques de Raymond Aron et d'Isaac Deutscher, lequel met en lumière une progression significative de leur raisonnement, depuis la contestation de la rigueur méthodologique de Trotsky, jusqu'au refus de sa politique.

L'étude exclusive de l'« anatomie » précipite inéluctablement son auteur dans le « piège » de l'analogie ; elle lui cache les véritables intentions qui, dans cette affaire, animent Trotsky. La notion de Thermidor soviétique est incompréhensible si l'on n'étudie pas la place qu'elle occupe dans la pensée politique de Trotsky, les rapports qu'elle entretient avec les autres grandes notions de sa doctrine. Il faut se demander quels sont l'utilité pratique de l'analogie, son devenir, la manière dont elle fonctionne dans le système de pensée trotskyste tout entier, en bref, il faut étudier son fonctionnement, sa mise en oeuvre, pour comprendre valablement son contenu.

L'analogie : La mise en oeuvre.

En contestant, chacun à sa manière, la légitimité de l'analogie trotskyste, les commentaires d'Isaac Deutscher, ceux de Raymond Aron, débouchent sur la critique d'un programme politique. En montrant l'arbitraire d'une démarche qui s'appuie sur le développement de la Révolution française pour expliquer le devenir de la Révolution russe, ils s'attaquent au bien-fondé de la pratique trotskyste. En réfutant l'analogie, ils tendent à démontrer la vanité du comportement du leader de l'Opposition de gauche à l'égard du stalinisme : si l'histoire dont l'analogie prétend donner la clé est abusivement interprétée, les choix politiques, qui découlent de cette interprétation, doivent être faux. La question posée est capitale. Il est donc nécessaire de définir la fonction précise du parallèle historique. Trotsky lui-même entendait-il lui conférer une telle valeur politique ? Certes l'acharnement qu'il met à soutenir l'idée d'un Thermidor soviétique, la persévérance dont il fait preuve pour justifier son hypothèse, le souci qu'il manifeste d'en défendre la pertinence envers et contre tout, semblent bien prouver que l'enjeu était essentiel. Et lorsque, pour répondre préventivement à tous ceux qui nieraient l'objectivité de son analyse, il en dégage minutieusement les limites, il semble que cela soit moins pour enrichir la polémique que pour élucider un point de théorie à des fins militantes.

Cependant, si l'on doit poser le problème d'une fonction politique de l'analogie, c'est que, de l'aveu même de son auteur, la question du Thermidor soviétique a fait l'objet d'une interprétation historique erronée, sans que soit pour autant faussée la politique de l'Opposition de gauche, tant à l'égard du parti qu'à l'égard de l'Etat.

Dans un texte décisif daté du 1er février 1935, Trotsky dissocie l'analogie des analyses politiques qui s'y réfèrent. Elles étaient justes malgré les vices de l'analogie :

« Il suffit de rapporter exactement le *contenu* des discussions des années 1926-1927 pour que la justesse des positions des bolcheviks-léninistes apparaisse, à la lumière du développement ultérieur, dans toute son évidence »⁵³.

L'auteur ne souligne pas gratuitement le mot « contenu » : les débats ont été féconds en eux-mêmes, indépendamment du cadre formel dans lequel ils ont pris naissance. La comparaison implicite dans le Thermidor soviétique lui paraît alors arbitraire quant à la méthode suivie et inopérante quant à la politique préconisée.

Si cette double affirmation confirme à première vue la thèse de ceux qui voient dans l'évocation de Thermidor une erreur historique, elle leur refuse en même temps le droit d'étendre leurs conclusions à la politique, l'analogie n'ayant eu ni prétention ni effet en ce domaine.

53. L. Trotsky : « L'Etat ouvrier, Thermidor et Bonapartisme » *OEuvres* 5 p. 70.

A supposer que cette interprétation soit valable pour la période comprise entre 1926 et 1935, elle est radicalement incapable de rendre compte de l'ensemble de la démarche trotskyste. En 1935, en effet, Trotsky remet en question le concept de Thermidor soviétique. S'il admet que l'analogie reposait jusqu'alors sur une interprétation subjective de l'histoire, il continue néanmoins à en défendre le principe, et, loin de l'abandonner, il en redéfinit les fondements historiques.

Cette réorientation n'est pas une simple correction. Sa signification semble être plus profonde : elle marque un tournant dans la recherche de Trotsky. Dès lors la réalité soviétique est pour lui l'objet non seulement d'une appréhension nouvelle, mais aussi d'une appréciation nouvelle.

Rendre compte des mutations que subissent simultanément le contenu et la fonction de la comparaison constitue la difficulté majeure de l'exposé. La compréhension de toute l'oeuvre théorique de Trotsky se rapportant à Thermidor, aussi bien les écrits d'avant 1935 que ceux d'après 1935, est conditionnée par la connaissance de ce tournant. Après 1935, le Thermidor soviétique n'a plus la même signification. Le nouveau concept n'est pas une version améliorée de l'ancien ; il en est le dépassement dialectique. Il a pour vocation, dans l'esprit même de son auteur, de dépasser et d'effacer tous les errements de la période précédente. Si la seconde option n'a pu être élaborée que dans le refus critique de la première, inversement c'est la révision qui permet de reconstituer l'ensemble de la démarche trotskyste. Toutefois, pour mettre en évidence la progression de l'idée de Thermidor, il convient de présenter chronologiquement ses deux aspects :

— Jusqu'en 1935, l'analogie désigne la reproduction dans le cadre de la révolution bolchevique du modèle thermidorien français. Mais il ne peut s'agir que d'une désignation conventionnelle et arbitraire dans la mesure où elle ne repose sur aucune analyse rigoureuse de l'histoire. Il importe alors de se demander si l'illégitimité du parallèle fut sans aucune portée politique, comme l'affirme Trotsky.

— A partir de 1935, l'analogie fait partie intégrante d'une analyse des formes nouvelles et déconcertantes prises par la Révolution russe. Parvenu à sa compréhension optimale du stalinisme, Trotsky cherche à en rendre compte. Pour ce faire, il doit forger un appareil conceptuel nouveau. C'est dans ce but qu'il utilise les dénominations des grandes phases de la Révolution française.

La naissance d'un mythe et son impact politique.

Le comportement politique du courant bolchevique dans son ensemble, quelles que soient par ailleurs ses divisions internes, présente une contradiction remarquable. D'une part, le recours acharné aux grandes leçons de la première révolution significative traduit, outre un souci didactique, une prétention scientifique, conforme aux exigences du marxisme ; d'autre part, l'application

concrète de ces enseignements théoriques prend un aspect irrationnel, polémique et rapidement incantatoire.

Faire de l'analogie un instrument d'analyse de l'histoire contemporaine pour mieux intervenir dans le cours de celle-ci, c'est pour les révolutionnaires russes le résultat d'une conviction profonde : la dynamique de la Révolution française comprend un ensemble de lois générales dont la connaissance peut contribuer à la maîtrise de la destinée soviétique. Voilà pourquoi le Thermidor soviétique a pu être naturellement conçu comme la répétition pour la révolution socialiste de ce que fut, dans la révolution bourgeoise, la chute des jacobins.

Mais l'usage même du terme de Thermidor pour désigner une phase de la contre-révolution sociale engendre des discours politiques dont le point commun est de travestir le plus souvent la réalité qu'ils prétendent expliquer. La référence à la Révolution française, en s'effectuant par l'intermédiaire de constructions spéculatives, suscite des comportements infra-politiques. Faute d'être résolue à temps, cette contradiction crée un terrain favorable à la naissance d'un mythe : Thermidor ne permettra pas seulement la représentation dramatique de la réalité soviétique, mais sera une image traumatisante qui, par les attitudes individuelles et collectives qu'elle déterminera directement, contribuera largement à la structuration du champ politique russe.

Le fossé va s'élargissant entre le projet pour lequel les bolcheviks sont mobilisés et les formes monstrueuses que prend sa réalisation. Parce qu'elle ne trouve aucune expression théorique rassurante, cette discordance suscite perplexité et confusion politiques. Elle permet les comportements fluctuants, sinon incohérents, les capitulations individuelles et collectives, les défections pures et simples, comme elle favorise l'émergence de courants ultra-gauches jusque dans le mouvement ouvrier international.

Il semble bien que l'évocation du spectre de Thermidor ait alors servi de justification, parfois de prétexte, à toutes les attitudes et à toutes les options.

Les marxistes russes, qui avaient coutume de se reporter à l'expérience historique française, s'identifièrent alors volontiers aux jacobins, comme pour exorciser la peur que faisait naître jusque dans leurs rangs l'évolution de leur propre pouvoir. Les bolcheviks pour qui la fin du jacobinisme signifiait aussi la fin des espérances révolutionnaires du peuple, firent du Thermidor le symbole de la contre-révolution bourgeoise. Jusqu'en 1935, ce raisonnement est au cœur de la conception trotskyste de Thermidor.

Les formes prises par la société soviétique cessent d'être déroutantes pour peu que l'on sache consulter les annales en 1789. Aucune révolution, tout inscrite qu'elle soit dans le cours de l'Histoire, n'est à l'abri d'une chute : c'est ce dont témoigne l'expérience tragique des jacobins.

Fasciné par ce moment de la Révolution française, le courant bolchevique, unanimement l'a privilégié, idéalisé. Il est en fait le symbole de l'échec pos-

sible, autour duquel se cristallisent toutes les craintes. Pour lui, Thermidor fut plus qu'une transformation du seul pouvoir politique. Ce phénomène reflète des profonds bouleversements sociaux qui changèrent le cours même de l'histoire. Après la défaite du jacobinisme, ce n'est pas la révolution qui se prolonge, c'est un nouvel ordre social qui s'édifie sur les ruines de la vraie révolution, en régression par rapport aux acquis de cette dernière.

A partir de 1923, le mot Thermidor est sur toutes les lèvres. Tout le monde semble s'accorder sur la caractérisation générale du Thermidor russe que l'on conçoit comme une défaite de l'Etat ouvrier, l'homologue parfait de la contre-révolution bourgeoise. Mais les avis diffèrent quant au moment précis de son avènement.

Les démonstrations les plus élaborées de Trotsky au cours de cette période, tout en dénonçant l'utilisation proprement spéculative de l'histoire, n'échappent pas à cette problématique. Pour lui aussi, Thermidor désigne conventionnellement le moment où la défaite politique du prolétariat laisse le champ libre à la réaction bourgeoise, qualifiée de thermidorienne, qui, aussitôt, déclenche une offensive contre les conquêtes fondamentales de la révolution. Tout en ne cessant de mettre le parti en garde contre ce danger thermidorien, Trotsky livre un combat acharné à ceux pour qui la révolution bolchevique a déjà connu son Thermidor, refusant par là, selon sa propre expression, « d'enterrer une révolution encore vivante ».

Les écrits de cette période ne fournissent pas une seule réponse, globale, mais une série de réponses circonstanciées réparties sur une dizaine d'années d'activité politique intense ; il est toutefois possible de dégager une tendance générale permettant d'affirmer qu'il partage l'interprétation dominante du Thermidor soviétique. Ce fait est d'autant plus curieux qu'il s'en défend lui-même et que, pour réfuter cette interprétation, il se livre à plusieurs mises au point théoriques dans le but d'opérer au sein même de l'opposition les clarifications nécessaires à son orientation. Au lieu d'interventions orales jaillissant dans le feu de la polémique et donnant délibérément de sa pensée une image caricaturale, il s'agit là de travaux écrits qui, explicitement, cherchent à rétablir la vérité historique déformée, selon lui, aussi bien par la droite que par l'ultra-gauche.

Ainsi l'oeuvre de Trotsky témoigne-t-elle elle-même de la manière dont l'Histoire — et précisément à ce moment où la révolution russe connaît un détour que ses auteurs ne peuvent s'expliquer — justifiera une analogie qui à son tour conditionnera une démonstration, puis même une démarche politique.

A la fin de l'année 1923, une opposition, dite des 46, se constitue dans le parti pour réagir contre son mode de fonctionnement qui met en péril la révolution même ; la direction semble lui donner satisfaction en proclamant l'avènement d'un « Cours Nouveau ». Le courant bolchevique, malgré les difficultés économiques et sociales que soulève l'application de la Nep, maîtrise alors encore parfaitement le développement social. Trotsky intervient dans la controverse en publiant son *Cours Nouveau*, brochure dans laquelle, pour la première fois, il dénonce les phénomènes de bureaucratisation du parti et de

l'Etat. Voici en quels termes il répond à l'opposition libérale et menchevique qui, dès cette époque, parle de dégénérescence thermidorienne de l'Etat prolétarien :

« Les analogies historiques avec la Grande Révolution française (chute des jacobins) qu'établissent le libéralisme et le menchevisme et avec lesquelles ils se consolent sont superficielles et inconsistantes. La chute des jacobins était prédéterminée par le manque de maturité des rapports sociaux. La gauche (artisans et marchands ruinés), privée de la possibilité de développement économique, ne pouvait être un appui ferme pour la révolution, la droite (bourgeoisie) croissant fatalement, enfin l'Europe, économiquement et politiquement plus arriérée, empêchait la révolution de se déployer au-delà des limites de la France. Si donc, en France, la politique même la plus clairvoyante des jacobins eut été impuissante à modifier radicalement le cours des événements, chez nous où la situation est infiniment plus favorable, la justesse d'une ligne politique tracée selon les méthodes du marxisme, sera pour un temps considérable, un facteur décisif dans la sauvegarde de la révolution »⁵⁴.

Pour Trotsky, la révolution bolchevique est une révolution originale et ce sont ses caractères spécifiques, son appartenance à l'histoire russe, le marxisme de ses dirigeants, qui fournissent les seuls éléments nécessaires à son analyse. Malgré des obstacles imprévus, la Russie soviétique suit un cours globalement conforme au schéma historique de ses auteurs et cela exclut le recours à l'analogie.

L'exploitation systématique de la Révolution française s'explique par l'entreprise de l'Opposition : proposer une alternative à la politique officielle qui s'éloigne de plus en plus des principes marxistes-léninistes.

Le spectre de Thermidor ne quittera plus la scène politique de la Russie à partir du moment où la direction du PCb devra affronter une opposition conséquente dont le programme, s'il était appliqué, remettrait en question l'orientation actuelle de la Russie soviétique.

Désormais, chaque affrontement entre les tendances le fera surgir. Sous son signe naîtront les situations les plus critiques au sein même de l'Opposition. Au cours de l'année 1925, pendant que, dans le parti, apparaissent les clivages qui revêtiront bientôt une importance capitale, Zaloutsky, secrétaire de l'organisation de Leningrad, incrimine la politique économique inspirée de Boukharine qui donne la primauté au secteur agricole. Quand il parle du danger thermidorien qui menace la révolution russe, en comparant l'état du bolchevisme au jacobinisme sur son déclin, il veut sans doute dire que le parti doit se mobiliser dans l'éventualité d'une contre-révolution bourgeoise dont Thermidor est la représentation symbolique.

C'est cette démarche plus affective que rationnelle qui déterminera l'utilisation de l'analogie. Et lorsque Trotsky veut démontrer que la conception la plus répandue de Thermidor est fautive parce qu'elle altère la vérité histo-

54. L. Trotsky : « Cours Nouveau » in *Les Bolcheviks contre Staline*, édition de la IV^{ème} Internationale, Paris 1957, p. 29.

rique, il n'en prolonge pas moins l'existence d'un vice de raisonnement qui consiste à utiliser le modèle français comme le pôle négatif autour duquel se fixent les inquiétudes, les obsessions et les constats de carence. Pour cela, de 1925 à 1935, les critiques de Trotsky ne portent pas sur la définition même de Thermidor, mais sur le moment de sa réalisation en URSS.

Deux mises au point théoriques sont les plus représentatives de sa pensée pendant cette période : au cours de l'hiver 1926-1927, il rédige un texte au titre explicite : « Où va la révolution soviétique ? » ; puis en septembre 1929, exilé à Constantinople, il s'efforce de définir l'attitude de l'Opposition face au conflit entre l'Union Soviétique et la Chine, dans sa brochure « La défense de l'URSS et l'opposition ».

Sa démonstration peut se résumer ainsi : le Thermidor russe signifierait la fin du bolchevisme et, corrélativement, la restauration du capitalisme. Quels que soient ses erreurs et vices, le bolchevisme, dont le parti est le seul garant, continue d'être le rempart le plus solide contre la réaction thermidorienne. Toutefois, les coups répétés que lui porte la politique officielle de ce même parti créent indiscutablement un terrain propice à l'action des forces contre-révolutionnaires :

« La formule de Thermidor est bien entendu conventionnelle, comme toute recherche d'analogie historique. Mais elle est absolument légitime, quelle que soit la différence entre les époques et les structures de classes. Thermidor ne signifie pas une période de réaction en général, c'est-à-dire de reflux, de glissement, d'affaiblissement des positions révolutionnaires ; ce mot a une signification beaucoup plus précise : il indique un transfert du pouvoir aux mains d'une autre classe, après quoi la classe révolutionnaire ne peut reprendre le dessus que par une insurrection armée. Pour celle-ci, il faut, dès lors, qu'il se produise une nouvelle situation révolutionnaire dont la création dépend de causes complexes, intérieures et internationales ».⁵⁵

Trotsky livre ici son argument décisif : Thermidor n'est pas un simple déplacement du pouvoir politique vers la droite et son avènement a, plus gravement, une signification sociale. Il traduit la défaite de la classe révolutionnaire, son incapacité à détruire l'ordre social existant. Le cours historique amorcé par la révolution est inversé et, pour être rétabli, exige une reconquête du pouvoir par la violence.

Thermidor doit être une contre-révolution sociale puisqu'il faut pour qu'il s'accomplisse une insurrection, une guerre civile. En France, Thermidor désigne l'achèvement du processus par lequel les plébéiens ont été dépossédés de leur révolution, la fin d'une guerre civile dans laquelle les sans-culottes ont été vaincus.

55. L. Trotsky : « La défense de l'URSS et l'opposition », 7 sept. 1929, *Ecrits*, tome I, M. Rivière éd., p. 240.

Sur cette base, Trotsky peut affirmer :

« A l'égard de la révolution prolétarienne, Thermidor marque le passage du pouvoir des mains du prolétariat à celles de la bourgeoisie. Il ne peut signifier rien d'autre. Si Thermidor s'est accompli, la Russie est un Etat bourgeois »⁵⁶.

La Russie soviétique ne saurait se transformer en un Etat bourgeois par une simple évolution. Admettre le contraire c'est croire que l'Histoire suit une progression linéaire, que la bourgeoisie peut faire l'économie d'une révolution pour s'emparer du pouvoir ; Trotsky a pu dire de l'ultra-gauche qu'elle pratiquait du « réformisme à veste retournée »⁵⁷, parce qu'elle suppose, a priori, que le pouvoir peut passer d'une classe à une autre par les voies pacifiques.

C'est aussi pourquoi ses partisans ne cessent d'invoquer la menace de Thermidor : ce dernier pourrait bien être l'issue du glissement réactionnaire dont le régime donne une preuve flagrante en pratiquant la déportation systématique des opposants. En détruisant la gauche, la direction prive la dictature du prolétariat de ses défenseurs les plus résolus et, par là même, renforce le poids des forces contre-révolutionnaires, aggrave la précarité du régime de transition.

Le stalinisme peut être alors présenté par Trotsky comme un exemple de « kérenskysme à rebours »⁵⁸. Le kérenskysme fut la dernière forme que prit la domination bourgeoise en Russie à l'aube de la révolution socialiste ; il fallut Octobre pour que le prolétariat prenne le pouvoir.

Le sens de la comparaison, de ce fait, est clair : le stalinisme est sur la voie qui mène à Thermidor. Il est la dernière forme de domination d'un prolétariat affaibli, dont le gouvernement isolé, en butte à l'hostilité de l'extérieur, est, de plus, miné par des contradictions internes. Cette situation ne peut trouver de solution que dans le rétablissement du programme bolchevique, sauvegardé par l'Opposition de gauche, ou dans le triomphe des thermidoriens, à la suite d'une insurrection armée.

Ce raisonnement, constant dans l'oeuvre de Trotsky, comporte un élément variable : la position du spectre thermidorien qui se déplace à l'horizon politique de la Russie, plus ou moins menaçant à chacune de ses apparitions. Si les éléments incontestables d'une processus thermidorien grèvent sans cesse l'avenir de la révolution, leur action n'en modifie jamais pour autant le cours de la même manière.

En juillet 1927, comparaisant devant le tribunal suprême du parti⁵⁹, Trotsky s'appuie sur un parallèle frappant avec le destin de la Révolution française pour démontrer à ses censeurs que la Russie va vers son Thermidor⁶⁰. Il y

56. *Ibidem*, p. 250.

57. *Ibidem*, p. 246.

58. L. Trotsky : *La défense de l'URSS et l'Opposition*, op. cit., p. 249.

59. Trotsky et Zinoviev, dont le siège au Comité central du parti était alors en jeu, devaient répondre de la manifestation, illégale, organisée par l'Opposition, à l'occasion du départ en exil d'un ses dirigeants, Smilga. En fait, le tribunal se sépara sans prononcer de verdict.

60. *Deutscher op. cit.*, p. 163.

a deux grandes phases de la Révolution française, une phase d'ascension marquée par la lutte des jacobins contre les girondins et les royalistes ; en Russie lui correspond la lutte du bolchevisme contre les mencheviks, les libéraux et les monarchistes. La phase de déclin, elle, est caractérisée par la chasse aux jacobins, à l'instigation des thermidoriens et des bonapartistes ; le procès présent, qui s'insère dans un projet plus global d'anéantissement de l'Opposition, n'est-il pas l'ouverture de la phase descendante de la révolution socialiste ?

« L'odeur de la deuxième période chatouille aujourd'hui nos narines »⁶¹.

L'analogie lui paraît d'autant plus juste que les premiers thermidoriens n'étaient pas non plus des ennemis de la révolution mais des jacobins ayant glissé à droite ; en outre, les clubs jacobins de la décadence, qui devinrent ce creuset de la bureaucratie napoléonienne, commencèrent par étouffer toute velléité de discussion.

Quelques mois plus tard, après l'échec des manifestations publiques organisées par l'Opposition de gauche à l'occasion du Xème anniversaire de la révolution, Trotsky n'hésite pas à proclamer que la Russie est à « la veille de son Thermidor ». Dans une lettre datée du 13 novembre 1927, il explique que le parti est devenu « l'agent inerte des forces thermidoriennes » ; autrement dit, ces dernières ont surmonté l'ultime obstacle qui leur défendait l'accès au pouvoir. « La veille de Thermidor ! » Pour Trotsky, la voie est désormais ouverte à la restauration. A l'intérieur comme à l'extérieur de l'Opposition de gauche, la proclamation de l'avènement de Thermidor à chacune des défaites marquantes accusées par l'Opposition, constitue le point commun des divers courants ultragauches⁶².

Face à leur développement, Trotsky est conduit à clarifier sa position : il affirme qu'aucun événement dans l'histoire de la révolution russe — pas même la lutte sans merci de la direction du parti contre l'Opposition — ne peut être tenu pour l'annonce d'un changement, même camouflé, de la nature sociale du pouvoir soviétique.

En septembre 1929, il revient encore là-dessus :

« Cette lutte ne fut qu'une répétition de Thermidor dans le parti, et peut-être même pas une répétition générale, mais rien du vrai Thermidor, c'est-à-dire que ce n'était pas un coup d'Etat contre-révolutionnaire accompli par des classes »⁶³.

Ces variations toutefois sont d'une importance secondaire par rapport au thème fondamental que Trotsky va développer continûment jusqu'en 1935. Cette unité de pensée lui permettra de maintenir son indépendance, d'éviter tout opportunisme par rapport aux méandres de la politique du parti, quand

61. Deutscher *op. cit.*, p. 163.

62. C'est ainsi que furent assimilés au Thermidor soviétique, l'échec des manifestations du 7 novembre 1927, l'exclusion des oppositionnels du Comité Central - interprétée par Radek notamment comme l'équivalent de l'expulsion du groupe robespierriste du gouvernement révolutionnaire français - la politique de déportation de l'opposition, ou encore l'exil de Trotsky.

63. L. Trotsky : *La défense de l'URSS et l'opposition*, p. 242.

nombre d'oppositionnels, théorisant hâtivement les inflexions du régime, oscilleront entre le désespoir et l'enthousiasme.

A travers son analogie, Trotsky propose une interprétation globale du développement de la révolution bolchevique dans laquelle ces changements de direction deviennent compréhensibles.

En 1935, Trotsky admet que l'analogie fut jusqu'alors une convention sans valeur historique, mais il ajoute qu'elle fut, au fond, sans conséquence politique fâcheuse : son interprétation fautive de l'histoire française n'empêcha pas l'Opposition de gauche de définir avec justesse la nature de classe de l'Etat issu de la révolution d'Octobre, ni d'apprécier correctement la transposition politique des grands conflits sociaux au sein des différentes instances du parti.

S'il est éventuellement possible d'abonder dans son sens pour ce qui concerne la caractérisation de l'Etat soviétique, en revanche, il est permis de se demander si cette acception dramatique de Thermidor n'a pas influencé malencontreusement l'attitude de Trotsky à l'égard du parti.

S'il en était ainsi, cette constatation à elle seule invaliderait la thèse qui, en dernière analyse, nie la fonction politique de l'analogie elle-même. Mais elle ne justifierait pas pour autant l'antithèse, c'est-à-dire que les vices de l'analogie ont occasionné la victoire personnelle de Staline.

En définitive, ne peut-on retenir et vérifier l'hypothèse intermédiaire : l'interprétation conventionnelle du Thermidor soviétique est le signe de carences théoriques quasi nécessaires ; les options politiques prises par Trotsky sur des bases incertaines ont facilité, dans une certaine mesure, la victoire de Staline ?

Le fait qu'une définition unique de Thermidor ait été communément admise par l'ensemble du courant bolchevique ne doit pas occulter l'importance politique décisive des désaccords relatifs au moment de son accomplissement, qui, plus radicalement, portent sur la nature de classe de l'URSS. Car il est exact que la position prise par Trotsky sur la question de Thermidor ne l'empêcha pas de proposer au problème de l'Etat des solutions dont l'opportunité a pu être reconnue *a contrario*, par le développement ultérieur de la révolution russe.

Sa perspicacité s'explique par une démarche dans laquelle on peut déceler les germes de celle qui le conduira à la révision de l'analogie. En effet, la méthode qu'il emploie pour prouver la perpétuation de la dictature du prolétariat en URSS, malgré le stalinisme, est incompatible avec le « marxisme vulgaire » de la première version du Thermidor soviétique. Et dans son raisonnement apparaissent les prémisses de la théorie de la bureaucratie stalinienne où s'affirme l'originalité du trotskysme, et dans laquelle prendra place le nouveau concept de Thermidor.

Pendant la période où Thermidor était investi d'un sens mythique, l'objet privilégié des débats de l'Opposition de gauche fut de savoir si la Russie de-

meurait ou non un Etat socialiste. La même interrogation opposa Trotsky aux adversaires que le stalinisme se fit à l'étranger.

Trois épisodes méritent d'être retenus, qui permettent de remarquer que les avis se répartissent de la même manière, qu'il s'agisse d'apprécier la dictature du prolétariat, ou de prendre position sur la question de Thermidor.

En juillet 1926, après que le Comité central du parti eût repoussé ses principales prétentions et pris contre elle des premières sanctions, l'Opposition de gauche unifiée est victime des scissions qu'engendre en son sein le problème de la caractérisation de l'Etat. Ce premier échec essuyé par la gauche, dès sa naissance officielle, exacerba les antagonismes. Ceux pour qui l'URSS était entrée dans sa phase post-thermidorienne affirmèrent que l'Etat avait changé de nature. Isaac Deutscher résume :

« La République soviétique n'était plus un Etat ouvrier parce que la bureaucratie était devenue une nouvelle classe dirigeante, une nouvelle classe d'exploiteurs qui avaient frustré les travailleurs des fruits de la Révolution et se les étaient appropriés comme l'avait fait à partir de 1794, la bourgeoisie française. L'Opposition devait donc renverser cette bourgeoisie tout comme Babeuf et sa « Conjuración des Egaux » avaient cherché à renverser la bourgeoisie thermidorienne »⁶⁴.

Face à la crise économique et pour juguler le développement de la puissance des koulaks, le Comité central d'avril 1928 adopte un train de mesures en grande partie conformes aux prescriptions de la gauche. Cette première victoire de Staline et des ses partisans sur la droite du parti aggrave les tensions dans l'opposition qui se scinde désormais en « irréductibles » et en « conciliateurs ». Certains « irréductibles » se rapprochent de l'opposition plus radicale pour qui il faut entièrement repenser la lutte révolutionnaire en URSS où une bourgeoisie nouvelle issue de la Nep fait régner un capitalisme d'Etat. Les « conciliateurs », eux, estiment que l'adoption du cours « gauche » à l'initiative de Staline, exige une condamnation des anticipations de Trotsky sur le danger thermidorien. En été, la nouvelle politique ayant périclité, la « droite » revient en force dans le parti et les mesures anti-koulaks sont abrogées. Les sympathies des « irréductibles » s'en trouvent justifiées : l'ultra-gauche est alors regroupée autour de Vladimir Smirnov et de Sapronov qui font de Staline, comme le rapporte Isaac Deutscher, le chef d'une « démocratie koulako-paysanne »⁶⁵.

Enfin, dans le courant de l'été 1929, les incidents qui se produisent sur le chemin de fer de l'Est-chinois mettent brutalement à l'ordre du jour la défense militaire de l'Union soviétique. A cette occasion, Trotsky attaque violemment quelques groupes qui, hors de l'URSS, manifestent leur hostilité au stalinisme⁶⁶ : le Leninbund de Berlin animé par Hugo Urbahns, le groupe français de *La Révolution Proletarienne* et les trotskystes belges réunis autour du journal *Le Communiste*, avaient vu dans le refus du gouvernement soviétique de

64. I. Deutscher : *Trotsky, le prophète désarmé*, p. 395.

65. *Ibidem*, p. 578.

66. L. Trotsky : *La défense de l'URSS et l'Opposition*, p. 213 et s.

céder le chemin de fer à la Chine de Tchaing Kaï-Chek, une manifestation du « nouvel impérialisme russe », et refusé en conséquence cette « politique d'aventure ».

Sous la dissemblance apparente de ces trois événements, il faut voir l'intervention des mêmes facteurs : des mêmes méthodes de pensée découlent les mêmes orientations politiques. Ce sont les premiers épisodes d'un vaste débat qui s'est poursuivi, provoquant l'éclatement du mouvement trotskyste et, aujourd'hui encore, divisant le mouvement communiste mondial. Ils permettent de comprendre la genèse des concepts dont Trotsky usera pour tenter de cerner et expliquer le phénomène stalinien.

Définir la nature de classe d'un Etat, lorsque ses formes semblent dépasser les plans originels, ne relève pas de la spéculation pure, mais de l'action politique, qu'il s'agisse pour l'Opposition en URSS d'organiser concrètement le travail révolutionnaire, ou qu'il s'agisse pour l'ensemble des groupes étrangers contestant le stalinisme, de prendre une position franche face à l'éventualité d'un engagement militaire de l'URSS. Chaque fois que l'attribution à l'Etat soviétique du qualificatif d'« ouvrier » est débattue, les avis émis engagent leurs auteurs dans deux voies inconciliables. D'aucuns, postulant la consommation de Thermidor, la mutation de la dictature du prolétariat en un Etat bourgeois, appelaient à la reprise de la lutte révolutionnaire contre la nouvelle bourgeoisie et, en cas de guerre, se refusaient à défendre les « héritiers du tsarisme ». D'autres, niant la contre-révolution bourgeoise, affirmaient la permanence de l'Etat ouvrier, avançaient un programme de réforme démocratique, et, le cas échéant, s'engageaient à défendre inconditionnellement la Révolution d'Octobre.

Chacune de ses deux orientations est déterminée par un type spécifique d'analyse des relations entre l'Etat et les classes sociales. Obsédée par les structures politiques que le stalinisme installe, la première fait preuve de plus de formalisme dans sa conception de la dictature du prolétariat ⁶⁷: de ce que les normes léninistes ne sont pas respectées, que les prévisions bolcheviques ne sont pas réalisées, elle conclut à la fin de la dictature du prolétariat. Les marxistes russes lui avaient donné pour modèle la démocratie des conseils ouvriers. Or, celle-ci n'existe plus. Donc la classe ouvrière a perdu le pouvoir. Une nouvelle classe sociale s'arroe les postes-clefs du parti et de l'Etat, le mode de production capitaliste recouvre sa suprématie dans la société russe et la nature sociale de l'Etat en est transformée. Thermidor a pris effet au moment où les représentants des nouvelles forces bourgeoises ont ainsi garanti leur prépondérance.

Dans cette problématique, la bureaucratie est cette classe sociale qui oeuvre sciemment à la restauration du capitalisme et à la reconstruction d'un Etat bourgeois, et qui n'hésite pas, lorsque ses intérêts sont menacés, à renouer avec la tradition impérialiste héritée des Tsars. Inférer des formes politiques de

67. Pour sa part, la terminologie trotskyste retient indifféremment les appellations de « dictature du prolétariat » ou d'« Etat ouvrier » pour désigner le régime de transition du socialisme.

la domination stalinienne la nature bourgeoise de l'Etat russe, c'est entretenir la confusion entre les formes de l'Etat et ses fonctions. Telle sera l'opinion des tenants de la deuxième orientation, au rang desquels il faut compter Trotsky.

Sa méthode, elle, affirme l'autonomie du Politique dans toute formation socio-économique donnée. Elle se donne pour principe que la dictature d'une classe peut, selon les circonstances historiques, prendre des aspects politiques variés. C'est ainsi que monarchie constitutionnelle, démocratie parlementaire, bonapartisme, fascisme, permettent, chacun à sa manière, à la bourgeoisie d'exercer son pouvoir, la diversité des structures étatiques n'empêche pas l'unité de leurs fonctions : assurer, au bénéfice d'une classe sociale, la perpétuation du mode de production qui fonde son hégémonie.

Il est donc normal de concevoir l'Etat ouvrier différent de l'idéale démocratie soviétique et de vouloir combattre le stalinisme tout en continuant à défendre la société dont il est issu. N'est-ce pas indéniable que malgré Staline, subsiste en Russie le régime social produit de l'expropriation politique et économique de la bourgeoisie, que les moyens de production qui furent en la seule possession des capitalistes, appartiennent toujours à l'Etat soviétique, que la terre reste nationalisée, que le monopole étatique du commerce extérieur sert toujours de protection contre d'éventuelles agressions impérialistes ?

Trotsky soutient plus particulièrement ce raisonnement en 1929, dans sa polémique avec Hugo Urbahns à propos du conflit sino-soviétique :

« A l'égard de la révolution prolétarienne, Thermidor marque le passage du pouvoir des mains du prolétariat à celles de la bourgeoisie. Il ne peut signifier rien d'autre. Si Thermidor s'est accompli, la Russie est un Etat bourgeois [...].

Comme dans toute lutte sérieuse des classes, les litiges portent sur la propriété des moyens de production. Ce problème a-t-il été résolu au profit de la bourgeoisie ? Les militants ultra-gauches font tout simplement abstraction du contenu social économique de la révolution. Ils s'occupent de l'écale du fruit sans voir le noyau. Certes, si l'écale est gâtée, et il en est ainsi, il y a danger pour le noyau. C'est de cette pensée qu'est pénétrée toute l'activité de l'opposition. Mais de là à fermer les yeux sur le noyau social et économique de la République soviétique, il y a un abîme. Les plus importants moyens de production qui ont été conquis par le prolétariat le 7 novembre 1917 restent entre les mains de l'Etat ouvrier »⁶⁸.

Certes, il pouvait paraître pour le moins singulier de parler de restauration bourgeoise et de retour au capitalisme quand la fraction de Boukharine perdait définitivement tout espoir de contrôler et même d'impulser la politique du parti, quand l'Opposition de gauche déclinait, la majeure partie de ses militants désirant s'associer à cette « deuxième révolution » — comme la nomme Isaac Deutscher — que Staline allait déclencher. Au cours de l'été et de l'automne 1929, de fidèles compagnons de Trotsky réintégrèrent massivement le parti, se soumettant à ses chefs. Puisque c'est leur programme que l'équipe dirigeante s'apprête à réaliser, ils estiment indispensable le sacrifice de leurs prétentions

68. Léon Trotsky : *La défense de l'URSS et l'Opposition*, p. 250.

politiques, et périmée la lutte qui devait faire triompher l'intégralité de leurs revendications.

Le jour du XIIème anniversaire de la Révolution d'Octobre, Staline divulgue son intention de mettre fin à la Nep, de supprimer l'économie de marché, de prohiber le commerce privé. Le parti prend en charge l'application du premier plan quinquennal, il tente d'obtenir l'accélération du rythme de croissance économique, grâce à une industrialisation intensive, grâce à la collectivisation totale et immédiate de l'agriculture, y compris par l'extermination des koulaks !

Les circonstances contraignent la direction du parti à cette volte face historique : l'application qui est faite du programme conçu autrefois par l'Opposition de gauche introduit des éléments de déséquilibre désastreux dans les structures de l'économie et de la société soviétiques. Mais le « cours gauche » n'en vient que mieux à l'appui des thèses de Trotsky dans le différend théorique qui l'oppose à l'ultra-gauche : le stalinisme n'a pas empêché, et il a freiné la réalisation d'un modèle de développement économique basé sur la propriété nationale des moyens de production et la planification de l'industrie. La dictature du prolétariat, paradoxalement, a été mutilée par ceux qui, développant la propriété collective des moyens de production et consolidant le monopole du commerce extérieur, ont assuré sa sauvegarde. En définitive, aux yeux de Trotsky, Staline défend, dangereusement certes, le régime social qui s'instaure après l'expropriation politique et économique de la bourgeoisie.

La subtilité de cet antistalinisme, qui prétend allier la lutte sans concession pour le retour à la démocratie des soviets à la défense farouche de l'Etat ouvrier, n'est sans doute pas étrangère à l'isolement de Trotsky.

Quoi qu'il en soit, son comportement politique fut alors la conséquence directe d'une estimation de l'Etat soviétique, que le déroulement de la « seconde révolution » d'inspiration stalinienne rend plus crédible.

L'intransigeance idéologique de Trotsky est-elle, au même titre que les compromissions des conciliateurs, responsable de la désintégration de l'Opposition de gauche ? Peut-on dire qu'elle facilita la victoire de Staline ? En tout cas, sa définition de Thermidor ne semble pas avoir altéré son analyse de la réalité soviétique.

C'est pourquoi il a pu présenter son analogie comme contingente par rapport à ses choix politiques d'alors. Mais plus précisément encore, ne faut-il pas imputer au caractère purement formel de la comparaison, le fait que les inexactitudes du parallèle historique n'aient pas induit Trotsky en erreur lorsqu'il s'est interrogé sur la nature de classe de l'Etat soviétique ?

En vérité, il y a chez lui deux démarches incompatibles qui cependant coexistent dans un premier temps : l'une ressortit à un comportement magique, l'autre procède d'un comportement rationnel. La première, correspondant à l'emprise de l'idéologie dominante, est une acceptation de l'interprétation générale de Thermidor. La seconde sous-tend l'élaboration des réponses originales au problème de l'Etat ouvrier. L'observation critique de la situation

concrète, et le refus des représentations simplistes et caricaturales de cette dernière, en effet, furent aussi les principes qui guidèrent Trotsky dans cette étude.

La stabilisation puis la consolidation du stalinisme en URSS et, dans l'ensemble du mouvement ouvrier d'obédience marxiste, par le truchement de l'Internationale Communiste, conduisirent Trotsky à reprendre ces réponses encore embryonnaires pour les affiner. Elles deviendront l'ossature de la théorie de la bureaucratie qui constitue l'essentiel de son apport au marxisme. Ainsi, dans la trame de cette première période, où règne le comportement magique, la genèse du comportement plus réaliste qui vaincra en 1935 s'inscrit en filigrane.

Le mythe de Thermidor combiné à l'analyse trotskyste de l'Etat motive la conduite de l'Opposition de gauche face au PCb. Ainsi, le groupe persiste dans son attachement au parti existant, au contraire de ceux qui prônent la création d'un nouveau parti et d'une IVème Internationale.

Parce qu'il sépare les fonctions de l'Etat, demeurées en accord avec les données du socialisme, de ses formes, perverses par la politique officielle, Trotsky milite en faveur du redressement démocratique de l'organisation de Lénine, avant la révision de l'analogie. Le sens même de Thermidor, alors, fournissait des raisons d'être supplémentaires à ce parti-pris plus réformiste que révolutionnaire : si la société issue d'Octobre encourt le risque d'une contre-révolution sociale, elle n'a donc pas subi de bouleversement décisif et sa défense reste l'oeuvre du parti qui, malgré ses déformations, représente toujours le prolétariat. La menace signifiée par Thermidor explique la confiance que Trotsky garde au PCb, même après en avoir été exclu.

Dans quelle mesure la première définition du Thermidor soviétique a-t-elle influé sur la tactique que Trotsky adopta à l'égard du PCb ?

Replacée dans son contexte historique, cette question peut être formulée ainsi : le mythe de Thermidor, en agissant directement dans la répartition des forces au sein du bolchevisme, a-t-il servi la cause de Staline ?

Quelque hypothèse que l'on retienne, avant toute vérification, il faut rappeler deux faits qui marqueront les limites de l'étude :

— l'analyse des facteurs proprement politiques de la victoire de Staline ne doit pas faire oublier qu'ils ne furent déterminants que parce qu'ils intervinrent dans une situation sociale générale qui leur était propice :

— la conséquence politique majeure de la conception trotskyste de Thermidor, sa confiance imperturbable dans le vieux parti de Lénine ⁶⁹, ne peut pas

69. Ce ne sont d'ailleurs pas les orientations prises par le PCb sur initiative de Staline, qui entamèrent la fidélité de Trotsky à l'égard de ce parti. Il ne cessa d'expliquer à ses partisans, plus impatients que lui, que ni leur exclusion, ni même leur emprisonnement ne justifiaient la construction d'une organisation nouvelle. Il leur demanda sans relâche de continuer à se considérer comme membres du parti. Il fallut la passivité du Comintern et du PC allemand face à l'avènement de Hitler au pouvoir pour ébranler sa croyance en une réforme démocratique du parti bolchevique. Considérant que le triomphe des nazis n'avait été possible qu'à cause de l'incompétence et de la

figurer au rang des facteurs qui ont provoqué ou facilité l'instauration du stalinisme ; manifestement, ni les caractéristiques de la situation mondiale, ni l'état des classes sociales ayant, d'après les marxistes, intérêt à l'approfondissement de la révolution, en premier lieu le prolétariat, ne justifiaient pas la création d'un nouveau parti communiste en URSS ⁷⁰. Il faudra donc rechercher si l'importance extrême prise par l'affaire du Thermidor soviétique n'empêcha pas Trotsky d'acquiescer à une connaissance rationnelle du parti, attendu que la foi qu'il accorde à ce dernier n'est jamais remise en cause.

La première acception de Thermidor rencontre chez Trotsky une compréhension singulière des rapports existant entre le parti et les classes sociales. Ces deux facteurs conjugués déterminent la position de Trotsky dans le parti. En identifiant le Thermidor soviétique à la contre-révolution bourgeoise et en reportant sur celle-ci toutes ses inquiétudes, il en vient à surestimer les mouvements qui agitent les profondeurs de la société proprement dite, au détriment des transformations plus obscures en cours dans le parti lui-même. Cette prédilection théorique pour les forces sociales le conduit à concevoir les différentes tendances du bolchevisme comme les pures représentations politiques d'antagonismes sociaux.

La hantise de la contre-révolution est à ses yeux d'autant plus justifiée que les thermidoriens assument dans le parti des responsabilités capitales. Ainsi Boukharine, parce qu'il est le porte-parole le plus conséquent de la droite du parti, finit par incarner la menace bourgeoise. La gauche, au contraire, continue de défendre, conformément à la tradition léniniste, les intérêts immédiats et à venir du prolétariat, tandis que le centre, dont Staline s'avère le meilleur représentant, se définit essentiellement par référence négative aux deux autres lignes : il ne jouit d'aucune autonomie politique, ne défend aucun principe propre, ne propose aucun projet spécifique.

Cette classification amena les trotskystes, dans l'opposition légale comme plus tard dans la clandestinité, à privilégier le processus de différenciation sociale engagé dans le parti. La fascination de Thermidor les empêcha de remarquer que les clivages politiques fondamentaux du bolchevisme ne coïncidaient pas exactement avec les principaux antagonismes sociaux.

« trahison » de la III^{ème} Internationale, Trotsky lança l'idée d'une IV^{ème} Internationale. Il allait devoir admettre alors le regroupement des trotskystes russes dans un nouveau parti.

70. Cf. cette réponse de L. Trotsky à ceux qui gardèrent leurs distances vis-à-vis de l'Opposition de Gauche ou la combattirent, prétextant que « sa stratégie ne correspondait pas aux exigences de la lutte pour le pouvoir » : « L'Opposition de Gauche ne pouvait pas s'emparer du pouvoir, et ne l'espérait même pas - en tout cas ceux de ses leaders les plus réfléchis. Une lutte pour le pouvoir menée par l'Opposition de Gauche, par une organisation marxiste-révolutionnaire, ne peut se concevoir que dans les conditions d'un soulèvement révolutionnaire. Dans de telles conditions, la stratégie est basée sur l'agression, sur l'appel direct aux masses, sur une attaque de front contre le gouvernement. Nombreux étaient les membres de l'Opposition de Gauche qui avaient joué un rôle important dans une bataille de cette nature et savaient de première main comment elle doit être menée. Mais au début des années vingt, il n'y eut pas de soulèvement révolutionnaire en Russie, tout au contraire ; dans de telles circonstances le déclenchement d'une lutte pour le pouvoir était hors de question ». (« La réaction thermidorienne », *Staline*, p. 555).

La correspondance intime que Trotsky perçoit entre les forces les plus réactionnaires de la société, porteuses de Thermidor et la droite boukharinienne, lui masque l'émergence, à partir de l'appareil du parti lui-même, d'une couche sociale conservatrice : la bureaucratisation du parti — et de l'Etat — dont il dénonça pourtant très tôt les dangers ⁷¹, s'effectue au-dessus du jeu des contradictions politiques entre la droite et la gauche, qui est essentiellement pris en considération par le trotskysme de cette période.

Les affrontements sociaux trouvaient sans doute des prolongements politiques dans le parti bolchevique, seul détenteur du pouvoir. Celui-ci ne pouvait donc manquer de renvoyer l'image du conflit le plus évident de cette période : l'opposition entre le prolétariat et la paysannerie.

Mais aussi l'exercice solitaire et prolongé du pouvoir, par le partage des responsabilités qu'il implique, engendra au sein même du parti des contradictions de nature sociale ; ces dernières s'aggravèrent lorsque la pérennité du monopole politique reçut une consécration théorique, créant des divisions qui ne furent pas celles que les oppositions politiques avaient fait apparaître dans les rangs communistes. Le découpage arbitraire du parti en trois courants devint insuffisant et donc inopérant.

Le centre stalinien s'établit en marge des grands débats politiques dans lesquels se constituent les deux tendances de l'organisation bolchevique. Il est le bénéficiaire des manifestations de désapprobation qui émanent de militants parfois désarmés sur le plan théorique, souvent décontenancés par la violence de la polémique entre la droite et la gauche. Son attentisme et son inertie furent ses atouts majeurs : il se consolide. La gauche sous-estime sa puissance, ce qui favorise sa conquête du pouvoir.

Rien ne prouve mieux l'inopportunité du schéma politique issu de l'utilisation magique de Thermidor, que l'impossibilité où il fut d'expliquer convenablement les initiatives que la gauche inspira à l'équipe stalinienne. Alors que ce programme prouvait sans contestation possible l'ascendant exercé par Staline sur l'ensemble du parti, Trotsky continua d'interpréter les variations de la politique officielle en fonction du schéma incomplet dont il était prisonnier et pour lequel la contradiction principale demeurait entre la gauche et la droite du parti. Seules ces deux tendances, prises par les émissaires des classes fondamentales de la société, pouvaient prétendre modeler la destinée de la révolution. C'est pourquoi Trotsky vit d'abord dans la lutte pour la collectivisation des terres et pour la planification industrielle, moins le fait de Staline qu'une victoire de l'Opposition :

« Quelle est la cause de la convulsion gauchiste de l'appareil ? *Notre* offensive, *notre* intransigeance, la croissance de *notre* influence, le courage de *nos* cadres. Si lors du XV^{ème} Congrès, nous avons fait hara-kiri avec Zinoviev, Staline n'aurait aujourd'hui aucun motif qui l'incite à abjurer sa propre journée de la veille et à s'orner des plumes arrachées à l'Opposition » ⁷².

71. L. Trotsky : *Cours nouveau*.

72. L. Trotsky : « Ténacité », Constantinople, 15 Juin 1929, in *Ecrits*, tome I, p. 166.

Pour lui, il n'y avait là rien d'autre qu'une rupture tactique, superficielle, du centre avec la droite ; le centrisme de Staline désignait une politique inconstante, soumise tantôt aux pressions de la gauche, tantôt à celles de la droite. L'adhésion incongrue aux propositions de l'Opposition ne pouvait être qu'apparente, signe d'instabilité supplémentaire, et les mesures anticapitalistes promises n'avaient certainement rien d'irréversible :

« Les cadres staliniens acculés dans une impasse économique, effectuaient à contre coeur un zigzag vers la gauche qui, par un concours de circonstances et par la marche même de la lutte, les a entraînés beaucoup plus à gauche qu'ils ne l'avaient voulu. Les neuf dixièmes de ces cadres rêvent de revenir dès la première possibilité, à une ligne plus « saine », « normale », « nationale ».73

Mais surtout, ces mesures gouvernementales, parce qu'elles ne répondent pas aux critères de l'Opposition, exacerbent les tensions qui s'expriment de manière virulente à propos de l'analogie. Il n'est pas excessif d'avancer que c'est qui provoque l'éclatement du mouvement trotskyste russe, pour le plus grand profit de la fraction stalinienne.

Ainsi en avril 1928, la conquête de la majorité du comité central par le centre stalinien se traduit par l'adoption de mesures d'urgence contre la paysannerie aisée — les koulaks. Cette entreprise, qui satisfait l'un de leurs plus chers desseins, est différemment appréciée par les trotskystes.

Trotsky se prononce pour un soutien critique : soutien des mesures économiques qui figurent au programme de l'Opposition, critique de l'orientation générale dans laquelle elles sont prises car cette tentative faite pour redresser l'économie du pays, sans opérer simultanément de retour à la démocratie ouvrière, s'inscrit dans le cadre de la théorie du socialisme dans un seul pays.

Certains de ses alliés n'imaginent pas que cette première bataille contre les thermidoriens puisse être menée sans leur collaboration. Ils demandent que les distinctions traditionnellement établies entre les différentes tendances du parti soient révisées. Staline ne vient-il pas de sortir brusquement de l'ombre de Boukharine et de prendre la tête des forces révolutionnaires dans le combat historique qui les oppose aux thermidoriens pour le sort du premier Etat ouvrier ? Ne doit-on procéder à une nouvelle analyse du parti et donner de ses composantes une nouvelle image ? Jusqu'alors la lutte contre la menace de Thermidor exigeait de subordonner la contradiction entre la droite et le centre, à celle, primordiale, qui oppose la gauche et la droite. Désormais l'Opposition de gauche n'a rien de mieux à faire que de supporter et d'assumer l'entreprise stalinienne.

D'autres, à l'inverse, continuent d'appliquer intégralement le schéma originel. Aussi n'admettent-ils point la réalité politique du centre stalinien, son indépendance à l'égard des forces de droite. Ils présentent toujours Staline comme l'homme de paille des thermidoriens. La fameuse orientation de gauche dont il serait l'instigateur n'est en réalité qu'une manoeuvre de diversion.

73. L. Trotsky : « Sur certaines défections », Constantinople, 29 Mai 1929, p. 157.

Cette opinion se trouve renforcée par l'abrogation des mesures d'urgence de juillet 1928 qui redonne au canevas classique toute sa validité : Staline retombe sous la coupe des thermidoriens, et la lutte contre la droite, objectif essentiel, englobe la lutte contre les staliniens. L'Opposition, quelque temps distraite de sa mission principale par l'écart sur la gauche de Staline, ne se laissera plus abuser désormais : Staline a prouvé qu'il n'était pas un personnage de second rang.

Or, c'est pendant les années 1929-1930 que ce dernier, qui est la créature des hommes de l'appareil du parti et de l'Etat, va asseoir irrévérablement son pouvoir en dénaturant le programme trotskyste dont il ne réalise, par la terreur, que la partie économique. Ces années seront fatales à l'Opposition dont les divisions, de conjoncturelles, deviennent organiques, irrémédiables. Les adeptes de la conciliation marchent leur reddition à Staline. Ceux qui veulent poursuivre la lutte s'en tiennent à des raisonnements figés en clichés, et s'acharnent contre des fantômes. Les premiers pensent qu'il n'est pas possible d'exprimer sa fidélité au parti et à la Révolution d'Octobre hors de l'organisation existante. Les seconds ne voient d'autre issue que la création d'un autre parti. Trotsky émet un avis plus nuancé : il faut lutter, de l'extérieur du parti, pour sa démocratisation.

La fascination de Thermidor, en provoquant la schématisation dramatique de la vie politique russe, conduisit les trotskystes à donner du centre stalinienn une interprétation trop exclusivement politique, alors qu'il existait déjà comme expression d'une réalité sociale précise : la bureaucratization du parti et de l'Etat.

Encore faut-il introduire une distinction entre la méthode de Trotsky et celle de ses partisans. La dialectique du premier est rarement respectée par les seconds qui en privilégient exclusivement l'un ou l'autre des termes.

Des positions nuancées qu'adopte Trotsky à l'égard de Staline, dans les années décisives 1929-1930, ses compagnons retiennent soit l'aspect positif, le soutien au gouvernement, soit l'aspect négatif, la critique. Isolée du tout dans lequel elle prenait sens, chaque attitude dégénère en capitulation pure et simple ou lutte sans trêve ni merci. Trotsky est en partie prémuni contre ces dangers par une compréhension des problèmes de l'Etat que son acceptation de l'analogie n'a pas altérée.

La situation d'alors nécessitait sans doute déjà l'analyse qu'il développera quelques années plus tard dans son oeuvre maîtresse : *La révolution trahie*. Mais la caractérisation de la nouvelle Russie, pour être faite, supposait ce décalage dont Staline et les forces sociales qui le poussaient en avant furent les bénéficiaires. Le véritable Thermidor s'était accompli pendant le temps où Trotsky mettait tout en oeuvre pour délivrer la Russie révolutionnaire de son spectre.

« Dans les discussions intérieures de l'Opposition russe et internationale, « Thermidor » fut entendu conventionnellement comme la première étape de la contre-

révolution bourgeoise, dirigée contre la base sociale de l'Etat ouvrier. Quoique le fond de la discussion dans le passé, nous l'avons vu, n'en ait pas souffert, l'analogie historique a pris toutefois un caractère purement conventionnel, éloigné de la réalité, et ce sens conventionnel entre de plus en plus en contradiction avec les intérêts de l'analyse de la dernière évolution de l'Etat soviétique »⁷⁴.

Ces réflexions extraites de l'auto-critique du 1er février 1935 donnent une présentation globale de la révision à laquelle Trotsky soumet son premier jugement sur la question du Thermidor soviétique : il faut admettre la désuétude du cadre méthodologique dont une analogie hâtive motiva l'utilisation, et qui est incapable de contenir les récents développements de la société russe ; il est urgent de le corriger. L'analogie va subir une double transformation au terme de laquelle lui seront attribués un contenu et une fonction nouveaux. La révision de 1935 est d'abord une remise en cause des composantes historiques, une reconstitution de sa matière même. En s'imposant le maximum de rigueur, Trotsky en vient à conclure que le Thermidor de la révolution russe est un fait accompli, et non pas simplement une menace plus ou moins proche :

« Le Thermidor de la Grande Révolution russe n'est pas devant nous, mais déjà loin en arrière. Les Thermidoriens peuvent célébrer à peu près le dixième anniversaire de leur victoire ».⁷⁵

Mais le but de Trotsky n'est pas d'atteindre un surcroît de vérité historique : la révision de 1935 assigne aussi à l'analogie une fonction nouvelle. Elle devient la caution historique d'un concept autonome. La démarche de Trotsky s'enrichit ainsi d'une dimension supplémentaire. La première version de Thermidor était un simple parallèle, la période soviétique étant acceptée, de fait, comme une répétition de son homologue français. La deuxième version s'écarte des deux termes de la comparaison, elle est avant tout chargée de mettre en lumière un phénomène propre à la Révolution russe.

La fonction nouvelle qu'il détermine à l'analogie témoigne de la refonte que Trotsky fait subir à son projet politique. Le concept de Thermidor dont l'analogie est le substratum, apparaît dans l'achèvement dont il est à la fois la cause et la conséquence.

Il fallait le tournant méthodologique que comporte la révision pour que l'argumentation définitive de Trotsky, la mieux élaborée, la plus précise contre le stalinisme, prenne corps. Inversement, la révision présupposait une connaissance de la régression subie par la révolution supérieure à celle dont disposait Trotsky au moment où Staline célébrait sa victoire. Le concept de Thermidor intervient en effet à la suite de démonstrations où s'élaborent les idées-forces qui lui assureront la postérité politique, en fournissant une explication de la dégénérescence de la Révolution russe dans une théorie originale de la bureaucratie.

74. L. Trotsky : « L'Etat ouvrier, Thermidor et bonapartisme », *op. cit.*, p. 76.

75. *Ibidem* p. 86.

Pour Trotsky, la première version, contestable et périmée, ne l'ayant pas empêché de caractériser justement la nature de la classe de l'URSS, à ses yeux, l'autocritique qui porte sur le sens de l'analogie n'a pas à infléchir sa conduite à l'égard de l'Etat stalinien :

« Notre « auto-critique » s'étend non à l'analyse du caractère de classe de l'URSS ou des causes et des conditions de sa dégénérescence, mais seulement à la clarification historique de ces processus dans l'établissement d'une analogie avec les étapes connues de la Grande Révolution française ».⁷⁶

La révision est donc ainsi la consécration d'une évolution politique, discernable bien avant 1935, dont le moteur est la conception trotskyste de l'Etat. Elle vient donner sa cohérence définitive à la pensée du fondateur de la IVème Internationale.

Le mythe de Thermidor cesse alors d'exercer sur lui le moindre attrait ; l'oeuvre est débarrassée des éléments qui retardèrent la mise au point du programme de la Révolution trahie.

Une grande partie des textes que Trotsky consacra à la question dont il a formulé une solution définitive en 1935, porte encore sur les limites, voire les dangers de l'analogie. Dans « L'Etat ouvrier, Thermidor et bonapartisme » comme dans « La réaction thermidorienne », il réserve d'amples développements à l'écart radical qui sépare les deux types de révolutions sujettes à Thermidor et aux contre-révolutions correspondantes. C'est pourquoi toute présentation de l'analogie doit nécessairement inclure, à côté d'une description positive des éléments de légitimité, une partie négative soulignant les limites du rapprochement.

La fréquence de ce dernier thème ne peut pourtant pas être avancée comme preuve de la faiblesse, sinon de la faillite de l'analogie. Une telle circonspection est l'un des traits marquants de la nouvelle méthode de Trotsky. Pour lui, le marxisme-léninisme, loin d'être tenu en échec par l'imposture stalinienne, est seul à pouvoir l'expliquer. C'est ce qu'il veut prouver : le parallèle historique n'a d'autre but que de servir ce projet en lui apportant des indications utiles. Trotsky est convaincu que le modèle constitué par la Révolution française peut fournir une direction de recherche. Il respectera, pour le choix des faits positifs, cette ligne générale en deçà de laquelle rien ne légitime plus la comparaison, au-delà de laquelle l'analogie tend vers la répétition pure et simple.

Ces faits positifs, il les veut événements bruts, dépouillés de leur aura dramatique. Et s'il applique, pour leur valeur suggestive, les dénominations des grands moments de « 1789 » aux phases qu'il discerne dans le mouvement bolchevique, ce n'est qu'après avoir découvert entre les périodes suffisamment d'éléments d'indéniable ressemblance. Telles sont les raisons pour lesquelles le

76. L. Trotsky : « L'Etat ouvrier, Thermidor et bonapartisme », *op. cit.*, p. 88.

revirement de 1935 sur la question de Thermidor n'est pas un abandon, mais une re-composition de l'analogie.

Thermidor, de formule magique, devient concept à partir du moment où, tout en évoquant expressément un fait précis, il s'émancipe de cette tutelle historique pour devenir un terme générique ; il désignera désormais toute une catégorie d'événements apparentés à celui dont il porte le nom. Trotsky obtient ainsi l'instrument qui lui était indispensable pour communiquer sa compréhension particulière du stalinisme.

« Le coup d'Etat du 9 Thermidor ne liquida pas les conquêtes de la révolution bourgeoise, mais il fit passer le pouvoir dans les mains des jacobins les plus modérés et les plus conservateurs, dans les mains des éléments les plus fortunés de la société bourgeoise. Actuellement il n'est plus possible de ne pas voir que, dans la révolution soviétique aussi, il s'est produit depuis longtemps un déplacement du pouvoir à droite, pleinement analogue à Thermidor, quoique à des rythmes plus lents et sous des formes plus marquées. L'écrasement de l'Opposition de gauche signifie, dans son sens le plus direct et le plus immédiat, le passage du pouvoir des mains de l'avant-garde révolutionnaire aux mains des éléments les plus conservateurs de la bureaucratie et des sommets de la classe ouvrière » 77.

En proclamant que Thermidor n'a jamais été en France une contre-révolution, mais une réaction politique sur les bases sociales de la révolution bourgeoise, Trotsky intègre la thèse du Thermidor soviétique dans sa conception générale de l'Etat : son système de pensée a désormais la cohérence qui lui faisait défaut.

L'Histoire ne retiendra du passage au pouvoir des thermidoriens que les bouleversements qu'ils ont introduits dans les superstructures politiques. Ils ne se sont jamais emparé des grands centres de décision, l'Etat et le parti, pour modifier l'infrastructure économique et sociale. Si le développement des contradictions de la société révolutionnaire au profit de sa partie la plus conservatrice a servi de levier à la victoire politique des thermidoriens, ces derniers n'ont pas usurpé le pouvoir du peuple, ni ruiné sa démocratie, pour tenter de détruire le nouveau mode de production.

Apparue au moment où l'agitation politique en Russie atteint son paroxysme, la première version de Thermidor n'avait pas pris en considération les différents niveaux d'analyse qu'accepte l'histoire réelle.

En rétablissant la vérité historique sur le 27 juillet 1794, Trotsky trouve des raisons supplémentaires de corriger son analogie : il découvre alors que ses propres conclusions sur l'évolution générale de l'Etat en URSS recourent parfaitement les caractéristiques essentielles du processus thermidorien. Une fois établie la distinction entre les formes du pouvoir et les fonctions économiques et sociales de l'Etat, l'analogie possède une justification nécessaire et suffisante.

77. L. Trotsky : « L'Etat ouvrier, Thermidor et le bonapartisme », *op. cit.*, p. 33.

L'autonomie de l'instance politique se manifeste de la même manière aux deux époques considérées par Trotsky, elle est le dénominateur commun des deux mouvements révolutionnaires dont les différences organiques, pour évidentes qu'elles soient, n'empêchent pas le rapprochement. L'analogie se rapporte aux événements au cours desquels les thermidoriens, tout en maintenant les conquêtes sociales et les tendances économiques fondamentales de la révolution dont ils sont les profiteurs, transfigurent à leur bénéfice les formes politiques qui apportèrent la victoire aux révolutions « bourgeoise » et « prolétarienne ».

La spécificité des rôles de l'Etat et du parti dans l'un et l'autre cas forme le thème central que Trotsky développe dans une théorie des différences entre 1789 et 1917, regroupant les éléments qu'il avait dû repousser lors de la construction positive de l'analogie. Son raisonnement se trouve ainsi, pour lui, justifié a contrario : les critères de comparaison sont pertinents puisqu'aucune des différences fondamentales entre les deux révolutions n'invalide ses assertions.

Les origines affectives de l'analogie s'estompent derrière les fondements objectifs que la révision lui trouve : il ne s'agit plus d'épouser les craintes des bolcheviks. Le dessein de Trotsky est autre : 1935, le stalinisme est une réalité terriblement puissante dont il faut comprendre tout le développement pour pouvoir le combattre. Un bilan théorique s'impose : le concept de Thermidor y prendra place, une fois crédible l'analogie historique.

« Ce serait du pédantisme absurde que d'essayer de faire coïncider les diverses étapes de la révolution russe avec des événements analogues de la fin du XVIIIème siècle en France. Mais, malgré tout, il saute aux yeux que le régime politique actuel des soviets rappelle extraordinairement le Consulat, surtout vers la fin du Consulat, quand il se rapprochait de l'Empire. Si Staline manque de l'éclat des victoires, il dépasse en tout cas le premier Bonaparte par le régime de la servilité organisée » 78.

Depuis le début des années 30, il n'était plus possible de dédaigner ni le centre, ni Staline qui commandait à tous les rouages du pouvoir ; l'action politique, telle qu'elle ressortait de la référence incessante à un Thermidor soviétique imminent, achoppait contre une réalité que l'image déformée de l'épisode de la Révolution française ne permettait plus de comprendre. La reconnaissance du fait stalinien impliquait une révision de toute l'histoire de la révolution russe car le nouveau pouvoir y plongeait sans doute de profondes racines.

Découvrant à cette occasion dans l'aspect général d'une période écoulée, aisément délimitable dans l'histoire du bolchevisme, les traits caractéristiques

78. L. Trotsky : « L'Etat ouvrier, Thermidor et bonapartisme », *op. cit.*, p. 34.

du Thermidor français, voyant dans la période en cours la variété soviétique du bonapartisme, Trotsky admet que les modalités de développement du cycle révolutionnaire français fournissent un schéma explicatif du profil de la révolution russe. Car elles mettent à nu les mécanismes décisifs dont l'action s'effectue en profondeur, derrière les péripéties qui, plus spectaculaires, polarisent trop souvent l'attention des militants et les empêchent de percevoir la portée historique de leur action.

Fécondé par cette redécouverte de la Révolution française, Thermidor désignera donc en URSS une période englobant celle au cours de laquelle Trotsky, autrefois ne cessa de dénoncer la menace thermidorienne. S'il en définit avec une relative précision le point de départ, « 1924, voilà l'année du commencement du Thermidor soviétique »⁷⁹, en revanche, il demeure évasif sur le moment de sa clôture. Bien après la date à laquelle il a situé l'avènement en URSS du bonapartisme, il arrive encore à Trotsky de parler des thermidoriens pour désigner les forces sociales ou politiques dont l'action menace de hâter le retour du capitalisme.

L'étude des textes écrits entre 1935 et 1940 permet de donner à ce paradoxe une double explication :

— La conceptualisation de Thermidor n'exclut pas que son nom même, le signe, continue d'être chargé d'un sens passionnel et qu'il en soit fait un usage polémique accidentel, n'altérant en rien le rôle imparti au concept.

— Dans le système trotskyste, le bonapartisme, qu'il soit d'origine bourgeoise ou soviétique, s'est instauré sur une base sociale, la bureaucratie thermidorienne, dont l'action a été déterminante : parce que cette dernière survit au bonapartisme qu'elle a porté au pouvoir, Trotsky emploie l'expression de « régime thermidorien-bonapartiste »⁸⁰, ou fait coexister dans un même texte les notions de « bureaucratie thermidorienne » ou de « clique bonapartiste »⁸¹.

Ajoutées à l'indication relative à l'ouverture de la période, ces dernières notations permettent de rendre compte avec le maximum d'exactitude de l'espace effectivement occupé par le Thermidor soviétique.

1924 est l'année où fut appliquée la politique de recrutement dite de « Promotion Lénine », en guise d'hommage de ce dernier. Cette initiative, qui

79. L. Trotsky : « L'Etat ouvrier, Thermidor et le bonapartisme », *op. cit.*, p. 77.

80. L. Trotsky : « L'Etat ouvrier, Thermidor et le bonapartisme », *op. cit.*, p. 77.

81. Chez Trotsky, l'interdépendance des notions de Thermidor et de bonapartisme peut être à ce point admise, qu'il finit par les employer au mépris de la chronologie originale fournie par l'histoire française. Ainsi écrit-il dans *La Révolution trahie*, au chapitre consacré à la question du « bonapartisme soviétique » : « Les thermidoriens » mettent à proscrire les révolutionnaires toute la haine que leur inspirent des hommes qui leur rappellent le passé et leur font craindre l'avenir ». Ou encore, « Combien de bolcheviks ont été exclus, arrêtés, déportés, exterminés à partir de 1923, l'année où s'ouvre l'ère du bonapartisme, nous ne le saurons que le jour où s'ouvriront les archives de la police politique de Staline ».

ouvrit les portes du parti à 240 000 jeunes ouvriers sans que soit respecté le principe léniniste de sélection des militants, fut reçue par l'Opposition de gauche comme un véritable défi à son encontre. Toutefois elle se garda d'en faire un cheval de bataille contre la direction. Elle reconnut dans ces mesures sa première défaite, estimant que les affrontements au sein du parti ne pouvaient renvoyer qu'à des divergences tactiques sur la meilleure façon de défendre les intérêts fondamentaux du prolétariat.

Reconsidérant en 1935 et 1936 cet événement qu'à l'origine il avait tu, Trotsky voit en lui la première grande parade thermidorienne. Le Thermidor russe débute sur ce premier coup mortel porté au parti de Lénine, quand « l'histoire du parti bolchevique devient celle de sa prompte dégénérescence »⁸².

Si l'on prend cette affirmation à la lettre, la période thermidorienne se confond en Russie avec la marche vers la ruine du parti. Et la distinction que Trotsky pratique entre « bureaucratie thermidorienne » et « clique bonapartiste » aurait donc pour origine une autre date marquante dans l'histoire du PCb : celle où Staline, de chef de la fraction du centre, devient maître incontesté du parti. Dans ce raisonnement, le printemps 1929, quand Staline donne le coup de grâce à l'opposition dite de droite, pourrait bien ouvrir l'ère du bonapartisme soviétique. Et le concept trotskyste de Thermidor aurait finalement pour champ d'application les cinq années qui séparent 1924 et 1929.

Une remarque de Trotsky semble corroborer cette opinion :

« Ainsi, des liens économiques et politiques unirent la bureaucratie et la petite bourgeoisie de 1923 à 1928. C'est alors que Thermidor russe manifesta sa similitude la plus évidente avec son prototype français »⁸³.

L'insuffisance de cette position cependant, réside en ce qu'elle ne tient pas compte des phénomènes sociaux dont l'écran du parti renvoie seulement les copies. La dégénérescence de la formation léniniste résulte de sa conquête progressive par la bureaucratie soviétique. C'est pourquoi, dans *La Révolution trahie* comme dans « La réaction thermidorienne », le concept de Thermidor couvre tout le temps qui fut nécessaire à la bureaucratie pour acquérir son indépendance sociale, puis prétendre à la domination sociale. Si Trotsky semble entendre par Thermidor soviétique la construction par Staline d'une machine politique soumise, c'est parce que le parti fut le théâtre privilégié des affrontements : dans ses organisations se nouèrent et se dénouèrent les alliances les plus importantes. Sans aucun doute l'histoire particulière de l'organisation bolchevique peut être regardée comme un modèle réduit de l'histoire générale de la société soviétique, de la disparition de Lénine à l'avènement du stalinisme.

82. L. Trotsky : *La Révolution trahie*, p. 101.

83. L. Trotsky : « La révolution thermidorienne », p. 545.

Si les intrigues dont le parti est toujours l'enjeu sont largement étudiées dans l'oeuvre écrite de Trotsky postérieurement à 1935, c'est parce qu'elles sont les mécanismes même par lesquels s'est effectué le passage d'un régime politique, la démocratie des conseils, à un autre, la dictature de la bureaucratie.

Ce passage ne fut pas une mutation soudaine, brutale et franche, entraînant immédiatement des bouleversements institutionnels irréversibles. Par le concept de Thermidor, Trotsky veut rapporter l'histoire de cette « guerre en coulisses » au terme de laquelle l'ex-parti bolchevique fut mis au pas par ses propres fonctionnaires. Ce résultat est le plus évident des hostilités, mais à l'arrière plan des transformations subies par le parti, il y a les mouvements internes de la société. Pour vaincre le bolchevisme, son organisation, ses cadres, son programme, en se servant de l'appareil lui-même, la bureaucratie soviétique a dû remporter une double victoire sur le terrain de la lutte sociale.

Il lui a fallu d'abord s'affirmer contre le prolétariat et ses alliés. Tel était le sens de son pacte avec les forces sociales les plus « rétrogrades » de la Russie, de 1924 à 1928. La gauche léniniste s'épuisa dans les combats désespérés qu'elle livra contre ce bloc social.

Il lui a fallu ensuite solliciter la collaboration du prolétariat, et emprunter à la gauche son programme économique, pour avoir raison de ses alliés de la veille dont les ambitions démesurées menaçaient de contrecarrer les siennes. Cette orientation, dont la « dékoulakisation » des années 1930-1931 marque l'apogée, entraîne l'écrasement de l'opposition de droite dans le parti.

La gauche et la droite mises hors combat, il n'y a plus d'intermédiaire entre le prolétariat et ses nouveaux dirigeants.

Que Trotsky veuille dénoncer la politique droitnière entre 1924 et 1928, qualifier les privilèges des parvenus du régime, désigner les transformations du parti ou celles de la société, les vocables « Thermidor » et « thermidoriens » se rattachent dans tous les cas à la même vision : la bureaucratie livre, pour son émancipation, une guerre dans laquelle sont bafouées, puis détruites, les principales règles et institutions dont la gauche bolchevique s'était voulu la gardienne.

La chronique des thermidoriens prend fin lorsque, placés en face du prolétariat, ils sont contraints de solliciter l'arbitrage d'un « Bonaparte ». Ils chargent Staline, leur représentant le plus conséquent aux moments critiques, de concilier leurs privilèges et les conquêtes révolutionnaires attribuées au prolétariat. Alors la « clique bonapartiste » est engendrée par la « bureaucratie thermidorienne ».

La bureaucratie soviétique

Pour la majorité des opposants, prisonniers de l'ambiance entretenue par le mythe de Thermidor, les directions contraires de la politique gouvernementale, le glissement à droite de 1924, le retour à gauche de 1929, expriment les volontés politiques de forces antagonistes. Les réactionnaires (thermidoriens) auraient réussi à imposer leur loi, mais, ensuite le prolétariat reprendrait l'avantage. Trotsky n'adopte pas ce point de vue : en 1929, pour lui, la menace thermidorienne ne s'estompe pas. Et il garde ses distances à l'égard de la nouvelle équipe au pouvoir, comme il se serait tenu à l'écart de fantoches manipulés par les thermidoriens.

Mais il ne vit pas alors qu'il était possible d'expliquer les décisions apparemment contradictoires du parti sans invoquer le mythe de Thermidor, à condition de définir la bureaucratie soviétique, cette catégorie sociale sans laquelle la destinée du bolchevisme lui paraîtra par la suite incompréhensible. La découverte du rôle de cette force sociale transforme les données à partir desquelles on interprétait généralement les changements de 1924 et 1929. Ces deux options, a priori inconciliables, deviennent deux solutions extrêmes dans l'éventail des choix politiques dont une même catégorie sociale dispose pour établir et maintenir sa domination.

Il serait faux de penser que la notion de bureaucratie fut absente de l'oeuvre de Trotsky avant la révision de l'analogie en 1935, et la réalisation, l'année suivante, de *La Révolution trahie*, qui donne à la notion son véritable statut théorique. Il faut cependant préciser que la reconnaissance par Trotsky de l'indépendance de la bureaucratie ne vaut pas seulement pour la période postérieure de la « dékoulakisation ». Elle le pousse à récrire l'histoire de la révolution russe, depuis le moment où les normes léninistes ont cessé d'inspirer la politique officielle et où gouvernants s'accommodent de la dégénérescence du modèle soviétique, c'est-à-dire à partir des années 1923-1924.

Dans cette version, l'étude du bolchevisme s'effectue en fonction de la croissance de la bureaucratie qui n'est plus entendue comme un appendice des forces les plus réactionnaires. Cette bureaucratie cesse d'être tour à tour le jouet des thermidoriens, celui du prolétariat ; c'est une puissance autonome capable d'obtenir la collaboration de ces deux adversaires, pour progresser vers son propre affranchissement social. L'oscillation entre la droite et la gauche n'indique pas tantôt la primauté des thermidoriens, tantôt celle du prolétariat mais le mouvement général que la bureaucratie imprime à la société tout entière.

A l'occasion de *La Révolution trahie*, Trotsky regroupe autour d'un axe, la bureaucratie soviétique, tous les instruments nécessaires à son analyse de la politique russe et internationale. Son interprétation de l'Etat ouvrier trouve ainsi un pivot sans la fonction coordinatrice duquel ces instruments d'analyse deviennent inopérants. La révision de la première version de Thermidor pro-

cède de la réorganisation et de l'enrichissement de l'appareil conceptuel utilisé par Trotsky. Elle est inséparable de la création, antérieure à l'autocritique de 1935, des notions explicatives de « centrisme » et « bonapartisme », qui se rapportent à la même réalité sociale.

Alors seulement, au terme de cet « inventaire méthodologique », Trotsky peut-il reconstituer l'évolution de la révolution bolchevique à partir de l'histoire singulière de la bureaucratie, attribuer au concept de Thermidor la place qui lui revient dans cet ensemble, dégager les lois de la dégénérescence de l'Etat ouvrier, en séparant ce qui était inéluctable de ce qui était prévisible dans la réalisation du Thermidor soviétique.

Au fur et à mesure que le concept de « centrisme » est utilisé pour rendre compte de l'aspect politique de la bureaucratie, il précipite la déchéance du mythe de Thermidor. L'apparition du « bonapartisme » provoque l'effondrement définitif de ce dernier en même temps qu'elle commande la nouvelle fonction de l'analogie.

On sait que lorsque Trotsky parle de centrisme, c'est initialement pour désigner la conduite indéterminées des staliniens ; autrement dit, le centrisme qualifie une doctrine éclectique qui emprunte ses éléments tant au communisme révolutionnaire qu'au réformisme, et sa traduction dans les faits : une politique indécise et fluctuante. Telles sont les caractéristiques des staliniens qui gravitent dans l'orbite des thermidoriens, même quand ils semblent s'en dégager comme ce fut le cas en 1929.

Les premiers textes d'exil donnent du centrisme une acception essentiellement idéologique : il découle de l'avilissement de la théorie marxiste. S'il favorise des erreurs d'appréciation qui font le jeu des conservateurs, il n'est pas encore conçu par Trotsky comme l'ensemble de l'activité politique d'une fraction déterminée de la société russe, dont la destinée ne se confond plus avec celle de l'une ou l'autre des classes fondamentales. La précarité du centrisme le rend dangereux : les louvoiements des staliniens entre le prolétariat et les thermidoriens, occasionneront finalement la chute de la Révolution.

En 1931, « Contre le National-Communisme » est publié pour combattre l'amalgame entre nazisme et social-démocratie, sur lequel repose la stratégie de l'Internationale Communiste en Allemagne. Trotsky ne rejette pas encore l'interprétation idéologique du centrisme :

« La méthode qui consiste à travestir avec les habits de l'adversaire et de la classe ennemie — méthode profondément contraire à la théorie et à la psychologie du bolchevisme — découle d'une façon tout à fait organique de l'essence du centrisme, de son absence de principes, de son inconsistance, de son vide idéologique. Ainsi, la bureaucratie stalinienne applique pendant quelques années une politique thermidorienne pour faire perdre du terrain aux thermidoriens. Par crainte de l'Opposition de gauche, la bu-

reaucratie stalinienne commença à faire par morceaux des contre-façons de la plateforme de la gauche »⁸⁴.

Mais il a déjà l'intuition de la nature sociologique du problème:

« Les bureaucrates centristes étaient des zinoviévistes sous Zinoviev, des boukhariniens sous Boukharine, des staliniens et des molotovistes avec l'avènement de Staline et de Molotov »⁸⁵.

Trotsky ne définit-il pas le centrisme comme la politique d'une bureaucratie dont l'existence est indépendante des variations idéologiques enregistrées par le parti ?

Pour Trotsky, désormais banni, l'anéantissement de l'Opposition de gauche rendait plus chimérique encore l'espoir d'une réforme démocratique du parti et de l'Etat. Le retour de l'URSS dans la voie tracée par le bolchevisme dépendait plus que jamais de l'éclaircie révolutionnaire qu'il croyait voir se profiler en Europe. Voilà pourquoi il fit de la question allemande la clé de la situation mondiale,

« Le problème du sort de l'Allemagne est le problème du sort de l'Europe, du sort de l'Union soviétique et, pour une large part, celui du sort de toute l'humanité pour une longue période historique. Aucun révolutionnaire ne peut faire autrement que de subordonner ses forces et son sort à la résolution de ce problème »⁸⁶.

Il usa de tous les moyens encore en son pouvoir pour inciter les communistes à réaliser avec les social-démocrates le front unique de la classe ouvrière contre le nazisme. Mais quand l'Internationale Communiste se résolut enfin à mettre cette stratégie en pratique, il était trop tard : la crise allemande se dénouait conformément aux prédictions les plus tragiques de Trotsky. Celles dont la réalisation prouvait de manière irréfutable à ses yeux que le stalinisme était désormais l'obstacle principal à la victoire de la révolution prolétarienne, non seulement en URSS, par le PCb, mais dans le monde entier, par le Comintern.

Dès lors, la date de 1933, par la signification historique qu'elle revêt, aura des répercussions dans toute l'œuvre de Trotsky. C'est dans l'analyse des événements qui jalonnent la montée au pouvoir de Hitler, que se parachève le trotskysme de la *Révolution trahie*, celui dont toutes les composantes convergent vers la bureaucratie soviétique et qui se fixe pour objectif la construction de la Quatrième Internationale.

Soumettant le devenir immédiat de la révolution mondiale à une victoire du prolétariat en Allemagne, Trotsky faisait passer aux dirigeants du communisme officiel un test décisif : la déroute qu'ils subirent ne pouvait être fortuite,

84. L. Trotsky : « Contre le National-Socialisme », 25 août 1931, in *Ecrits* tome 3, p. 72. Cette traduction est fautive. Le texte original est : « Protiv nacional - kommunizma ».

85. L. Trotsky : « Contre le National-socialiste », *op. cit.*, p. 73.

86. L. Trotsky : « A la veille de la prise du pouvoir par le fascisme », Prinkipo, 22 mai 1932, *Ecrits*, tome 3, p. 244.

elle advenait à la suite d'une accumulation d'erreurs de même nature commises sur une longue période dans les domaines les plus importants, et qui trahissaient une véritable tendance historique dont l'explication ne pouvait être, une fois encore, que sociale. Trotsky formule alors l'idée que la politique centriste de l'Internationale Communiste est nécessairement l'expression d'intérêts sociaux déterminés, ceux de la bureaucratie soviétique :

« La fraction dominante de l'Internationale Communiste, ne représente pas un centrisme en général, mais une formation historique parfaitement déterminée, ayant de puissantes racines sociales, quoique encore très récentes. Il s'agit avant tout de la bureaucratie soviétique »⁸⁷.

Parce qu'il refuse d'admettre le caractère occasionnel des fautes du communisme officiel, Trotsky est aussi sur le point d'abandonner la perspective de redressement démocratique de son appareil :

« Il faut le dire clairement, nettement, ouvertement : le stalinisme en Allemagne a eu son 4 août. Dès aujourd'hui, les ouvriers avancés de ce pays ne parleront de la période de domination de la bureaucratie stalinienne qu'avec un paré sentiment de honte, qu'avec des paroles de haine et de malédiction. Le P.C. officiel allemand est condamné. Dès maintenant, il ne fera que se décomposer, s'effriter et tomber à néant. Aucun moyen artificiel ne le sauvera. Le communisme allemand ne peut renaître que sur une nouvelle base et avec une nouvelle direction.

La loi du développement inégal agit aussi sur le sort du stalinisme. Dans les différents pays il se trouve à différents stades de décomposition. Dans quelle mesure l'expérience tragique de l'Allemagne servira-t-elle d'impulsion à la renaissance des autres sections de l'Internationale Communiste, l'avenir le montrera. En Allemagne, la chanson funeste de la bureaucratie stalinienne est en tout cas finie. Le prolétariat allemand se relèvera, le stalinisme jamais. Sous les coups terribles de l'ennemi, les ouvriers avancés allemands auront à construire un nouveau parti »⁸⁸.

L'intervention effective de la notion de bureaucratie soviétique dans la pensée politique de Trotsky date vraiment de l'époque où il essayait d'expliquer le comportement adopté par la direction de IIIème Internationale à l'occasion de la crise allemande. Mais il fait de cette notion, qui commandera toutes ses analyses ultérieures, une application rétroactive, puisqu'il estime possible d'en faire remonter les effets au lendemain de la mort de Lénine. C'est dire que la période complexe dont le mythe de Thermidor avait jusqu'alors constitué la seule clé va désormais se trouver soumise à un autre type d'observation dans lequel le concept de bureaucratie est l'instrument privilégié. L'histoire de toute la révolution bolchevique devient ainsi l'objet d'une lecture nouvelle dans laquelle s'inscrit la révision de Thermidor.

87. L. Trotsky : « Et maintenant », Prinkipo, 27 janvier 1932, *Ecrits*, tome 3, p. 182.

88. L. Trotsky : « La classe ouvrière allemande se relèvera, le stalinisme jamais ». Prinkipo, mars 1935, *Ibidem*, p. 386.

Envisagé du point de vue de ses conséquences sur l'analyse trotskyste du parti, le mythe de Thermidor avait, dans une certaine mesure, masqué au chef de l'Opposition de gauche la signification réelle du centre stalinien. La notion de centrisme, qualifiant non plus un courant idéologique mais une formation sociale, la bureaucratie, conduit Trotsky à remanier le jugement qu'il portait dans les années 25-30 sur les différentes tendances du parti. Le centre n'est plus cette fraction sans consistance qui se définissait par opposition aux deux autres, mais l'expression politique d'une irrésistible poussée bureaucratique. Les staliniens deviennent les véritables promoteurs de la politique du parti depuis la mort de Lénine, dans la mesure où ils sont les représentants authentiques de la bureaucratie soviétique dont les contradictions particulières déterminent les manoeuvres tortueuses de l'Internationale depuis 1923-1924.

L'arriération du pays, son encerclement par le capitalisme, les ravages de la guerre civile, tous ces facteurs qui contribuèrent à l'isolement et à l'affaiblissement du prolétariat, favorisèrent au contraire l'institution d'une puissante infrastructure bureaucratique contre les méthodes et les privilèges de laquelle Lénine avait commencé de combattre, mais dont l'appareil du parti lui-même finit par s'accommoder. Très rapidement, au lieu de regrouper l'avant-garde du prolétariat, l'organisation bolchevique devint le parti de la bureaucratie dominante, l'instrument privilégié d'une politique dont la raison d'être était le maintien de l'équilibre entre les forces sociales dont elle tira sa suprématie.

Ce premier visage de la bureaucratie présente tous les traits caractéristiques qui la différencient du prolétariat. Il s'agit alors de la caste dirigeante soudée par des privilèges dont la défense impose une vigilance permanente, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur des frontières de l'URSS, c'est-à-dire la politique de droite visant à contenir dans des limites compatibles avec son propre pouvoir, la reconstitution du prolétariat russe et les assauts révolutionnaires du prolétariat mondial. Ainsi s'expliquent, de 1924 à 1928, en URSS, la destruction systématique de l'Opposition de gauche quand les nouvelles couches bourgeoises bénéficient d'avantages politiques et matériels considérables, sur le plan international, l'alliance avec Tchiang Kai - chek et la direction des syndicats britanniques au mépris des intérêts du socialisme dans ces pays ; puis à partir de 1935, la période des procès de Moscou, et la stratégie des Fronts populaires qui dissimulait la croyance réformiste en un amélioration continue de la condition ouvrière dans le cadre de la démocratie bourgeoise.

Mais la bureaucratie soviétique est en même temps une excroissance parasitaire de l'Etat ouvrier. Le processus politique dont elle est l'aboutissement s'est réalisé au dessus des fondements économiques et sociaux établis par la Révolution d'Octobre. C'est la dictature du prolétariat qui l'a engendrée et c'est toujours d'elle que dépend son existence. C'est pourquoi elle se voit contrainte de défendre le nouveau mode de production contre tous ses détracteurs, par la planification de l'industrie et la collectivisation des campagnes contre les forces de la restauration, par le renforcement du potentiel économique et militaire du pays contre l'impérialisme, et que l'Internationale Communiste, en pleine crise du capitalisme mondial, met en pratique la stratégie dé-

sastreuse dite de la « troisième période », dont Hitler fut le principal bénéficiaire.

Les intérêts de la bureaucratie soviétique sont différents de ceux du prolétariat, mais la conservation de ses privilèges l'oblige à défendre l'héritage social d'Octobre : la politique des gouvernements russes ne pouvait être que « double ». C'est cette duplicité que couvre le concept trotskyste de centrisme, il s'applique à tous les revirements spectaculaires qu'enregistra fidèlement l'ensemble du mouvement communiste officiel par le truchement du Komintern. Il recouvre par conséquent à la fois les entreprises de Boukharine et celles de Staline, réunies, dans l'analyse, par les intérêts de la bureaucratie :

« L'ultra-gauchisme n'est nullement le trait invariable et fondamental de l'actuelle direction de l'Internationale Communiste. Le même appareil, renouvelé dès sa composition, mena jusqu'en 1928 une politique ouvertement opportuniste, passant entièrement, dans beaucoup de questions de la plus haute importance, sur les rails du menchevisme. Au cours des années 1924-1927, non seulement les accords avec les réformistes furent estimés obligatoires, mais on admettait en même temps la renonciation à l'indépendance du Parti, à sa liberté de critique et même à sa base prolétarienne de classe.

Il ne s'agit donc nullement d'un courant ultra-gauchiste particulier, mais des zigzags ultra-gauchistes prolongés d'un courant qui, dans le passé, démontra qu'il était également capable de zigzags ultra-droitiers accusés. Rien que ces signes extérieurs suggèrent qu'il s'agit du centrisme »⁸⁹.

La découverte du centrisme et de la bureaucratie, leur insertion dans une interprétation globale de la Révolution russe qui leur confère une portée rétroactive, voilà qui prélude à la nouvelle conception du Thermidor soviétique. Mais avant de faire de ce dernier l'un des maillons de sa théorie générale de la bureaucratie, Trotsky a transposé le concept marxiste de bonapartisme dans le cadre de la société de transition.

La révision de la première acception du Thermidor soviétique est apparue jusqu'ici comme la consécration d'une réorientation politique profonde antérieure à 1935. Mais il est certain que la forme prise par cette révision, qui aboutit à la conservation puis à l'élargissement de l'analogie, fut dictée à Trotsky par la connaissance qu'il avait de la Révolution française. Le concept de Thermidor doit aussi son existence à cette constatation : la dictature personnelle de Staline, tant dans ses causes que dans ses modalités d'exercice, offre avec le « bonapartisme de l'ascension bourgeoise » quantité de traits communs :

« En développant la politique de Thermidor, Napoléon mena la lutte non seulement contre le monde féodal, mais aussi contre la « plèbe » et les milieux démocratiques de la petite et moyenne bourgeoisie ; il concentra de cette façon les avantages du régime engendré par la révolution dans les mains d'une nouvelle aristocratie bourgeoise. Staline

89. *Ibidem*, p. 180.

défend les conquêtes de la Révolution d'Octobre non seulement contre la contre-révolution féodalo-bourgeoise, mais aussi contre les prétentions des travailleurs, leurs impatiences, leur mécontentement ; il écrase l'aile gauche, qui exprime les tendances progressives et historiquement légitimes des masses ouvrières non privilégiées ; il crée une nouvelle aristocratie, à l'aide d'une extraordinaire différenciation, etc... S'appuyant sur la couche supérieure de la nouvelle hiérarchie sociale contre la couche inférieure — et parfois inversement — Staline est parvenu à une complète concentration du pouvoir entre ses mains. Comment appeler ce régime autrement que bonapartisme soviétique ? » 90.

Thermidor d'une part, le bonapartisme de l'autre, deviennent chez Trotsky deux concepts socialement définis correspondant à deux étapes successives de la vie de la bureaucratie soviétique.

La période thermidorienne est celle pendant laquelle elle se constitue progressivement en caste sociale spécifique et parvient à s'imposer à la société dont elle est issue.

Selon Trotsky, les luttes qui, pendant toute cette époque, se déroulent dans le parti, les modifications qu'il subit dans sa composition comme dans son fonctionnement, permettent de démontrer qu'il existe une relation entre l'abandon du modèle soviétique initial et l'usurpation par la bureaucratie des prérogatives politiques du prolétariat : quand les fonctionnaires de l'Etat et ceux du parti se confondirent, ils constituèrent une couche sociale à part cherchant à s'affranchir de toute forme de contrôle. Rapidement maîtres de l'appareil du parti, les thermidoriens vont s'employer à le libérer de l'emprise des militants et de celle de la classe ouvrière.

Thermidor désigne donc le processus de transformation de la bureaucratie soviétique en une caste dirigeante nationale, et le bonapartisme, le type de pouvoir politique qui lui était indispensable pour assurer la perpétuation de cette position sociale. Une fois son émancipation réalisée, la fraction gouvernante se trouvait directement confrontée au prolétariat russe et international. A la solution qu'adoptèrent les thermidoriens pour que cette contradiction se résolve à leur profit, la dictature personnelle de Staline, s'applique ce que Trotsky appelle le « bonapartisme soviétique ».

La victoire de Staline est le prolongement normal du Thermidor de la révolution russe : il exprime la reconnaissance de l'ensemble des thermidoriens à l'égard de celui qui, avec le maximum de détermination, défendit au sein du parti la cause de la bureaucratie.

Mais il y a à l'avènement du bonapartisme soviétique des raisons objectives, beaucoup plus profondes : la situation même de la bureaucratie, après son Thermidor, dans la société russe, exigeait qu'elle se donne un chef :

« Il serait naïf de croire que Staline, inconnu des masses, sortit tout à coup des coulisses armé d'un plan stratégique tout fait. Non. Avant qu'il n'ait lui-même entrevu sa voie, la bureaucratie l'avait choisi. Il lui donnait toutes les garanties désirables : le

90. L. Trotsky : « L'Etat ouvrier, Thermidor et bonapartisme », *op. cit.*, p. 85-86.

prestige d'un vieux-bolchevik, un caractère ferme, un esprit étroit, une liaison indissoluble avec les bureaux, seule source de son influence personnelle. Staline fut au début surpris lui-même par son succès. C'était l'approbation unanime d'une nouvelle couche dirigeante qui cherchait à s'affranchir des vieux principes comme du contrôle des masses et qui avait besoin d'un arbitre sûr dans ses affaires intérieures. Figure de second plan pour les masses et la révolution, Staline se révèle le chef incontesté de la bureaucratie thermidorienne, le premier d'entre les thermidoriens »⁹¹.

Dans un contexte mondial caractérisé par le recul de la Révolution, la bureaucratie soviétique a pu conquérir son indépendance en tirant partie des conflits entre la paysannerie, les nouvelles couches bourgeoises, et le prolétariat ; telle est l'essence de Thermidor.

C'est pour exercer ensuite sa dictature qu'elle établit le bonapartisme, ce pouvoir qui survient comme une fatalité historique, à chaque fois que, dans une société, l'affrontement des deux camps atteint un seuil critique, aucun ne pouvant directement imposer sa loi à l'autre de façon durable.

Dans ces conditions, seul un gouvernement jouissant de la plus grande autonomie et développant sans restriction l'appareil militaire et policier, peut assurer la paix sociale nécessaire aux possédants et aux privilégiés.

Ce nouvel ordre étatique porte à sa tête l'Homme Providentiel à qui il confie l'arbitrage de ses dissensions internes.

Dans *La Révolution trahie*, la bureaucratie apparaît à Trotsky comme « la catégorie sociale qui, sans fournir un travail productif direct, commande, administre, dirige, distribue les châtimements et les récompenses » et « doit être estimée à 5 à 6 millions d'âmes ». La nouvelle caste soviétique allie aux contradictions inhérentes à sa « nature » celles qui structurent tout corps de fonctionnaires puissamment hiérarchisé. C'est pour surmonter ces cloisonnements que sortent des rangs thermidoriens les dirigeants bonapartistes de la Russie et leur chef Staline.

Pour Trotsky, le stalinisme triomphant est une forme de bonapartisme dans la mesure où il érige son pouvoir au-dessus de la société tout entière, tout en défendant les intérêts généraux de la catégorie sociale dont il est issu. La seule expression politique possible d'un tel pouvoir est le centrisme. Ceux que Trotsky nomme « la clique bonapartiste » ne peuvent gouverner qu'autant qu'ils défendent la domination sociale de toute la bureaucratie. Ce dernier objectif est atteint au prix des louvoisements politiques qui sont d'ordinaire l'apanage du centrisme.

La bureaucratie sera donc le noyau autour duquel se reconstituera le trotskysme. L'exploitation de ce thème, son application méthodique à l'analyse de la société soviétique entraînent Trotsky à reconsidérer entièrement sa stratégie : le Thermidor et son prolongement naturel, le bonapartisme, ont des incidences trop graves sur le processus historique et il ne convient plus d'œuvrer, à l'intérieur du mouvement communiste, pour son redressement, ni de prétendre

⁹¹ L. Trotsky : *La Révolution trahie*, *op. cit.*, p. 95.

trop soucieuse de ses intérêts propres, a basculé lentement hors du camp prolétarien.

La tragédie de la classe ouvrière allemande, que des milliers de communistes vivront comme telle, fonde le grand dessein de Trotsky : construire une IV^{ème} Internationale. Sa section russe bannirait toute idée de réforme et préparerait la « révolution politique » : la « Révolution » car seule la violence organisée des masses populaires renversera l'Etat de la bureaucratie ; « politique » parce que, dans la réfection de l'Etat ouvrier, il ne sera pas besoin de porter l'action révolutionnaire au niveau de l'infrastructure économique, ménagée par Thermidor.

Il fallut cinq ans pour que ce projet prît corps, car il ne suffisait pas que preuve soit faite de la faillite du stalinisme, il fallait encore une nouvelle organisation, il fallait encore à la nouvelle organisation qu'elle corresponde à la reprise de l'offensive révolutionnaire ; circonstance que fournirait la guerre dont Trotsky savait l'imminence. Telle avait été vingt ans auparavant la voie suivie par Lénine. L'incapacité et le refus de la II^{ème} Internationale de transformer la « guerre impérialiste » en guerre civile justifia la scission des marxistes et leur regroupement, quelque minoritaire qu'ils fussent. Les bolcheviks pensaient que les masses ne manqueraient pas de faire, pendant les hostilités, l'expérience de la trahison des chefs de la social-démocratie. Et cette démission, évidente dès 1914, les incita à lancer le projet d'une Troisième Internationale. Mais la réalisation de celle-ci passa par le triomphe de la révolution en Russie, qui intervenait comme démonstration de la justesse de leurs vues.

L'élaboration du concept de Thermidor permet aussi à Trotsky d'exposer les circonstances exactes de son isolement politique : remontant aux sources de la bureaucratie, il justifie son éloignement, conjoncturel, pense-t-il, de la scène de l'Histoire. Ce raisonnement est d'autant plus singulier qu'il repose sur une interprétation de la Révolution française contraire à celle qu'il a défendue avant son adhésion au parti bolchevique. Jusqu'en 1917, Trotsky manifeste une hostilité féroce à l'égard du jacobinisme dont se réclament les léninistes, et dans lequel, il décèle, quant à lui, une logique totalitaire. Constatant qu'il revendique ce même jacobinisme pour dénoncer la trahison des thermidoriens, n'est-on pas en droit de se demander quels mobiles le poussent à accepter puis à réaliser à son tour la jonction du jacobinisme et du marxisme ?

Lorsqu'en 1904 Trotsky attaque les conceptions organisationnelles de Lénine, c'est plus particulièrement à leur jacobinisme qu'il s'en prend. Son point de départ est cette formule extraite d'« Un pas en avant, deux pas en arrière » :

« Le jacobin lié indissolublement à l'organisation du prolétariat devenu conscient de ses intérêts de classe c'est justement le *social-démocrate révolutionnaire* » 92.

et son argumentation se développe ainsi :

92. Souligné par L. Trotsky, *Nos tâches politiques*, P. Belfond éd., 1970, p. 183

— L'obstination des jacobins à vouloir réaliser leur idéal contre le cours de l'Histoire explique leur suicide politique : l'utilisation qu'ils ont faite de la guillotine est l'expression la plus tragique de leur désespoir ; la confiance révolutionnaire des marxistes, tient au contraire à la parfaite harmonie entre leur combat et la marche de l'Histoire ; entre ces deux situations l'incompatibilité est irrémédiable.

— La transposition des méthodes du jacobinisme, c'est-à-dire dans l'esprit de Trotsky, le « substitutisme » dans l'organisation ouvrière, ravalerait le parti au rang de la secte ; alors qu'en raison de l'accord absolu entre le processus historique et le mouvement de classe du prolétariat, la social-démocratie a vocation à regrouper toute la classe, et à se confondre avec elle.

— Lénine, qui « plaque sur le prolétariat, une idéologie, une tactique, et finalement une mentalité politique étrangère et hostile à ses intérêts de classe »⁹³, donne des social-démocrates une définition qui constitue un « attentat théorique » contre la nature ouvrière du parti russe ; l'opération à laquelle il veut se livrer est en tout point analogue à celle que réalisèrent les Bernstein et les Berdiaev quand ils jetaient un pont entre le libéralisme et le socialisme : ne choisit-il pas, lui, la fraction la plus révolutionnaire des libéraux pour tenter de relier la démocratie de la bourgeoisie jacobine au socialisme du prolétariat ?

Ainsi, au terme de la démonstration de Trotsky, le léninisme, de propriété de l'avant-garde ouvrière, devient idéologie de l'aide la plus radicale de la bourgeoisie.

Reprochant à Lénine de faire du jacobinisme une « catégorie révolutionnaire » quand il fallait n'y voir qu'un « produit historique périmé », il admet que l'Histoire ne se répète pas et nie l'existence de relations entre le jacobinisme et le marxisme.

Sa critique ne peut être réduite au refus des méthodes jacobines d'organisation : elle se veut condamnation de toute tentative d'anticipation sur le cours des événements ; la politique ne saurait échapper aux contraintes, au déterminisme de l'économie.

C'est bien parce qu'il croit déceler dans les thèses de Lénine une méconnaissance du rapport qui lie la politique à l'économie, qu'il entreprend de les réfuter. Le centralisme démocratique, la sélection rigoureuse des militants, casseraient inéluctablement le mouvement naturel qui porte le peuple à la révolution. Au début du XXème siècle, une application logique de la dialectique marxiste force à rechercher dans les manifestations spontanées des masses toutes les réponses possibles à la question du parti.

Pourtant, en 1917, Trotsky entre dans les rangs des bolcheviks. Il accepte les règles d'organisation dont il avait dit, treize ans plus tôt, qu'elles apporteraient nécessairement le totalitarisme:

93. *Ibidem*, p. 194.

« Elles conduisent l'organisation du Parti à se substituer au parti, le comité central à l'organisation du Parti, et finalement le dictateur à se substituer au comité central »⁹⁴.

Isaac Deutscher voit dans le portrait de Lénine par Trotsky une sorte de prémonition, un pressentiment du bolchevisme tel que Staline devait l'interpréter : à la manière de Robespierre, en ne reculant devant aucun sacrifice pour maintenir la révolution à son apogée et la préserver du reste du monde. Fasciné par cette prospective trotskyste qui date de 1904, il peut ne pas partager la perplexité de nombre de marxistes face au renforcement ininterrompu de l'Etat soviétique : c'est pour lui dans la logique du jacobinisme professé par les bolcheviks.

Se servant, pour analyser les développements de la révolution en Russie, des enseignements anti-jacobins que contenaient les premières thèses de Trotsky, Deutscher établit entre Lénine et Staline un lien d'absolue continuité. Il ne peut admettre, entre ces deux personnages la rupture, que, lui, va introduire, à la suite d'une autre lecture critique, postérieure à 1917, de l'histoire française.

Faut-il voir dans le devenir totalitaire de la révolution soviétique la juste des prises de position du Trotsky de 1904 ? Ce dernier, en adhérant au bolchevisme en 1917, prenait-il le risque d'un suicide politique, sachant que l'expérience des jacobins avait toutes les chances de se répéter, pour peu que leurs méthodes soient imposées au prolétariat ?

Pour que la question du Thermidor soviétique soit complètement élucidée, il faut se demander quelle est la signification du revirement opéré par Trotsky en 1917. Etant donné que le développement de la conscience révolutionnaire est censé ne s'effectuer jamais de façon linéaire, et que, pendant le temps où l'auteur de *Nos tâches politiques* devient le compagnon d'armes de Lénine, il y eut la révolution de 1905, la Guerre Mondiale et les prémices d'Octobre, il ne faut pas s'étonner si l'adhésion au bolchevisme vient, dans son cas, confirmer une rupture à la fois théorique et politique avec des positions antérieures.

Si Léon Trotsky consacre les onze dernières années de sa vie à s'efforcer de démontrer que le stalinisme n'est qu'une caricature grossière de la doctrine de Marx et de Lénine et que l'héritage du bolchevisme est maintenu par la seule Opposition de gauche, c'est que, pour lui, Lénine et Staline incarnent deux mondes, deux doctrines, deux mentalités radicalement séparées et que la victoire du dernier n'a rien d'inéluctable.

Son engagement aux côtés des bolcheviks équivaut bien, pour lui, à tirer un trait sur son passé politique, en marge du mouvement social-démocrate : il fit sienne la théorie léniniste du parti quand elle lui parut le facteur indispensable à la réalisation des conceptions politiques que, depuis 1905, il n'avait cessé de défendre, à la fois contre les populistes, contre les mencheviks, et contre les bolcheviks ; la dictature de Staline sanctionne la soumission des

94. L. Trotsky : *Nos tâches politiques*, p. 128.

gouvernants aux tendances les plus défavorables à l'élargissement du socialisme, ces tendances qui, dans son système théorique, se transformeront en causes profondes du Thermidor soviétique.

En 1917, Trotsky est persuadé qu'Octobre ne sera pas ce que fut l'aventure jacobine, un saut par dessus les étapes normales du mouvement historique. Il admet aussi que l'autodéveloppement de la crise ouverte du capitalisme ne mettra pas fin automatiquement à la domination de la bourgeoisie : pour que le prolétariat puisse dénouer cette crise, il doit se doter de l'organisation conçue et construite par Lénine. Il rompt ainsi définitivement avec le marxisme, qu'après coup il dira vulgaire, qui constituait la texture de *Nos tâches politiques* ; il estimait s'être libéré de la croyance selon laquelle le socialisme serait immanquablement produit par les contradictions naturelles de l'économie.

L'importance de cette rupture dont dépend finalement l'élaboration des thèses de *La révolution trahie* interdit à Trotsky d'appréhender l'évolution du bolchevisme avec le schéma de 1904, aussi prophétique puisse-t-il apparaître a posteriori. Les causes profondes du stalinisme, c'est-à-dire du bonapartisme soviétique, il les découvre dans la politique du parti au cours de la phase thermidorienne de la révolution. Son combat avec l'Opposition de gauche dès 1923 a ce sens : prouver qu'en Russie Thermidor n'est inéluctable que dans la mesure où les communistes abandonnent le point de vue international, pour ne plus faire qu'une politique nationale entièrement conditionnée par les contradictions spécifiques de l'Etat transitoire russe. Car, devait-il préciser :

« Si la révolution ne s'élargit pas sur l'arène mondiale suivant le système d'une spirale prolétarienne, elle commencera à se rétrécir dans les cadres nationaux, suivant le principe d'une spirale bureaucratique ».

Pour Trotsky, compte tenu de l'état général du capitalisme, les conditions objectives de la révolution socialiste étaient sans aucun doute partout théoriquement réunies. Mais il ne pense pas pour autant que, prise isolément, l'URSS soit « mûre » pour le socialisme. Il ne confond jamais réalisation d'une révolution prolétarienne et réalisation du socialisme. Les caractéristiques particulières de la Russie — le fait que le capitalisme y soit moins le produit d'un développement naturel de l'économie, qu'une création artificielle de l'Etat tsariste ; la faiblesse de la bourgeoisie nationale, qui, se sentant directement menacée par le prolétariat naissant, préfère s'accommoder des structures féodales — lui avaient fait dire dès 1905 que la révolution à venir ne pourrait être que prolétarienne, que seule la dictature du prolétariat pourrait réaliser les tâches normalement imparties à la démocratie bourgeoise.

Cette problématique dans laquelle il est question de commencer à construire le socialisme, à partir d'une formation sociale où les survivances du féodalisme restent terriblement puissantes, et avant même que la révolution n'ait éclaté dans un pays capitaliste avancé, ne s'intègre au schéma classique du marxisme que dans la mesure où, pour elle, le capitalisme forme un tout, orga-

nisé et structuré à l'échelle internationale. Les contradictions qui agissent dans la totalité surdéterminent celles qui se développent dans chacune des parties. Octobre 1917 ne fut pas une tentative dont le caractère prématuré expliquerait le stalinisme, dans la mesure où elle fut préparée et réalisée dans la perspective unifiante de la révolution socialiste mondiale.

Le reflux du prolétariat européen déjoua ces plans. Les bolcheviks restèrent seuls. Les conflits inhérents au régime transitoire qu'engendrait une société arriérée, allaient s'exacerbant. Les tendances thermidoriennes se renforcèrent. Car Trotsky n'ignore pas que toute révolution comporte des risques thermidoriens. Il ne fait sur ce point que reprendre à son compte, en les enrichissant de son expérience du premier Etat de transition, les spéculations de Marx et Lénine : la critique marxiste du programme de Gotha, les réflexions de Lénine sur *L'Etat et la Révolution* en démontrant que pour un temps l'Etat et le droit bourgeois continueraient de peser sur l'organisation des rapports sociaux après la révolution, fournissent à Trotsky les prémisses de sa conception de Thermidor. Les tendances objectivement défavorables à la construction du socialisme telles que Marx et Lénine purent les imaginer, deviennent dans la Russie arriérée et isolée à ce point réelles et puissantes qu'elles portent au pouvoir la « bureaucratie thermidorienne ».

Mais pour Trotsky il n'y a rien là d'inéluctable. C'est la politique, erronée dans ses fondements, de la direction du Comité qui développe ces potentialités ; et c'est contre elle qu'il dirige toute son oeuvre, fournissant les éléments théoriques supposés d'une alternative anti-bureaucratique à chaque étape décisive de la révolution.

Thermidor fut le résultat d'une compréhension, étrangère au marxisme qu'il professait, du rapport économie-politique tel qu'il s'établit en période transitoire : l'apparition de contraintes économiques supplémentaires du fait de l'isolement de l'URSS, autrement dit le renforcement du déterminisme économique, n'exigeait pas la subordination absolue du fait politique. La Nep d'une part, Brest-Litovsk d'autre part, furent conçus comme des moyens tactiques de sortir de l'arriération et de l'isolement ; la politique boukharinienne du « socialisme à pas de tortue », comme la théorie du « socialisme dans un seul pays » témoignent d'une volonté de s'incliner devant les lois d'airain de l'économie. A ses yeux, les fautes s'accumulèrent, fruits de cette conception mécaniste des rapports économie-politique. La menace seulement possible de Thermidor devient le trait dominant de la période de transition en URSS : la bureaucratie naissante qui avait adopté un point de vue strictement national commença par lier son sort au développement du secteur capitaliste que la NEP avait dû impulser à côté du secteur étatisé.

La révolution prolétarienne connut son Thermidor parce que, selon Trotsky, l'Internationale Communiste, au nom du réalisme, oublia les fins dernières de son action, la confina dans les limites du territoire soviétique et les vicissitudes de son présent. Quand, acculée, elle abandonna cette optique, ce fut pour tenter, par l'ultra-gauchisme, de s'évader du déterminisme historique.

Ballottés entre ces deux pôles de la dénaturation du marxisme que sont l'opportunisme et le sectarisme, les dirigeants soviétiques, mais aussi, derrière eux, les dirigeants du mouvement communiste mondial, assurèrent la croissance des forces qui, à l'intérieur de la Russie, empêchaient le secteur socialiste de dominer progressivement le marché et, à l'extérieur, ajournaient toujours la révolution.

Comme elle devait déjà se prémunir contre les effets obscurcissants du mythe de Thermidor, l'Opposition de gauche affrontait une force sociale qu'elle ne voyait plus, qu'elle ne connaissait pas. Quand, après avoir rejeté toutes les séquelles paralysantes du mythe, Trotsky crut enfin pouvoir situer avec précision les positions ennemies, il était trop tard. Mais comme il eut alors la certitude que le « Thermidor » et le « bonapartisme » de la bureaucratie soviétique ne tenaient qu'à des options politiques, il ne désarma pas contre Staline. Même si ce combat inégal devait lui valoir de n'être plus entendu, lui le fondateur de l'Armée Rouge, que d'une minuscule IVème Internationale.

Conclusion générale

Certes, le courant bolchevique tout entier succomba aux séductions théoriques de la Révolution française : il tâchait, à travers elle, d'imaginer les prolongements possibles de sa propre situation.

Si Trotsky se distingue entre tous par l'acharnement qu'il met à en traduire les enseignements, c'est qu'il a découvert des analogies qui permettront à sa pensée de trouver sa forme et son développement définitifs. Aussi contradictoires qu'aient été ses références à l'expérience française, elles vinrent toujours étayer les choix qui lui firent occuper, dans le mouvement ouvrier, une position marginale : que ce soit en 1904, lorsqu'il refuse le jacobinisme, que ce soit en 1917, lorsqu'il proclame sa fidélité au jacobinisme, elles sont présentes à chacune des principales réorientations de sa politique. S'il n'est pas toujours facile ni même possible de discerner quelle part exacte le recours à 1789 prend dans ces remaniements, on peut du moins affirmer que l'emploi d'une terminologie aussi largement empruntée à l'histoire française n'est pas un procédé littéraire que la culture occidentale de Trotsky lui aurait suggéré pour enrichir son discours. L'analogie historique est, chez lui, un véritable catalyseur d'idées.

Aussi faut-il se garder de sous-estimer l'intervention du hasard dans la fabrication du schéma théorique qu'il propose. Le contexte historique a mué la fascination de la Révolution française en une hypothèse de recherche, à partir de laquelle il édifie un système politique cohérent, dont Thermidor devient une des composantes, après avoir été une sorte d'accident de la polémique.

C'est pourquoi le jugement peut être différent selon que l'on considère la « mise en forme » ou « mise en oeuvre » de l'analogie. Si la première approche permet d'entrevoir le décalage qui existe dans la Russie soviétique entre ce qui

est et ce qui aurait dû être, en revanche, seule la deuxième explique en même temps les solutions que prétend offrir l'oeuvre politique de Trotsky.

Il n'y a donc pas de choix à opérer entre ces deux manières d'aborder le problème : la première ne permet pas à elle seule de reconstituer l'ensemble de la démarche ; l'indépendance finale du concept vis-à-vis de l'analogie n'apparaît pas alors. Une telle attitude systématisée conduirait à deux types de « révision » possibles, diamétralement opposées, de la pensée de Trotsky :

— soit une condamnation sans appel de son entreprise anti-stalinienne, en raison du caractère pseudo-scientifique de l'analyse historique qui la soutient ;

— soit une adhésion inconditionnelle à son programme, dans laquelle la question de Thermidor serait, ou esquivée, par crainte du verdict des historiens qui, à coup sûr, condamnerait cet exercice d'éloquence, ou mal utilisée à des fins polémiques et incantatoires, par mimétisme, alors que chez Trotsky, elle s'applique à une réalité sociologique précise et qu'elle est indissolublement liée à sa découverte théorique principale : la bureaucratie.

Susan Weissman ¹

De Petrograd à Orenbourg : *la critique du développement politique soviétique par Victor Serge.*

La révolution russe d'Octobre 1917 ouvrit une ère nouvelle : un grand pays avait rompu avec le capitalisme mondial et les socialistes du monde entier attendaient avec espoir et enthousiasme le développement de la première société commençant sa transition vers le socialisme. Les révolutionnaires affluaient en Russie rouge « sortant du néant et entrant dans le royaume de la volonté où la vie recommence à neuf ». ²

Victor Serge était l'un d'eux.

A - Qui était Victor Serge ?

Victor Serge, communiste dissident, ancien anarchiste, à la gauche de l'Opposition de gauche, représente l'une des « tâches blanches » de l'histoire politique soviétique dont Mikhaïl Gorbatchev a déclaré qu'il était nécessaire de les examiner. Les théories du développement, riches et chaudement contestées, débattues dans les années 1920 en Union Soviétique, et accompagnées de divisions à l'intérieur du P.C.U.S. ont été supprimées, de la même façon que leur dirigeants et partisans ont été réprimés dans les purges brutales des années trente. Ces deux décennies de l'histoire soviétique ont été littéralement gommées en U.R.S.S. Cet article présentera l'une de ces pages blanches, la vie et l'oeuvre de Victor Serge, son voyage politique en Union Soviétique et sa critique de l'Union Soviétique telle qu'il l'a développée.

1. Susan Weissman est journaliste radio à Los Angeles et spécialiste de l'Union soviétique, membre du comité de rédaction de la revue *Critique* et prépare une thèse sur Victor Serge. Ce texte est traduit de l'anglais par J. Redon.

2. Victor Serge, *Mémoires d'un révolutionnaire*, p. 75.

B - Pourquoi étudier Serge ?

Il y a cinq raisons clés :

1 — L'histoire bolchevique a été falsifiée et censurée. Serge a écrit pour corriger le compte rendu et assurer des leçons pour les révolutionnaires. Tant l'expérience unique de sa vie que ses écrits révolutionnaires sont un défi éloquent aux notions orthodoxes de l'Union Soviétique. Vingt ans avant le discours secret de Khrouchtchev sur les crimes de Staline, Victor Serge essayait d'alerter le monde sur ce qui arrivait dans la Russie stalinienne. Ces mots sont tombés, dans une large mesure, dans les oreilles de sourds. Les idées de Victor Serge — son antipathie aussi bien pour l'Occident capitaliste que pour l'Etat soviétique — le marginalisaient à coup sûr. Sa vie et son oeuvre reviennent à un correctif du stalinisme et une alternative au boukharinisme — tant du vivant de Staline que dans son incarnation actuelle dans la *perestroïka* de Gorbatchev.

2 — Il est virtuellement impossible de comprendre les problèmes d'aujourd'hui de l'Union Soviétique sans étudier son histoire ; particulièrement la défaite des alternatives à la politique de Staline et comment sa politique a façonné les rapports de production qui se sont développés en Union Soviétique. L'oeuvre de Serge est un supplément, négligé, de valeur à la littérature existante, qui éclaire ce chapitre constitutif de l'histoire politique soviétique.

3 — Serge écrivit de l'intérieur avec un point de vue particulier : en tant qu'oppositionnel de gauche, en anti-stalinien conséquent qui, nous le verrons, n'a pas vu de ligne de continuité entre le premier bolchevisme et le stalinisme, mais précisément le contraire. Cette question particulière du « stalinisme contre le bolchevisme » est la source de division la plus importante dans les études soviétiques et la question essentielle d'interprétation touchant à l'ensemble du développement historique et politique depuis la révolution.

4 — L'expérience politique de Serge l'a conduit à ne pas renoncer au socialisme après le triomphe de Staline, mais à lui ajouter une déclaration des droits de l'homme enrichissant les objectifs socialistes. Il s'est opposé au système du parti unique, assurant dès 1918 et de nouveau en 1923 qu'un gouvernement de coalition, bien que lourd de dangers, aurait été moins dangereux que ce qui devait être secrété sous la dictature stalinienne du secrétariat et de la police secrète. Serge critiqua la Nep parce qu'elle ramenait inégalité et misère sans ressusciter la démocratie ni le système pluri-partis. Les propositions de Serge pour la réforme économique incluaient « la démocratie ouvrière » et un « communisme des associations », au lieu de plans rigides, imposés d'en-haut, anti-démocratiques.

5 — Finalement la lecture de l'oeuvre de Serge sur l'Union Soviétique, y compris ses *Mémoires*, ses histoires et ses romans, est, dirais-je, indispensable pour quiconque veut connaître l'atmosphère des années 20 et 30 à l'intérieur de l'Union Soviétique et du mouvement communiste, un témoignage sur sa réussite littéraire, sa pénétration politique et son inébranlable honnêteté.

Le voyage politique de Serge en Russie.

Victor Serge a vécu de 1890 à 1947. Il a milité dans sept pays, pris part à trois révolutions, passé plus de dix ans en captivité, publié plus de quarante livres et laissé derrière lui des milliers de pages de manuscrits inédits, lettres et articles. Il était né dans un exil politique et il est mort dans un autre et a passé sa vie comme un oppositionnel politique permanent ; il s'est opposé au capitalisme en tant que socialiste ; il s'est opposé à certaines pratiques bolcheviques avec ses tendances anarchistes ; il s'est opposé à Staline en tant qu'oppositional de gauche et s'est finalement opposé au fascisme et à la Guerre froide du capitalisme en marxiste révolutionnaire impénitent.

L'oeuvre de Serge est celle d'un témoin, participant. Il écrit du plus profond de l'intérieur de l'expérience révolutionnaire, à la fois en tant qu'acteur politique et que victime de la dégénérescence de la révolution. C'est de l'intérieur qu'il a connu les hommes et les femmes qui ont fait la révolution et ceux qui l'ont détruite. Il a écrit sur eux dans ses ouvrages politiques et leur a donné vie dans ses romans. Serge n'était pas un reporter objectif sans passion, mais un oppositional de gauche ardent dont la vision politique cadre l'exposé.

Il a écrit avec l'oeil du romancier pour pénétrer les détails, poser les questions essentielles, souligner les contradictions qu'il a souvent laissées sans réponse. Serge n'était pas un théoricien original ; il n'existe pas de sergiste. Ses écrits sont passionnés et honnêtes, parfois poétiques ; mais il demeure toujours critique et garde toujours son allégeance aux idées de la génération révolutionnaire des bolcheviks.

Son legs écrit comprend sept romans, deux volumes de poèmes, trois nouvelles, une collection de brèves histoires ; plus de trente livres et brochures d'histoire et de politique, y compris des biographies de Lénine, Staline et Trotsky ; une autobiographie, son journal, des notes personnelles et une masse d'articles et essais sur des thèmes variés. Bien qu'il fût né en Belgique et écrivît en français, on peut dire que Serge est avant tout « russe ».

Né d'un couple d'exilés russes qui appartenaient à l'organisation *La Volonté du Peuple*, qui fut responsable de l'assassinat du tsar Alexandre II (1881), Serge fut élevé dans une pauvreté extrême en Belgique « par hasard sur les routes du monde, car ses parents, à la recherche de leur pain quotidien et de bonnes bibliothèques, voyageaient entre Londres et Paris, la Suisse et la Belgique »³.

Serge apprit très tôt ce qui devait devenir son credo :

« Tu penseras, tu lutteras, tu auras faim ».⁴

3. *Ibidem*, p. 8.

4. *Ibidem*, p. 3.

Son jeune frère ne s'accommoda pas de leur régime de pain rassis trempé dans du café léger et mourut de privations à neuf ans.

Sans éducation formelle (son père méprisait « ce stupide enseignement bourgeois pour les pauvres »⁵), Serge hérita cependant de la passion de ses parents pour la connaissance, s'imprégna de leurs conversations et s'éduqua en pillant les encyclopédies et en faisant le tour des musées, des bibliothèques et des églises. Pour Serge, apprendre n'était pas séparé de la vie, mais la vie elle-même.

Serge entra très jeune dans la vie militante en adhérant à une organisation socialiste, les Jeunes Gardes socialistes, en Belgique à quinze ans (1905). Il alla en France et devint anarchiste individualiste, expérimentant des styles de vie alternatifs, y compris le végétarisme, fut associé à l'infâme « bande à Bonnot » de hors-la-loi anarchistes dont les motivations idéalistes les avaient conduits à effectuer des expropriations révolutionnaires de banques, souvent accompagnées de coups de feu et de morts. Serge fut repoussé par la violence et la folie des exploits de la « bande à Bonnot », malgré sa sympathie pour leurs motivations : en tant que rédacteur de l'*Anarchie*, Serge évoluait déjà politiquement, changeant l'orientation du journal, de l'individualisme à l'action sociale. Néanmoins, quand la loi s'occupa de la « bande à Bonnot », Serge refusa de rompre sa solidarité avec ses camarades en les condamnant et reçut finalement une peine de cinq ans de prison, une expérience à ce point insupportable qu'il ne put se libérer de ce qu'il appelait « le cauchemar intérieur » qu'en l'écrivant dans le roman *Les Hommes dans la Prison*. Ce roman, comme les autres, efface la ligne entre faits et fiction : sous la forme d'une fiction, il est un témoignage de ses expériences et perceptions de la réalité sociale.

A sa libération et son expulsion de France, Serge alla à Barcelone et plongea dans les combats de rue insurrectionnels syndicalistes en juillet 1917. Mais Serge était politiquement désillusionné de l'anarchisme, qu'il trouvait manifestement impréparé au pouvoir, dégoûté de la social-démocratie européenne et avait ses opinions sur la Russie révolutionnaire, le pays de ses « racines » et de sa langue, qui l'attirait comme un aimant. Il partit, pour la Russie *via* la France, mais, fut « bouclé » derrière des barbelés dans un camp de prisonniers français, accusé d'être lui-même un bolchevik. Là, Serge languit, échappant de peu à l'épidémie mortelle de la grippe espagnole, étudiant marxisme et révolutions pendant quinze mois avec d'autres prisonniers bolcheviques. Après l'armistice il fut échangé et, en février 1919, arriva dans le Petrograd révolutionnaire.

Il décrit cette patrie qu'il n'avait jamais vue comme « la Capitale du Froid, de la Faim, de la Haine et de la Ténacité »⁶. Il avait réussi à arriver au milieu de la contre-révolution, de la famine et de la maladie dans une ville qui attendait la révolution mondiale qui la sauverait.

5. *Ibidem*, p. 14.

6. *Ibidem*, p. 78.

L'expérience soviétique de Serge dans la Russie révolutionnaire.

Après quelques mois d'intense observation, participation et discussion avec les diverses fractions révolutionnaires en Russie, Serge rejoignit les bolcheviks. Il était arrivé en Russie révolutionnaire aguerri, armé d'une « méthode critique, de doute et d'assurance et de treize ans d'expérience comme socialiste, anarchiste et syndicaliste ». En tant qu'homme de pratique révolutionnaire, ses positions politiques découlaient d'une analyse concrète de situations réelles. Les expériences de Serge forcèrent le développement de sa pensée politique. La situation en Russie était grave et Serge établit que les bolcheviks avaient non seulement la vision, mais la volonté nécessaire de pousser en avant la révolution. Son allégeance aux bolcheviks reposait sur ce qu'il voyait comme la justesse de leurs positions politiques, bien qu'il fût toujours critique de leurs excès autoritaires.

Serge se lança lui-même dans la lutte pour la défense de la révolution et le début de la construction du socialisme. Il fut mitrailleur pendant la guerre civile, devint un intime des hauts dirigeants bolcheviques et collabora avec Zinoviev dans les premiers congrès de l'Internationale Communiste⁷. Il devint commissaire chargé des archives de la police secrète tsariste et, après avoir fouillé dans les rapports de l'Okhrana, écrivit dans le *Bulletin communiste* en 1921 un article qui allait devenir « ce que tout révolutionnaire doit savoir sur la répression ». En même temps, Serge traduisait en français les oeuvres de Lénine, Trotsky, Zinoviev, se liait d'amitié avec des poètes et écrivains, anarchistes et social-révolutionnaires, se mêlant à des milieux politiques sociaux et littéraires d'une grande richesse et variété. Il appartenait, « à la dernière société de Libre pensée » et était probablement son « unique membre communiste ». C'était la Libre société philosophique qu'animait le romancier symboliste Andreï Bely. Bolchevik confirmé, mais critique, Serge développait son marxisme.

L'espèce Serge du marxisme fusionnait avec un esprit d'anarchiste et un attachement fondamental au caractère international du socialisme. Son marxisme était profondément humaniste, préoccupé des questions de développement personnel et de liberté individuelle à l'intérieur du tout social. Sa préoccupation centrale concernant les conditions de vie des ouvriers signifiait toujours que Serge voyait la démocratie comme une composante intégrale du développement socialiste.

Cet esprit critique n'était pas propre à Serge. La première histoire des bolcheviks était caractérisée par un débat vivant, ses membres prenant des positions différentes sur chaque question [...] ⁸.

Un de ces mythes que Serge appelait les mythes tendanciels de l'historiographie de la Révolution russe était que l'objectif immédiat des bol-

7. Serge a organisé l'administration du C.E. de l'I.C. à Petrograd à partir de rien.

8. Les comptes rendus montrent au comité central des débats passionnés, et tout le monde — sauf Staline — en démissionne une fois au moins.

cheviks était d'établir un monopole sur le pouvoir d'Etat. Serge écrivait que c'était juste le contraire qui était vrai : les bolcheviks avaient très peur d'être isolés au pouvoir. Les social-révolutionnaires de gauche participaient au gouvernement avec les bolcheviks de novembre 1917 à juillet 1918. Avec un bon tiers de bolcheviks connus, ils avaient refusé de reconnaître les termes de la paix avec l'Allemagne établie par le traité de Brest-Litovsk et le 6 juillet commençait à Moscou une insurrection proclamant leur intention de gouverner seuls et de « reprendre la guerre contre l'impérialisme allemand ». Ils furent battus et il ne resta plus alors aux bolcheviks qu'à gouverner seuls. Serge releva qu'« au fur et à mesure qu'augmentaient leurs responsabilités, leur mentalité changeait »⁹.

Les s.r. n'étaient pas seuls à être les premiers critiques de l'intérieur de la révolution ; argumentant contre « la paix honteuse », Préobrajensky et Boukharine, qui devaient plus tard être dans des camps opposés lors du débat sur l'industrialisation, se réunirent à d'autres pour élaborer les thèses des communistes de gauche en 1918¹⁰. Ils mettaient aussi en garde contre la bureaucratisation croissante de l'industrie, qui écarterait le prolétariat du contrôle sur la vie économique et politique, conduisant à une dépendance accrue à l'égard des spécialistes bourgeois et des méthodes capitalistes d'organisation du travail comme le travail aux pièces et le taylorisme.

Serge se rangea du côté de Lénine dans la question de Brest-Litovsk bien qu'il sympathisât avec la position anti-bureaucratique des communistes de gauche. Ecrivant que les bolcheviks étaient obligés d'accepter les termes de la paix par l'avance allemande, il écrivit néanmoins vigoureusement sur les conséquences de ce traité : la perte de vastes espaces en Ukraine, le sacrifice de la révolution finnoise qui fut noyée dans le sang en 1918¹¹.

Serge a écrit dans son *Portrait de Staline* que la plus grave erreur commise par les bolcheviks fut l'établissement d'une Tchéka, [commission extraordinaire pour la répression de la Contre Révolution, de la Spéculation, de l'Espionnage et de la Désertion] la force de sécurité formée pour protéger la révolution des contre-révolutionnaires. Il l'appela une inquisition¹². Ecrivant en 1939, Serge disait que la révolution bolchevique s'était suicidée avec la création de la Tchéka, instrument de la Terreur rouge, précurseur de G.P.U., N.K.V.D. et K.G.B. qui exterminèrent la génération révolutionnaire des bolcheviks. Ainsi Serge datait-il le début de la dégénérescence de la révolution russe de plusieurs années avant les dates plus courantes de 1921 (Cronstadt) ou 1924 (mort de Lénine) ou 1927 (défaite de l'Opposition) ou 1929 (collectivisation forcée, liquidation des koulaks, etc.)¹³.

9. Victor Serge « Trente Ans Après », *Révolution prolétarienne*, novembre 1947.

10. *Kommunist*, 20 avril 1918. Ce texte a paru en brochure en anglais aux éditions de la revue *Critique* en 1977.

11. *L'An I de la Révolution russe*, pp. 241-254.

12. *Portrait de Staline*, pp. 57-58.

13. Pour Serge, Thermidor ne fut pourtant réalisé qu'en novembre 1927 avec la défaite de l'Opposition de gauche et les exclusions massives, *Mémoires...*, pp. 205-254.

Pourtant, en 1919-1920, Serge ne critiquait pas publiquement la Tchéka. Dans les conditions de la guerre civile, elle apparaissait une tragique nécessité, Serge travaillait au Comintern et utilisait ses fonctions pour intercéder en faveur des victimes de la Tchéka, quand il le pouvait. C'étaient vraiment « les premiers jours » de la révolution et Serge croyait que certaines caractéristiques du bolchevisme lui donnaient une supériorité innée sur les partis rivaux avec qui il partageait la vision commune. C'étaient : sa conviction marxiste, sa conception de l'hégémonie du prolétariat dans le processus révolutionnaire, son internationalisme intransigeant et l'unité entre pensée et action.

Serge était aussi d'accord avec Lénine sur la question de l'industrie. Les bolcheviks croyaient que le socialisme était impossible dans un cadre aussi arriéré, mais qu'une Russie socialisant graduellement serait un exemple pour la classe ouvrière européenne. Ainsi Lénine ne défendait pas la nationalisation immédiate des moyens de production, mais, au contraire, le contrôle ouvrier sur eux. La guerre civile changea tout et fit de la nationalisation un impératif pour la défense.

L'internationalisme intransigeant des bolcheviks reposait sur leur croyance en la venue de la révolution en Europe. Lénine avait dit qu'en termes de socialisme mondial, la révolution allemande, dans un pays capitaliste avancé, était plus importante que la révolution russe. En cas de besoin, on sacrifierait la révolution russe au succès de la première révolution dans un pays capitaliste avancé.

Serge partageait leur analyse, mais était moins optimiste sur la victoire de la révolution à l'Ouest. Il écrivait que les bolcheviks se trompaient sur l'imminence de la révolution, sous-estimaient l'opportunisme parlementaire des médiocres dirigeants du mouvement socialiste européen. Serge comprenait néanmoins que l'unique chance de survie de la Russie isolée reposait sur l'extension de la révolution en Europe occidentale.

Il était convaincu que la Russie révolutionnaire, dans les douleurs de la faim, de l'isolement et de la défaite, s'effondrerait, livrée à elle-même. Prêt à traduire la théorie en pratique, Serge se lança sans réserve dans le soutien de cette politique et fut volontaire pour aller en Allemagne aider à préparer l'insurrection en travaillant dans le Comintern. Il avoua aussi son dégoût devant la bureaucratisation grandissante du parti bolchevique et sa contre-terreur¹⁴, et psychologiquement épuisé. Un changement de mise en scène et une activité nouvelle seraient les bienvenues.

14. Pour Serge, les erreurs et fautes du pouvoir étaient exposées avec la façon de traiter en 1921 la rébellion de Cronstadt. Les marins protestaient contre le régime économique du communisme de guerre et la dictature du parti ; selon Serge, ils ne se révoltaient que du fait de la brutalité avec laquelle Kalinine refusa de les écouter. Il était d'accord que les bolcheviks avaient raison de se battre pour rester au pouvoir, mais leur erreur était « de paniquer devant la révolte de Cronstadt qu'ils auraient pu régler par la persuasion et la compréhension ». Néanmoins, Serge se déclara du côté du parti, contre les « illusions infantiles » des ouvriers arriérés de Cronstadt. Voir les *Mémoires* de Serge et Victor Serge, L. Trotsky, *La Lutte contre le stalinisme*.

En Allemagne, Serge édita l'édition française de l'organe du Comintern, *La Correspondance internationale de presse*, ou *Inprecor*. Avec l'échec de la révolution allemande de 1923, Serge se rendit à Vienne et continua à travailler dans le Comintern en compagnie de camarades comme Lukács et Gramsci. De sa vie alors, il écrivit :

« Nous ne vivions que pour une action intégrée à l'histoire ; nous étions interchangeables, nous percevions immédiatement les répercussions des choses de Russie sur les choses de l'Allemagne et des Balkans ; nous nous sentions liés aux camarades qui, poursuivant les mêmes tâches, succombaient ou marquaient des points à l'autre bout de l'Europe. Aucun de nous n'avait, au sens bourgeois du mot, une existence personnelle ; nous changions de nom, de lieu, de travaux, selon les besoins du parti, nous avions juste de quoi vivre sans gêne matérielle sensible et nous ne nous intéressions ni à faire de l'argent, ni à faire une carrière, ni à produire une oeuvre, ni à laisser un nom ; nous ne nous intéressions qu'aux cheminements difficiles du socialisme »¹⁵.

L'échec de la révolution allemande laissa les bolcheviks isolés et troublés. La défaite pava la voie non seulement pour Hitler, mais aussi pour Staline — et une fraction bolchevique tournée vers l'extérieur. Pendant le séjour de Serge en Europe occidentale, il suivit avec anxiété le développement des luttes internes du parti en Russie et se prononça avec l'Opposition de gauche sur le Cours Nouveau en 1923. A la fin de 1925, Serge demanda à revenir en U.R.S.S. pour entreprendre la lutte à l'intérieur du parti bolchevique.

Critique de l'emploi de la terreur, de la bureaucratisation du parti et de l'Etat, de la croissance des privilèges qui séparaient la bureaucratie de la population et des objectifs de la révolution, l'Opposition de gauche de Trotsky et autres identifia la bureaucratie comme enracinée dans les nouvelles conditions de la domination soviétique. Etant donné que la classe ouvrière révolutionnaire primitive avait été largement décimée par la guerre civile et l'intervention étrangère, et que la classe ouvrière était avant tout tirée d'une paysannerie semi-illettrée, l'Opposition de gauche arguait qu'il était nécessaire pour l'Etat soviétique de promouvoir une industrialisation précoce et graduelle comme une précondition pour la régénération de la conscience de classe du prolétariat nouvellement formé, qui n'avait qu'un pied hors de la campagne.

La situation, grave tant dans l'industrie que dans l'agriculture après la guerre civile, signifiait que les bolcheviks étaient entourés par une paysannerie toujours plus hostile. Préobrajensky arguait que l'industrialisation les gagnerait en transformant les paysans en une nouvelle classe ouvrière dont les habitudes et l'éducation seraient conformes aux besoins d'une industrie authentiquement socialiste : l'expansion industrielle ferait qu'une portion grandissante de la population se grouperait autour des rapports de production collectifs, ce qui servirait à engendrer une conscience prolétarienne dans les masses de la population, opposée à la conscience petite bourgeoise de la paysannerie. La nouvelle classe

15. *Mémoires*, p. 186.

ouvrière créée à partir du processus d'industrialisation servirait de rempart contre les excès bureaucratiques et les mesures anti-démocratiques.

Serge s'inquiétait du développement du paysan riche, du bureaucrate se servant et de la faiblesse de l'industrie sous la Nep ; une situation de crise se développait qui exigeait de promptes mesures : il était entièrement d'accord avec le programme de l'Opposition. Le parti s'était embarqué dans le débat sur l'industrialisation. Sans espoir d'une solidarité internationale des socialistes allemands victorieux construisant des usines dans la Russie révolutionnaire, il fallait tirer l'accumulation de l'intérieur. Préobrajensky, principal économiste de l'Opposition de gauche, affirmait que « l'accumulation socialiste primitive » devrait venir du secteur paysan privé, mais qu'il devrait y avoir un apport *réciproque* ; une production supérieure dans l'industrie fournirait au paysan des produits à acheter et une révolution dans la technique agricole ne serait possible qu'avec plus de machines agricoles, un produit d'une productivité supérieure, de la classe ouvrière. A la fin, l'Opposition de gauche assurait qu'on ne pourrait humainement surmonter le problème qu'avec l'aide matérielle de révolutions victorieuses dans les pays capitalistes avancés. Elles furent vaincues.

Boukharine proposait le programme opposé, développant la doctrine stalinienne du « socialisme dans un seul pays » en une théorie. Il expliquait qu'il fallait de nouvelles concessions au paysan aisé afin de stimuler la croissance. Staline (le centre) jalousait l'influence potentielle de Trotsky et voulait saper son autorité ; aussi favorisa-t-il l'aide minimale à l'industrie de Boukharine et des concessions accrues au secteur privé pour écarter Trotsky en tant que force politique. Ainsi l'accumulation industrielle n'était pas entreprise et systématiquement reportée, tandis que la Nep se poursuivait. Cela signifiait qu'on laissait se détériorer à la fois le climat politique et la situation économique jusqu'à un point de crise.

Pendant la période 1923-1926, Staline remplit les différents bureaux du parti d'hommes à lui, pré-ordonnant l'issue des congrès et débats du parti. Porte-parole de l'Opposition de gauche dans l'organisation du parti de Leningrad, Serge trouva impossible de prononcer une intervention sans être hué par les cohortes de Staline. Cela signifiait que, si Trotsky et ses partisans voulaient une audience pour leur programme politique alternatif, il devrait la trouver à l'extérieur du parti, quelque chose que ni lui ni les autres dans l'Opposition de gauche n'étaient prêts à faire.

En 1927-1928, la combinaison de l'absence de politique industrielle et le développement du secteur privé dans l'agriculture conduisirent à une crise du grain. Les prix bas offerts aux paysans pour leurs grains, combinés aux prix élevés dont on leur faisait payer les produits industriels étaient un facteur dissuasif pour le paysan de produire plus qu'il n'avait besoin pour lui et sa famille. Puis une série de récoltes médiocres menaçait à la fois les plans d'exportation de l'Etat et les ressources en ravitaillement. Les paysans boycottèrent les réquisitions de grain et Staline répondit en ordonnant des mesures extraordinaires pour la collecte du grain. Les soldats de l'Armée rouge commençaient à prendre le grain au paysan le canon du fusil pointé sur lui.

La question de la façon d'avancer était désormais inévitable. Elargir la Nep et le secteur privé conduisait au retour au capitalisme et à la soumission au capital international et au marché mondial ; l'institution d'un vrai contrôle ouvrier sur l'industrie et d'une planification démocratique aurait rendu superflues les structures bureaucratiques ; les deux alternatives signifiaient que Staline et la bureaucratie allaient perdre le pouvoir. Comme Serge (ainsi que Trotsky et les autres oppositionnels de gauche) l'expliquait si puissamment, aucune de ces options n'était réaliste pour une bureaucratie dont la raison d'être était de maintenir sa position privilégiée au pouvoir. Ils agissaient de façon à maximiser leur intérêt personnel. C'est pourquoi Staline s'engagea dans l'unique voie qui lui était ouverte : éliminer le défi de la paysannerie, du parti et de la classe ouvrière sans créer capitalisme ou socialisme. Ni plan, ni marché. Le terrain était prêt pour une société gouvernée par des décrets bureaucratiques, industrialisation accélérée avec des « plans quinquennaux », administrés du haut en bas, et collectivisation forcée.

En même temps, la politique du Comintern devint un reflet des directives de Staline qui découlaient logiquement de la politique du « socialisme dans un seul pays ». Revenu en Union soviétique et actif dans le groupe de Leningrad de l'Opposition de gauche, Serge écrivit une série d'articles qui furent publiés dans le journal français *Clarté*, critiquant la politique de Staline qui obligeait le parti communiste chinois à faire partie du Guomindang de Tchiang Kai-Chek, ce qui mena à la décapitation de la révolution chinoise en 1927 et au massacre consécutif des communistes chinois.

Ces articles scellèrent le sort de Serge. Il fut exclu du parti, rejoignant une liste déjà honorable d'oppositionnels exclus et plus tard arrêtés et détenus pendant 7 à 8 semaines en 1928. A sa libération, Serge faillit mourir d'une occlusion intestinale. Il est remarquable qu'il ait refusé de couvrir ou d'avouer quoi que ce soit alors qu'il était en prison; cela lui sauva la vie en 1936 quand on examina les délits retenus avant de pouvoir le libérer. Ils survécut à sa maladie mais il était mort politiquement. L'activité politique ouverte lui était maintenant interdite, ce qui l'obligea à échanger pour la plume ses activités politiques. Il se consacra à écrire et esquissa dans son esprit une série de romans documentaires sur ces « temps inoubliables », déterminé à conserver les idées, l'expérience et la mémoire des hommes et des femmes avec qui il avait serré les coudes et partagé les luttes.

Dans la période 28-33, Serge survécut dans une précaire liberté, vivant de ses écrits qu'il envoyait en France pour y être publiés. Il travaillait aussi comme traducteur en français des oeuvres de Lénine pour l'Institut Lénine. Ses traductions étaient vérifiées ligne à ligne par « des experts chargés de déceler le sabotage possible dans l'emploi des points-virgules »¹⁶. Serge vécut pour un temps à la campagne avec Panaït Istrati, l'écrivain roumain, et voyagea assez pour avoir une chance d'observer de près les effets de la politique de Staline.

16. *Ibidem*, p. 285.

Serge commença à écrire sur les effets de l'industrialisation et de la collectivisation, la création et la consolidation du système stalinien. En 1929, Pannaït Istrati publia sous son nom *Les Soviets 1929* de Serge. Dans les quatre années suivantes, Serge publia en France et en Espagne sa monumentale histoire *L'An I de la Révolution russe*, trois romans. *Les Hommes dans la Prison*, *Naissance de notre Force* et *Ville Conquise*. Aucun de ces livres n'a été publié en Union Soviétique¹⁷.

Serge expérimenta directement la campagne de terreur de Staline : il fut arrêté en 1933, détenu dans l'isolement pendant 80 jours à l'infâme Loubianka, soumis à d'interminables interrogatoires nocturnes. Puis il fut déporté à Orenbourg où son fils Vlady faillit mourir de faim. Alors qu'il était en déportation, il écrivit quatre autres livres qui furent ultérieurement saisis par le régime soviétique lors de l'expulsion de Serge d'Union soviétique et, en dépit d'efforts pour assurer leur « libération » faits par sa famille, des chercheurs et des politiques, ils n'ont jamais vu la lumière du jour. Ces livres comportaient deux romans : l'un sur le mouvement anarchiste français intitulé *Les Hommes perdus* et l'autre un roman sur le communisme de guerre en 1920 appelé *Le Tourment*. Ce second roman que Serge décrivit comme transportant « la grandeur de la révolution » constituait la suite de *Ville conquise*. Le troisième manuscrit était un livre de poèmes qu'il a reconstitués en exil et le quatrième, *L'An II de la Révolution russe*. Serge disait qu'il n'avait jamais eu le temps de polir des livres comme il le fit pour ceux-là, ce qui rend leur perte d'autant plus tragique.

Serge était déjà connu en France et Espagne pour ses brochures et articles politiques ; la publication de son histoire et de ses trois romans en 1930-1932 le fit connaître comme un sérieux écrivain révolutionnaire. Sa réputation en Occident le sauva de l'oubli et de la mort, un destin qui ne fut pas celui de nombreux écrivains russes qui n'avaient pas une telle audience internationale. Une campagne fut lancée en faveur de Serge par des intellectuels parisiens, embarrassant les communistes « amis de l'Union Soviétique », Romain Rolland et André Malraux. Rolland, apparemment, intercèda en sa faveur auprès de Staline quand il visita Moscou. En avril 1936, quelques mois seulement avant le premier procès de Moscou, Serge fut emmené d'Orenbourg, mis dans un train, mais « soulagé » de ses valises gonflées de manuscrits et de notes, puis expulsé avec sa famille d'Union soviétique : il fut privé de sa citoyenneté soviétique, ce qui fit de lui un homme sans pays dans cette Europe occidentale où le ciel se couvrait déjà de fascisme et de guerre.

De 1936 à 1940, Serge vécut une existence précaire à Bruxelles et Paris, menant campagne contre la persécution de ses camarades laissés dans le Goulag stalinien. Militant avec des groupes anti-staliniens et la IV^{ème} Internationale de Trotsky, Serge assistait au drame de la guerre civile espagnole, à l'opportunisme du Front populaire et au déclin et à la défaite finale de la gauche européenne. Une campagne communiste de calomnies empêcha effecti-

17. C'est dans le roman *Minuit dans le siècle* que Serge a fait passer son expérience de la déportation.

vement Serge de publier ailleurs que dans les minuscules journaux d'extrême-gauche en France¹⁸. En dépit d'une condition économique sévère et de la constance du danger, tant du G.P.U. que des nazis, Serge continua à écrire à profusion. Alors qu'il était en Europe, il produisit *S'il est minuit dans le siècle*¹⁹ un roman sur la résistance de l'Opposition à Staline de l'intérieur du Goulag, traduisit *La Révolution trahie* de Trotsky et analysa les effets politiques, économiques et sociaux de la politique stalinienne dans *De Lénine à Staline* écrit d'un jet en quinze jours en 1936, *Destin d'une Révolution* (1937) et *Portrait de Staline* (1939). Il publia aussi plusieurs brochures sur les procès de Moscou et fit publiquement campagne pour la reconnaissance des crimes contre la génération révolutionnaire des bolcheviks commis par Staline, qui tombait largement dans les oreilles de sourds en France où la réalité du fascisme et la guerre imminente bouchaient bien des yeux²⁰ devant ce qui se passait en Union soviétique. Serge continua cependant à se battre, restant à Paris jusqu'en 1940, quittant littéralement le sud de Paris quand les nazis envahissaient le nord. Il alla à Marseille, échappant à une mort certaine aux mains de la Gestapo, et y passa plusieurs mois à lutter pour un visa de sortie de ce cauchemar. Les Etats-Unis refusèrent son admission. Seul le Mexique, dernier refuge de Trotsky, offrit une place à Serge et sa famille.

Serge était désormais impubliable, de quelque façon que ce soit. Une maison d'édition fut ruinée après avoir publié *Hitler contre Staline*. Politiquement isolé et privé de moyens d'existence, Serge écrit surtout pour le tiroir de son bureau, produisant quelques-unes de ses oeuvres les meilleures ; les *Mémoires d'un Révolutionnaire*, ce qu'on peut tenir pour le meilleur roman sur les purges, *L'Affaire Toulaïev* ; son roman sur l'expérience de la défaite et de l'exil appelé *Années sans pardon* ; et beaucoup d'essais, correspondance et articles sur la Deuxième Guerre mondiale, l'avenir du socialisme, le fascisme, la question juive, la psychologie, la littérature, l'évolution et la nature du système soviétique.

La fin de la guerre trouva Serge — avec Natalia Sedova, la veuve de Trotsky, les « seuls » survivants de la révolution russe — physiquement très affaibli, la tête débordant de projets littéraires. Il essaya de revenir en Europe, mais fut arrêté par une crise cardiaque fatale en novembre 1947. Il mourut juste après avoir hélé un taxi, avant d'avoir donné sa destination au chauffeur. Ses vêtements étaient élimés, ses chaussures trouées ; le chauffeur pensa qu'il avait ramassé un indigent.

Serge laissait derrière lui une vie de lutte, un attachement à la vérité aussi inconfortable soit-elle, « une révolution victorieuse et des massacres en si

18. Seul le journal belge *La Wallonie* donna à Serge une véritable tribune.

19. C'est dans le roman *Minuit dans le siècle* que Serge a fait passer son expérience de la déportation.

20. Tout en militant dans la IV^e Internationale et participant notamment à son exécutif, Serge donna son adhésion au P.O.U.M., ce qui fut sans doute l'origine de sa rupture avec Trotsky.

grand nombre que cela donnait le vertige » et une certaine confiance, née de son intelligence critique, dans les possibilités de l'avenir.

Critique du système stalinien par Serge.

Dans cette nouvelle partie, j'aimerais analyser les perceptions qu'avait Serge du système établi par Staline sous le titre de « socialisme dans un seul pays », en examinant brièvement la caractérisation par Serge de la collectivisation forcée, de l'industrialisation accélérée, la montée de la bureaucratie et la signification des purges.

La contribution de Serge à notre compréhension du système stalinien créé dans les années 30 est particulièrement importante aujourd'hui non parce que les mêmes questions — plan contre marché, — par exemple, sont posées, mais parce que la période décrite par Serge fut celle où se formèrent les rapports de classe en Union soviétique. Si l'on veut comprendre l'Union soviétique aujourd'hui, il faut se tourner vers la période étudiée par Serge. Le système stalinien avait un certain dynamisme et une certaine logique affectant la vie de millions. Plus, les rapports particuliers qui furent établis entre le régime et les ouvriers dans les conditions donnant le vertige d'industrialisation accélérée et de collectivisation forcée, sont devenus des traits permanents du système et susceptibles de se reproduire. Les caractères principaux de ces rapports étaient que :

1 - La planification démocratique était une possibilité exclue et les plans élaborés étaient au contraire des « documents impératifs sortis par le centre sans information adéquate pour évaluer la possibilité réelle de les appliquer » ;

2 — Parce que les besoins des ouvriers n'étaient pas pris en compte, les ouvriers, ceux qui réalisaient, adaptaient les instructions de façon à réussir à couvrir leurs propres besoins, ce qui signifiait que les plans s'effondraient ou étaient perturbés par les réponses individuelles des ouvriers au système qui leur était imposé, ce qui, à son tour, affectait le nouveau chaînon de l'économie, puisque les subsistances étaient perturbées, ce qui conduisait les ouvriers à modifier les instructions pour satisfaire leur propres besoins ; le résultat fut que, plus le centre essayait de centraliser pour maintenir un contrôle étroit sur les événements économiques, moins il avait, en réalité, de contrôle, car les ouvriers, en pleine pénurie, pensaient à leurs propres intérêts et les administrateurs mentaient pour faire bien sur le papier. Cette forme de planification devint anti-planification ; au lieu d'une organisation rationnelle de la production s'est développé un système anarchique, irrationnel et coûteux. Une information incertaine et une forme de sabotage atomisé et involontaire en ont résulté. Les travailleurs ont perturbé, parce que leurs intérêts n'étaient pas les mêmes que ceux des planificateurs (sous une authentique planification socialiste, il n'y aurait pas d'antagonisme puisque planificateurs et exécutants seraient les mêmes).

Le résultat final fut que la planification stalinienne — c'est ainsi que Serge l'appela finalement — à savoir l'attribution et la mobilisation des ressources sans contrôle démocratique, — ne pouvait garantir une correspondance reconnaissable de la sortie des instructions aux instructions elles-mêmes. Comme chacun falsifiait l'information dans son propre intérêt, il se créa ainsi un système hautement inefficace de gaspillage. Selon Serge :

« Désordre, panique, terreur, [...] résistance passive, [...] toutes les statistiques, sur les bilans, tous les chiffres étaient faux parce que personne n'osa dire la vérité »²¹.

Les méthodes employées rendaient les ouvriers hostiles à l'industrialisation et les poussaient à résister de façon atomisée, individualisée plutôt que collective, par la production médiocre et pas à temps. Ce qui commençait, en riposte aux rythmes accélérés, à une époque de pénurie de main d'œuvre extrême, devint une forme de protestation contre le système. Au cœur de la machine de terreur de Staline, l'élite gagna le contrôle politique sur la population par la force, mais pas sur les événements économiques, malgré tous ses efforts²².

Serge illustra les dilemmes de base des relations régime / ouvriers publiquement décrites ci-dessus sans théoriser. Il commença par la collectivisation forcée de l'agriculture, destinée à briser la résistance collective de la paysannerie qui s'était révoltée contre les mesures qui lui étaient imposées. Pour briser cette résistance, Staline déclara la guerre aux résistants, qui furent baptisés « koulaks », désignés comme ennemis du peuple ... pour être « liquidés en tant que classe »²³. Serge soulignait que la collectivisation totale n'avait jamais été prévue. Le plan, qui s'était développé depuis 1925-1926, n'envisageait la collectivisation que de la terre qui pouvait être équipée en machines agricoles. Toute la question de la collectivisation était qu'il fallait *industrialiser* la production agricole et donner une alternative attrayante aux petites fermes paysannes. Le kolkhoze sans tracteurs n'avait pas de sens. La collectivisation totale n'avait pas été prévue, ni planifiée ; le résultat fut qu'il fallut créer des usines géantes pour produire des machines agricoles, utilisant des ressources destinées à d'autres secteurs et à leur détriment. Comme le notait Serge, la collectivisation produisit une pénurie de matières premières, de l'hostilité, une agriculture ruinée, et elle détruisit le plan pour l'industrie. Comme les paysans hostiles stockaient leur grain, détruisaient leur cheptel, la production agricole s'effondra ; Staline exigea des quotas plus élevés et réussit à extraire jusqu'au dernier grain en Ukraine pour les villes et l'exportation, provoquant une famine organisée par l'Etat qui tua 7 millions de paysans en 1932-1933²⁴. Serge nota sarcasti-

21. « Trente ans après »...

22. L'analyse de Serge est proche de celle de Trotsky et de Rakovsky, mais aussi des mencheviks de gauche qui écrivaient dans *Sotsialisticheskii Vestnik*.

23. *Destin d'une Révolution*, p. 192.

24. On trouve des détails à ce sujet dans Bohdan Krawchenko, « The Famine in the Ukraine in 1933 », *Critique* n° 17, 1986, pp. 137-147 et Robert Conquest, *Harvest of Sorrow*, Oxford University Press, 1986.

quement que la collectivisation créait l'anarchie plutôt qu'un plan. Il disait : « Au lieu d'appliquer un schéma politique, Staline en est réduit aux improvisations »²⁵.

La hâte bureaucratique et mal élaborée précipitamment de l'industrialisation stalinienne avait des implications de plus longue portée pour la croissance à venir et la qualité des produits. L'industrialisation était financée par une pression extrême sur la classe ouvrière, produisant des conditions intolérables, énumérées par Serge dans *Destin d'une Révolution*. Il disait : « L'industrialisation est dirigée comme une marche en pays conquis »²⁶. L'intensification du travail signifiait que l'ouvrier, pour réaliser ses quotas quantitatifs, devait oublier de faire attention à la qualité. C'est corroboré par Rakovsky, Andrew Smith et autres observateurs.

Les produits défectueux produits à un endroit entrèrent dans la circulation comme moyen de production de produits futurs qui devaient être aussi défectueux construisant des usines entières, construites avec des matériaux de construction défectueux et équipés avec des machines de métal défectueux²⁷. C'était en vérité une façon coûteuse et un vrai gaspillage dans l'industrialisation pour les machines comme les gens²⁸. Serge décrivit les pannes continues des machines résultant d'un mauvais usage. Ce n'était pas le moment quand Staline demandait que le plan quinquennal soit réalisé en quatre et même trois ans ! Des ressources précieuses, nécessaires ailleurs, devaient être utilisées de plus en plus pour réparer des machines épuisées. Certaines étaient rares et se perdaient. Serge nota que la réponse de Staline à chaque problème était de pressurer plus les ouvriers, rendre leur travail plus dur, consommer moins ; retenir leur paie, diminuer leurs salaires. Cela produisait un taux élevé de remplacement de la main d'oeuvre avec un impact négatif sur la production. Citant des statistiques officielles, Serge relevait qu'en Ukraine, des usines étaient renouvelées en trois mois, les ouvriers partant à la recherche de nourriture, logement et meilleures conditions de travail : « On voyage parce qu'on est mal »²⁹.

Dans *Soviets 1929*, Serge souligne le gaspillage et le coût élevé de la production : le manque de coordination signifiait qu'en certains endroits on produisait des usines entières, mais qu'elles ne tournaient pas parce qu'elles n'avaient pas de centrale pour les alimenter, et ailleurs il y avait des centrales, mais elles attendaient la construction des usines. Sur le papier et en statistiques de croissance, cela pouvait sembler bon, mais dans les deux cas de construction, c'était inégalité et gaspillage. Dans d'autres régions, on laissait les usines construites à 70% (on ne peut utiliser 70% d'une usine) et, dans d'autres cas, Serge décrivait des usines qui produisaient 50, 60 et même 100% de biens dé-

25. *Destin ..*, p. 188.

26. *Ibidem*, p. 190.

27. Rakovsky, « Au Congrès et au Pays », *Cahiers Léon Trotsky* n° 18, juin 1984, pp. 96-123, texte daté de juillet-août 1930.

28. « Le Gaspillage bureaucratique » dans l'industrie », *Soviets 1929*, pp. 47-60.

29. *Destin*, p. 172.

fectueux qui entraient cependant en circulation ³⁰. Serge blâmait le système bureaucratique pour cette production coûteuse et à perte et en se lamentant que l'intérêt de la bureaucratie fût l'unique logique du système, l'emportant sur les besoins de l'agriculture, de l'industrie et de ceux de la population ³¹.

Tout en faisant allusion aux problèmes et de toute évidence informé de l'analyse de Rakovsky exprimée dans son article « Au Congrès et au Pays », Serge ne présentait pas une théorie d'ensemble. Au lieu de cela, de façon caractéristique, il attendait les effets de ces vastes forces sur les gens ordinaires, regardant la vie à la ville, à la campagne, dans l'usine. Il examinait les conditions horribles des ouvriers qui mouraient de faim sans travailler, des conditions qui souvent, forçaient les femmes à la prostitution après le travail pour trouver du pain pour les enfants, des « grands parents » qui se voyaient refuser les cartes de pain, parce qu'il ne travaillaient pas, étant trop vieux, des bandes errantes d'enfants dont les parents avaient disparu dans les camps de travail, de paysans affamés pendant la famine, organisée par l'Etat, de 1932-1933, tout en mettant cela en contraste avec le style de vie luxueux des « parvenus » dissimulant à peine leur cynisme, pour un système s'intitulant lui-même socialisme, alors qu'il produit des inégalités plus proches du capitalisme. Alors que Serge démontrait que l'économie croissait en dépit de l'industrialisation stalinienne parce que la force de travail industriel grandissait et que les machines étaient introduites là où n'elles n'existaient pas auparavant — pour ne pas parler des efforts du secteur de travail de masses vraiment esclavagiste dans les camps — il posait la question essentielle concernant cette croissance : croissance au bénéfice de qui ? Quel type de croissance ? Et il décrivait ce qui accompagnait cette croissance : chapardage, sabotage, misère, famine, lois sur les passeports, répression et terreur. Les méthodes de Staline, selon Serge, étaient anti-socialistes, mais justifiées officiellement au moyen d'un « marxisme vulgaire amoral ».

Serge discutait la draconienne législation du travail et les différents plans employés pour accélérer la production et tirer plus des travailleurs, comme le « travail de choc » la « compétition socialiste » et le stakhanovisme, soulignant que ces plans étaient voués à l'échec parce qu'ils étaient fondamentalement une fraude, manipulée par des administrateurs opportunistes et des ouvriers en collusion avec eux, pour gagner des primes pour eux-mêmes :

« Stakhanov ne travaillait pas seul et n'importe où, mais avec toute une équipe sélectionnée dans un endroit approprié, les équipes stakhanovistes fournissaient un effort si épuisant qu'elles comprenaient un sumuméraire destiné à remplacer l'ouvrier qui défailait au cours du travail ; les stakhanovistes préparaient leur travail une ou deux heures avant et un ou deux heures après la « journée » de production, ce qui augmentait de deux à trois heures la durée réelle de leur labeur »³².

30. *Soviets 1929*, pp. 48-52.

31. *Ibidem*, p. 56-57.

32. *Destin*, p. 30. Dans *Komsomolskaia Pravda* du 15 octobre 1988, un témoin confirme...

Quand les ouvriers résistaient franchement, ce que était inévitable, Serge rapportait la réponse quelque peu contradictoire du régime à la résistance, tout en montrant graphiquement ce qui arrivait à ceux qui osaient contester collectivement leur situation. La jeunesse était souvent la plus militante et il y a des preuves de grèves. Serge décrit celle de l'usine textile d'Ivanovo-Voznesensk en avril 1931, où les ouvriers n'avaient qu'un seul mot d'ordre pour exprimer leurs revendications : « Nous avons faim ». Les autorités cédèrent, blâmant la direction locale, on envoya du ravitaillement, le travail reprit et alors la purge commença bien tranquillement. Les trotskystes parmi les grévistes furent fusillés³³ et pas un mot ne perça, sauf à l'étranger. Dans ce seul épisode, Serge exprima la contradiction fondamentale du régime qui craint manifestement le prolétariat parce qu'il a usurpé son pouvoir politique. — On peut constater aujourd'hui le même type de réponse aux grèves du régime.

Ce que montraient les grèves, c'est que le régime avait affaire à une résistance organisée de la jeunesse et d'une fraction d'ouvriers plus âgés qui avaient en quelque sorte survécu à la Guerre civile, la Nep et les famines avec une sorte de mémoire collective basée sur les idées du marxisme de l'époque de la révolution. Serge notait que Staline combattait les ouvriers et les paysans et décapitait le parti. Le régime devait aussi s'occuper des conséquences de cette politique — plan non réalisé, fort mouvement de main d'oeuvre, alcoolisme, dans une pénurie extrême — tout en se préparant à la guerre. Serge le soulignait simplement et avec force : une force de travail sous-alimentée et mal nourrie, vivant une existence sans joie, ne pouvait pas être attendue comme celle dont dépendait le travail. Ce que la société capitaliste avait appris de l'expérience de l'esclavage avait été perdu pour les staliniens.

Serge répondait à ses propres questions sur la nature de la croissance économique par des exemples d'ouvriers réduits de force à des conditions inhumaines, avec des salaires insuffisants pour échapper à la faim, la main d'oeuvre servile engagée dans la construction des camps et les paysans dont la résistance était contrée par la déportation et l'expropriation. Cette situation aboutissait à la démoralisation de la classe ouvrière accompagnée d'un sens de la futilité. Soulignant l'omniprésente police secrète qui stationnait dans tous les établissements, Serge évoquait la vie des citoyens ordinaires dans ces conditions :

« Il faut se représenter l'ouvrier préoccupé par l'obtention, le timbrage, la vérification, le réenregistrement des cartes de pain que l'on refuse sous divers prétextes à la moitié des siens : la ménagère courant les magasins vides et s'inscrivant dans une queue aux portes d'un poissonnerie pour disputer le lendemain à son sort une ration de poisson salé, l'ouvrier en butte au mouchardage rentrant chez lui pour commenter à table les arrestations de la nuit »³⁴.

Ce que Serge révélait, c'est comment les conditions de coercition physique et d'internement dans le contexte de pénurie et précipitation laissaient la population dans l'impossibilité de penser à autre chose qu'à survivre et à leur

33. *Ibidem*, p. 26.

34. *Ibidem*, p. 211.

propre intérêt. Le style de Serge, c'est l'accumulation d'exemples concrets : le processus d'atomisation de la population est empiriquement montré, mais pas théoriquement démontrée.

La sanglante rupture

Staline ne pouvait renforcer ces méthodes qu'en extirpant toute opposition. Serge notait que le système était hautement instable, reposant seulement sur la force brutale. Les purges, bien que non prévues et découlant d'un engrenage interne dynamique, mis en mouvement par les méthodes d'industrialisation et de gouvernement de Staline, créaient des rapports nouveaux. Aucun des problèmes fondamentaux de la société n'était réglé à la fin des purges sanglantes, mais des millions avaient payé de leur vie. Toutes les formes de résistance collective étaient brisées et toute résistance résiduelle était atomisée alors que la population épuisée ne s'intéressait qu'à sa survie, pas à la politique. Après les dix premières années exaltantes de la révolution, venaient ce que Serge appelait dix années noires, de 1927 à 1937. Ces dernières années continuèrent la lutte de la génération révolutionnaire contre le totalitarisme et la guerre du régime contre son propre peuple sous la forme de l'industrialisation, de la famine, de la déportation et des exécutions. Les fondateurs de la révolution, qui étaient pour une industrialisation précoce et une collectivisation graduelle, une planification démocratique, un internationalisme militant, la démocratisation du Parti et de la société et un combat contre la bureaucratization passèrent « du pouvoir à la prison, la déportation et la mort ». Serge appelait « la contre-révolution stalinienne » la prise du pouvoir la plus sanglante de l'histoire, dans laquelle la résistance de la jeune génération était si acharnée qu'il fut nécessaire pour le régime de l'éliminer entièrement pour se consolider. Selon ses paroles :

« Les bolcheviks périrent par dizaine de milliers, les vétérans de la Guerre Civile par centaines de milliers et les citoyens soviétiques contaminés par les idéaux condamnés, par millions. Quelques dizaines de compagnons de Lénine et Trotsky furent capables de se déshonorer par un acte suprême de dévotion au parti avant d'être fusillés. Des milliers d'autres furent abattus dans les sous-sols. Les plus grands camps de concentration de l'histoire furent organisés afin de surveiller l'élimination physique des grandes masses de condamnés ». ³⁵

Le nouvel Etat que Serge appela Etat policier bureaucratique était « réactionnaire dans toutes les questions importantes en ce qui concerne le respect des idéaux de la révolution. Un marxisme de mots d'ordre morts nés dans les bureaux prend la place d'un marxisme critique d'hommes pensants ». Plus encore, Staline put « tenir les âmes de l'opposition par leur patriotisme de parti qu'il utilisa pour les diviser et les dévorer ». Le culte du chef était né, les parvenus bureaucratiques du système totalitaire, qui surgissaient, répétaient les paroles du chef et saluaient la théorie du socialisme dans un seul pays.

35. « Trente ans après ».

A la fin de sa vie, Serge réaffirma son attachement à la politique de l'Opposition de gauche, mais aussi avec certaines réserves : il ne définit jamais la nature de classe de l'Etat soviétique de façon systématique, l'appelant finalement « totalitarisme bureaucratique à penchants collectivistes », c'est-à-dire qu'il décrivit ses traits, discuta ses dilemmes mais ne donna pas de précision sur sa nature de classe. On peut l'attribuer en partie à la méthode d'étude de Serge et en partie à la nature contradictoire de l'organisme en constitution. Il appelait la bureaucratie tantôt une caste et tantôt une classe; il reconnaissait qu'il y avait exploitation mais n'appelait pas le régime « capitaliste ». Il assurait que l'URSS aurait besoin d'une nouvelle révolution — et craignait que, sans cela, la bureaucratie s'arrange avec l'impérialisme pour une exploitation en commun des ouvriers soviétiques.³⁶ Serge développait des idées « révisionnistes » sur le rôle de la technocratie, et avait des notions plutôt « hérétiques » sur le parti; bien qu'il affirmât : « Nous avons terriblement besoin d'un cadre d'organisation », il nous inspira une saine suspicion à l'égard de la centralisation, de la discipline et de l'idéologie guidée.³⁷

Pessimiste, parce que l'URSS avait créé un « univers concentrationnaire », bloqué le socialisme et aidé à créer le nazisme, Serge néanmoins était plus optimiste que jamais à la fin de sa vie, convaincu que l'unique solution était le socialisme qui pourrait mettre l'économie au service de ses producteurs librement associés, bien que les mencheviks autour de *New Leader*, nombre de trotskystes et de ceux qu'on appelle « centristes », aient proclamé que Serge allait vers la social-démocratie et s'éloignait du marxisme.

Serge lui-même posait en principe la transformation de la société socialiste et l'abolition de la domination bourgeoise. Il écrivait que la révolution devait être « plus que seulement prolétarienne », c'est-à-dire qu'elle devait être socialiste au sens humaniste, « plus précisément socialisant par des moyens démocratiques libertaires »³⁸. Pour Serge il était vital que la révolution fasse attention à la question de la liberté. Serge était un internationaliste intransigeant, un révolutionnaire attaché à la plus grande liberté personnelle à l'intérieur du processus révolutionnaire. A la différence de nombre d'autres, anciens révolutionnaires dont « les dieux les avaient abusés », Serge ne voyait pas le stalinisme comme le développement normal du léninisme mais plutôt comme une corruption de ce dernier. Il assurait qu'il y avait dans la pensée bolchevique des semences qui allaient fleurir abondamment sous Staline, mais que nombre d'autres auraient pu fleurir dans une démocratie nouvelle si les circonstances avaient existé pour leur germination.

Pour Serge, le stalinisme représentait l'écrasement des idéaux de la révolution. La question se pose de la valeur des idées de Serge — j'ai montré com-

36. *Ibidem*

37. Manuscrit inédit, Archives Serge, México.

38. « Marxisme et Démocratie », lettre à S. Hook, 19 juillet 1943.

ment des descriptions et analyses mettent le doigt sur les dilemmes et problèmes qui indiquent des traits fondamentaux du système soviétique : gaspillage dans la production, une bureaucratie qui n'a pas un contrôle total sur la classe ouvrière puisque les ouvriers s'entendent avec les administrateurs pour rendre le système tolérable pour eux. Il faut lire les oeuvres de Serge pour constater qu'il a décrit ce processus contradictoire quand il apparaissait et se reproduisait ; et cette discussion n'est ni complète ni dépourvue de contradictions internes. Mais les éléments de la critique contenus dans cette discussion nous fournissent les éléments essentiels pour comprendre l'Union soviétique : éléments qui ont survécu jusqu'à présent et sont au coeur des tentatives de Gorbatchev de *perestroïka* et de *glasnost*.

Document

Manifeste de Rioutine

Depuis plus d'un demi-siècle, chroniqueurs et historiens de l'U.R.S.S. dans les années trente errent autour de la question de la « plate-forme de Rioutine » parfois appelée aussi « lettre des vingt-deux bolcheviks ». Il y est fait également allusion dans la correspondance entre Trotsky et Sedov, et la « lettre d'un vieux-bolchevik » que Nikolaievsky assure avoir rédigée à partir des confidences de Boukharine.

Un récent article d'Arkadi Vaksberg dans *Iounost* de novembre 1988 permet d'éclaircir substantiellement cette question. Il existe en réalité trois textes dits de Rioutine. Le premier a dû être rédigé en 1930, peu après sa première arrestation et alors que son auteur cherchait déjà à unifier les oppositions. C'est un long texte de 200 pages, écrit Vaksberg, un « programme » qui a été saisi par le G.P.U. et qui existe peut-être encore dans le Fonds KGB puisque rien n'indique qu'il ait disparu, alors que c'est précisé pour d'autres.

Peu après sa libération — sa détention semble avoir été de courte durée —, Rioutine se mit à la rédaction d'un autre texte, sans doute plus volumineux encore, que Vaksberg qualifie d'« ouvrage » et qui s'intitulait *Staline et la Dictature du Proletariat* : également saisi par le G.P.U., ce texte a disparu. C'est en tout cas l'un de ces deux textes — nous ignorons lequel — qui est resté dans les mémoires comme « la plate-forme Rioutine ».

Enfin, le 21 août 1932, Rioutine réunit autour de lui, dans l'appartement de son vieux camarade P. S. Silitchenko, de « vieux-bolcheviks militants de base », qui discutent de l'éventualité, voire de la nécessité, de fonder une « Union des marxistes-léninistes », autrement dit une organisation semi-publique d'opposition. Il y a parmi eux des gens qui ont appartenu à l'opposition zinoviéviste, puis unifiée, à l'opposition de gauche (trotskyste), à l'opposition de droite aussi. A la première catégorie appartiennent les Kaiourov, père et fils, vétérans du rayon de Vyborg, V. N. Kaiourov et N. P. Kaiourova (qui cachèrent Lénine en 1917) et leur fils A. V. Kaiourov, les anciens « trotskystes » V. P. Gorelov et B. M. Ptachniy. Nous ne pouvons situer politiquement avec précision les autres membres du parti cités par Vaksberg : N. O. Kolokolov, P. A. Galkine, P. M. Zamiatine, P. P. Fedorov, V. I. Demidev, N. I. Vassiliev, G. E. Rojkine.

C'est à cette réunion que Rioutine soumet un projet de manifeste qui est amendé et mis en circulation dans le parti. Là aussi, c'est un arc-en-ciel de militants qui sont touchés. Nous identifions les « droitiers », A. N. Slepkov, D. P. Maretsky, P. G. Petrovsky, A. Iou. Aikhenwald, les « trotskystes nuance Smirnov », V. A. Ter-Vaganian, S. I. Kavtaradzé, P. S. Vinogradskaia, S. V. Mratchkovsky, N. A. Palatnikov, l'ancien

dirigeant de l'Opposition ouvrière S. P. Medvedev, ainsi que Zinoviev et Kamenev, Jan Sten du groupe des J.C. qu'on appelait « Jeunes Turcs staliniens ». Vaksberg cite des noms connus mais que nous ne situons pas : A. D. Zaitsev, M. E. Ravitch-Tcherkasovskiy.

Le travail a été fait pratiquement au grand jour ; probablement de façon délibérée et la répression ne tarde pas : c'est le 11 septembre que le G.P.U. procède aux premières interpellations. Il mènera aussi l'enquête sur les gens qui, comme Zinoviev et Kamenev, ont lu le texte, mais pas dénoncé ses auteurs.

Le texte publié avec la présentation de Vaksberg est une « Adresse aux membres du Parti », que nous reproduisons ci-dessous en traduction française, dans sa forme de projet et avant les amendements. Il ne s'agit donc pas du long texte mentionné notamment par Victor Serge, mais d'un texte beaucoup plus bref, dont la connaissance a justifié l'exclusion de Zinoviev, Kamenev, Sten, etc.

Il est prématuré de chercher, à partir de ce texte, à dégager une physionomie nouvelle de l'histoire des premières années trente. On notera la tendance à l'unification, la présence d'hommes représentatifs de leur courant, le peu de souci de clandestinité comme si l'on cherchait à s'imposer en fait la reconnaissance des oppositions. La distinction était-elle aussi nette à Moscou en 1932, entre « Bloc des Oppositions », tel que le voyait Sedov qu'il appelait « nous » ou « nos alliés », et les amis de Rioutine, qu'il appelait « les droitiers » ? On peut se le demander et imaginer qu'à cette époque, les blocs pouvaient se faire et se défaire assez vite après quelques verres.

Il reste que, dans les deux cas, les mêmes sont dans ce débat, Rioutine et Slepko, certes, qui ne sont pas dans le Bloc dont parle Sedov, mais Sten, Zinoviev, Kamenev, Ter-Vaganian, N. A. Palatnikov et aussi S. P. Medvedev. Ces hommes-là voulaient parler et s'entendre, et voulaient combattre Staline. C'est un argument supplémentaire en faveur de la thèse que nous prêchons dans le désert depuis une dizaine d'années en assurant qu'il faut revoir l'histoire politique de l'U.R.S.S. dans le début des années trente. Mais n'est-ce pas finalement l'Histoire qui nous y conduit par la main, à travers le changement politique ? A moins de fermer les yeux, il faudra bien se décider à voir.

Pierre Broué

Camarades

Le parti et la dictature du prolétariat sont conduits par Staline et sa clique dans une impasse comme nous n'en avons jamais connu auparavant et traversent une crise mortellement dangereuse. Utilisant la tromperie, la calomnie et l'aviilissement des militants, recourant à la terreur et à une incroyable violence, Staline a, pendant les cinq dernières années, amputé le parti de ses meilleurs cadres authentiquement bolcheviques, au nom de la pureté des principes et de l'unité ; il a instauré sa propre dictature personnelle sur le parti et l'ensemble

du pays, il a rompu avec le léninisme et s'est engagé sur la voie du pire aventurisme et d'un arbitraire personnel sauvage, menant l'Union soviétique au bord de la faillite.

Au cours des dix premières années de pouvoir soviétique, quand celui-ci était conduit par une direction collective du comité central et de l'ensemble du parti, la classe ouvrière a déployé des efforts héroïques pour avancer dans la construction du socialisme, l'amélioration de la situation matérielle de tous les travailleurs et la consolidation de la dictature du prolétariat ; mais Staline a provoqué ensuite une détérioration grandissante et systématique de la situation de l'Union soviétique. Le délabrement et la désorganisation de l'économie prennent une ampleur incommensurable malgré la construction de dizaines de grosses entreprises. La confiance que les masses plaçaient dans le socialisme est brisée et leur disposition à défendre la dictature du prolétariat avec abnégation s'affaiblit d'année en année.

Un rythme d'industrialisation aventuriste qui entraîne une diminution colossale des salaires ; des impôts directs et indirects d'une grande lourdeur ; l'inflation, la montée des prix, la baisse de la valeur du tchervonets ; une collectivisation aventuriste menée au prix de la terreur, d'incroyables violences, et d'une dékoulakisation qui a touché dans la réalité les masses rurales moyennes et pauvres ; l'expropriation des campagnes par le moyen des réquisitions forcées et de multiples exactions ; tout cela a conduit le pays vers une crise extrêmement profonde, vers l'appauvrissement effrayant des masses et la famine, tant à la campagne que dans les villes.

L'industrie travaille à la moitié de ses capacités et souvent avec des succédanés ; conséquence de la course à la production dictée par des objectifs exagérés, la qualité de la production est au plus bas ; la productivité par tête a chuté considérablement ; les salaires en province sont souvent versés avec plusieurs mois de retard ; la population, appauvrie, s'acquitte de plus en plus difficilement des impôts ; le nombre d'ouvriers et d'employés diminue ; le spectre d'un chômage énorme et grandissant se dresse devant le prolétariat ; les ressources en matières premières sont profondément entamées.

Ce qui nous attend, c'est la poursuite de la réduction de l'industrie par suite de la crise grandissante des sources de financement.

Ce qui nous attend, c'est la poursuite de la paupérisation du prolétariat et la montée de la famine.

Et le tableau est plus sombre et plus terrible encore à la campagne.

Le pillage de la population rurale et la collectivisation forcée ont abouti à une réduction du cheptel — 30 % du niveau de 1927 — qui continue à périr dans les kolkhozes et sovkhozes par manque de nourriture. On ne bâtit plus de constructions nouvelles et on n'entretient pas les constructions existantes qui tombent en ruines ; le patrimoine agraire est anéanti ; les semences disponibles correspondent à la moitié des besoins ; la terre est mal cultivée ou pas cultivée du tout par manque d'énergie motrice.

Tout intéressement personnel au développement de l'agriculture a été étouffé ; le travail se fait sous la contrainte pure et la répression ; les kolkhozes

créés par la force s'effondrent. Tous les gens jeunes et en bonne santé, des millions de personnes fuient la campagne, errent à travers les pays et s'entassent dans les villes, coupés du travail productif ; ceux qui restent ont faim et se nourrissent d'ersatz. Les épidémies commencent à faire leur œuvre.

Ce qui nous attend, c'est l'appauvrissement croissant, la désertification et la régression des campagnes.

Ce qui nous attend, c'est la menace d'une famine accrue pour l'année à venir.

Le commerce extérieur est lui aussi en plein chaos : le tchervonets a perdu sa valeur, la politique des prix ballote vainement d'un côté à un autre ; les prix montent ; la spéculation sous toutes ses formes fleurit en conséquence de la pénurie, de la famine et de la faillite de l'économie tout entière. La balance du commerce extérieur connaît un énorme déficit ; les exportations ont cessé et ce qu'il en reste se fait au compte d'un appauvrissement supplémentaire des masses.

La planification est devenue mensonge et mystification complets ; partout se creusent inévitablement des brèches dont on attribue la responsabilité aux travailleurs à la base ; la réalisation des plans atteint 60-70 % des objectifs ; il n'y a plus aucune progression économique possible, l'économie, désorganisée, repose tout entière sur l'impondérable.

Pendant la 17^e conférence du parti réunit les bureaucrates staliniens qui se moquent avec arrogance et cynisme du parti, du prolétariat et de tous les travailleurs, et nous annonce que nous sommes parvenus à la société socialiste, que « le revenu populaire s'accroît à un rythme qui distance les pays capitalistes, le chômage et la misère sont anéantis, les « ciseaux des prix » se réduisent de même que l'opposition entre villes et campagne, le niveau de vie et de culture des ouvriers et paysans grandit chaque année ».

Le pays tout entier est muselé ; l'injustice, l'arbitraire et la violence, les menaces perpétuelles pèsent sur chaque ouvrier, chaque paysan. La légalité révolutionnaire est totalement bafouée. La confiance dans l'avenir n'existe plus. Les masses travailleuses et la classe ouvrière ont été acculées au désespoir par la politique stalinienne.

La haine, la rage et l'indignation des masses, comprimées sous le couvercle de la terreur, sont comme une eau qui bout. Les révoltes de paysans aidés de membres du parti et de komsomols affluent en vagues ininterrompues sur toute l'URSS depuis ces dernières années. Les grèves ouvrières éclatent par endroits, en dépit de la répression sauvage, des arrestations, des licenciements et des provocations.

L'enseignement de Marx et de Lénine est honteusement déformé et falsifié par Staline et sa clique. La science, la littérature, l'art, sont abaissés au rang de valets serviles de la direction stalinienne. La lutte contre l'opportunisme s'est vidée de son sens ; elle n'est plus qu'une caricature, un instrument de calomnie et de terreur à l'encontre des membres du parti qui ont une pensée autonome. Les droits du parti, garantis par les statuts, ont été usurpés par une bande de

politicards sans principes. Le centralisme démocratique a fait place au contrôle personnel du chef, la direction collective au système des hommes de main.

Le Comité Central est devenu la chambre d'enregistrement du dictateur « infailible » et les comités de région, des instances privées de droit auprès des secrétaires de région.

Avec les changements qui se sont opérés dans la vie du parti et le « 18 brumaire de Staline », le Bureau Politique, le présidium de la C.C.C. et les secrétariats des comités de région se sont peuplés de politicards sans principes froussards et menteurs ; Staline est devenu un dictateur inamovible et sans limites qui fait preuve d'un arbitraire borné, d'une stupidité et d'une violence sur les masses dix fois plus grands qu'aucun monarque autocrate.

Le système de la menace, de la terreur et de la tromperie contraint le parti à jouer le rôle d'instrument muet et aveugle aux mains de Staline pour lui permettre de réaliser ses lubies et ses ambitions. L'écrasante majorité des militants est contre la politique de Staline ; mais elle est écrasée et empoisonnée par l'appareil du parti.

Toute pensée bolchevique vivante au sein du parti est écrasée sous la menace d'exclusion, de licenciement et de privation de tous moyens de subsistance ; tout ce qu'il y a d'authentiquement léniniste est relégué dans la clandestinité ; le léninisme véritable est, dans une large mesure, un enseignement illégal et interdit.

Au cours du développement de la lutte interne et de l'amputation d'un groupe dirigeant après l'autre, l'appareil du parti a enflé et est devenu une force autonome qui se dresse au-dessus de lui et le domine en violant sa conscience et sa volonté. Les postes du parti ne sont pas occupés par les militants les plus honnêtes, les plus convaincus, soucieux des principes et prêts à défendre leur point de vue face à n'importe qui ; non, on fait monter des individus sans principes, roublards, malhonnêtes, prêts à changer dix fois d'avis sur l'ordre de leurs chefs, des carriéristes, des flagorneurs et des laquais.

La nature et l'essence même de la dictature du prolétariat ont été perverties. Les soviets ont été abaissés au rang de misérables appendices de l'appareil du parti ; d'organes proches et issus des masses, ils ont été transformés en machine bureaucratique sans âme. Les syndicats, d'école du communisme où les travailleurs doivent acquérir la conscience de la production socialiste en même temps qu'ils doivent recevoir une protection contre ses déformations bureaucratiques, ont été transformés en organes de pression contre les travailleurs et de répression contre ceux qui pensent autrement. La presse, puissant moyen d'éducation communiste et arme du léninisme, est devenue entre les mains de Staline et de sa clique une effrayante machine à mentir, tromper et terrifier les masses.

A la politique antiléniniste de la direction du parti s'ajoute une direction antiléniniste de l'I.C. D'état-major de la révolution communiste mondiale, l'I.C. a été rabaissée au niveau de simple chancellerie au service de Staline pour les affaires des partis communistes où siègent des bureaucrates couards qui exécutent la volonté de leur chef. La crise du PC (b) a entraîné celle de

l'I.C. Aucun parti communiste, à l'exception du PC allemand, ne progresse ; au contraire, ils régressent. Les élections au Parlement britannique et celle du président allemand ont montré que l'influence des PC diminuait. Les comités centraux des partis sont contraints de tromper les masses sur la situation réelle du PCUS (b) et celle de l'Union soviétique. Cette duperie, qui finit toujours par être démasquée, plonge les masses dans le désarroi et la déception. La politique aventuriste et sans principes menée en U.R.S.S. s'accompagne d'expédients du même genre sur les questions internationales. La position du PCUS (b) et de l'I.C. sur l'intervention du Japon en Mandchourie et à Shanghai était totalement opportuniste. Aujourd'hui, face à la menace grandissante de guerre, on ne peut pas mobiliser la conscience des masses sur cette question. Les mesures et les combinaisons d'appareil ne peuvent que semer le désarroi.

Staline et sa clique ne peuvent plus retrouver la voie léniniste ; ils mentent désespérément et sont dans une impasse dont ils ne sortiront pas. Ils vont continuer encore à osciller vainement d'un côté à l'autre, à s'enliser en entraînant les autres avec eux, à compliquer et aggraver la situation sans oser laisser le parti exprimer librement sa volonté. Par tous les moyens et toutes les méthodes, par le mensonge et la calomnie, par les arrestations et les exécutions, par les balles et le canon, ils continueront à défendre leur domination sur le parti et le pays qu'ils considèrent comme leurs biens.

Le rôle de Staline est, par son contenu objectif, le même pour le parti, la dictature du prolétariat et la construction du socialisme que celui d'Azev¹.

Le provocateur le plus génial et le plus courageux n'aurait pas pu inventer mieux que Staline et sa clique pour anéantir la dictature du prolétariat et discréditer le léninisme.

Les masses du parti et les travailleurs doivent sauver le bolchevisme ; ils doivent prendre leur destin entre leurs propres mains. Staline et sa clique ne quitteront et ne pourront quitter leurs postes de bon gré ; il faut donc les écarter par la force.

Il serait honteux et dégradant pour les révolutionnaires prolétariens de supporter plus longtemps le joug de Staline, son arbitraire et son outrage au parti et aux masses travailleuses. Celui qui ne remarque pas ce joug, qui ne ressent pas l'arbitraire et l'oppression, et ne s'en indigné pas, est un esclave et non un léniniste, un serf et non un révolutionnaire prolétarien.

Nous, membres du PCUS (b), réunis en conférence unifiée, avons décidé de créer une « Union des marxistes-léninistes » pour lutter contre la clique stalinienne, pour le rétablissement des droits du parti et de la dictature prolétarienne, pour le retour du parti sur la voie léniniste de construction du socialisme.

Cette union — de défense du léninisme — est partie intégrante du PCUS (b) et n'a pas d'intérêts distincts des masses du parti et de la classe ouvrière.

1. Evno Fichelevitch Azev (1869-1918) membre de la direction du parti s.r. et dirigeant de son « organisation de combat » était agent de l'Okhrana. Il organisait des attentats et les « donnait » à ses patrons. Il est le prototype de l'« agent provocateur ».

Elle sera au contraire de plus en plus résolument l'expression et la défense de leurs intérêts. Elle ne s'oppose pas au parti, mais s'oppose seulement à Staline et à sa clique.

L'Union des marxistes-léninistes défend l'idée que le développement de l'industrialisation du pays doit nécessairement avoir pour base une amélioration des conditions matérielles du prolétariat et de tous les travailleurs. Mais actuellement, sa première tâche est de combattre les méthodes staliniennes et les rythmes d'industrialisation qui entraînent saccage, paupérisation et famine dans tout le pays, car une telle industrialisation n'a rien de socialiste et ne peut en aucun cas conduire à la construction de la société socialiste.

L'Union des marxistes-léninistes défend l'idée qu'une collaboration générale est nécessaire pour une collectivisation volontaire avec un encouragement parallèle et systématique à l'économie individuelle pour les paysans pauvres et moyens. Mais actuellement, sa première tâche est de combattre la collectivisation forcée stalinienne qui est en profonde contradiction avec le programme du parti et de l'I.C. et subit dans les faits une complète faillite.

L'Union des marxistes-léninistes défend l'idée que les intérêts de classe du prolétariat et des éléments capitalistes à l'intérieur de l'URSS sont inconciliables. Elle combattra résolument contre la dissimulation des contradictions de classe entre ville et campagne. Mais, actuellement, sa première tâche est de systématiquement et sans relâche dévoiler et dénoncer l'entretien d'une exacerbation de la lutte de classes et de la guerre civile au sein de la dictature du prolétariat, qui sape et désorganise l'Etat ouvrier et la construction socialiste.

L'Union des marxistes-léninistes est l'ennemie irréductible de tout opportunisme. Mais dans les conditions actuelles, elle se fixe la tâche essentielle de lutter contre la transformation en caricature de l'enseignement de Lénine sur l'opportunisme, devenu un instrument de calomnie, de mensonge et de terreur qui discrédite le léninisme lui-même, démoralise le parti, renforce et entretient l'opportunisme réel.

Tous les bolcheviks authentiques, tous les léninistes éprouvés, tous les révolutionnaires prolétariens véritables doivent s'unir pour réaliser ces tâches. Les récents événements rendent caducs et dépourvus de signification les anciens groupes internes au parti ; l'histoire nous place non plus face à des erreurs ou des différences d'interprétation sur tel ou tel point du léninisme, mais face au problème de la survie même du parti bolchevique et de l'Etat ouvrier. Aujourd'hui la ligne de partage dans le parti n'est plus « pour ou contre Trotsky », ni « pour ou contre Boukharine » ; c'est le maintien de la direction stalinienne et l'anéantissement du parti léniniste et du pouvoir soviétique ou la liquidation de la clique stalinienne et la préservation du parti et de la dictature prolétarienne.

Les craintes de Lénine à propos de Staline — de son manque de loyauté, son manque de scrupules, son incapacité à manier le pouvoir — se sont pleinement vérifiées : Staline et sa clique tuent le communisme et il faut faire cesser au plus vite leur domination.

Nous appelons tous les vrais léninistes à organiser sur place, partout et en tous endroits, des cellules de l'Union de défense du léninisme, et à se regrouper sous le drapeau de cette dernière pour la liquidation de la dictature stalinienne.

Vite au travail ! Il est temps d'en finir avec le désarroi et la peur de la répression des politiciens sans principes et des traîtres du léninisme ; d'en finir avec les grognements et geignements impuissants. Il est temps de commencer à se battre à la base avec abnégation, sans attendre une initiative d'en haut. D'opposer à la terreur le courage et la conscience de la justesse de notre cause. Chaque membre du parti pour lequel sont chers les conquêtes d'Octobre et le socialisme, doit se faire l'organisateur d'un centre qui regroupera des camarades dévoués, honnêtes et fiables. Chaque léniniste véritable doit, partout où il le peut, développer nos idées. Le plus vite possible : les événements n'attendent pas.

Notre mot d'ordre majeur doit être transmis de camarade à camarade, de groupe en groupe, de ville en ville : à bas la dictature de Staline et de sa clique, à bas la bande de politiciens sans principes et de trompeurs politiques ! A bas l'usurpateur des droits du parti ! Vive le PCUS (b) ! Vive le léninisme !

Conférence unifiée de l'Union des marxistes-léninistes

Juin 1932

A lire et à donner à un autre. A reproduire et diffuser.

(Traduit du russe par Isabelle Lombard)

Colloques

Theodor Bergmann

Colloque Boukharine de Wuppertal¹ : « *L'enfant chéri du parti* »

Du 10 au 13 octobre, une centaine de chercheurs se sont réunis à Wuppertal pour débattre de Nikolai I. Boukharine, théoricien du socialisme, dans un colloque international et interdisciplinaire. L'ampleur du thème répondait à celle du travail de Boukharine dans sa vie brutalement arrêtée par Staline. Le nombre des communications a empêché une présentation complète dont ont bénéficié les seuls chercheurs étrangers. La discussion a été d'une grande richesse.

Boukharine, révolutionnaire en action

Huit contributions ont traité du premier groupe de questions : les activités politiques de Boukharine.

Svetlana Gourvitch-Boukharina, historienne à Moscou, a donné une interprétation du dernier discours de son père à Paris le 3 avril 1935, qu'elle a dû reconstruire à partir de sources françaises. Elle y voit son testament politique, dans lequel il traite du danger fasciste, de la lutte antifasciste commune des socialistes et des communistes et de sa vision d'avenir d'un socialisme humaniste.

Valery Pissiguine, mécanicien à l'usine de camions et dirigeant du club politique Nikolai Boukharine à Naberejnyje Tchelny, à 900 kilomètres à l'Est de Moscou, a exposé les raisons qui donnent une importance particulière aujourd'hui à la réhabilitation de Boukharine : sa stratégie économique et ses méthodes politiques constituaient déjà en 1928 des alternatives au modèle stalinien.

¹ *Sozialismus*, novembre 1988, pp. 52 - 55, traduit de l'allemand par J.P. Le Nir. Le colloque était organisé par le professeur Theodor Bergmann, auteur du compte-rendu ci-dessus, qui y exprime ses conceptions personnelles.

Aleksandr Kan, professeur à l'Institut historique de l'Université d'Up-sala, a décrit l'importante collaboration de Boukharine aux organes des gauches scandinaves pendant son émigration et plus tard. Il lui semble cependant que, dans son activité ultérieure au Comintern, Boukharine a montré moins de compréhension pour les particularités du mouvement ouvrier local.

B. H. Bayerlein, historien à Darmstadt, a étudié en profondeur les archives de Jules Humbert-Droz, collaborateur de longue date de Boukharine au secrétariat du Comintern. Il en ressort que Boukharine était déjà politiquement très passif dans le Comintern depuis environ la fin de 1927.

Pierre Broué, historien à Grenoble, discuta les oppositions politiques et les différents personnels entre Boukharine et Trotsky à travers les différentes étapes de 1912 à 1929. Un libre débat entre ces deux grands esprits révolutionnaires n'était possible que dans un parti que n'auraient pas dominé Staline, sa fraction et sa bureaucratie. Il voit en eux deux facettes d'une histoire et d'une tragédie uniques. Il faudra réhabiliter Trotsky, après Boukharine.

Léonide K. Skarenkov, professeur à l'Institut d'Histoire de l'U.R.S.S., dont la biographie de Boukharine paraîtra prochainement à Moscou, a donné un bref aperçu de la vie de Boukharine et souligné les différences de conception avec Staline jusqu'au bout dans les questions importantes de politique extérieure et intérieure, qui ne furent que faiblement voilées par sa reconnaissance formelle de « la victoire complète de la direction de Staline ». Skarenkov a essayé de montrer ce qu'étaient alors la pensée et la psychologie des révolutionnaires qui avaient cru, de façon utopique, en 1918, à la victoire prochaine du communisme dans le monde. L'unité du parti était pour tous les communistes, même minoritaires, ce qui comptait le plus. Après la réhabilitation politique de Boukharine en U.R.S.S., on y étudie maintenant son alternative au stalinisme.

Michal Reiman, politologue à l'Université libre de Berlin, a voulu apporter un jugement balancé du rôle politique de Boukharine. A côté des alternatives politiques au stalinisme, il a aussi traité de sa collaboration avec Staline qui contribua à un moment donné « à la consolidation de la position de Staline ».

Lev Kopelev a parlé brièvement du point de vue ouvert de Boukharine sur la littérature et l'art et de la protection qu'il a accordée aux marginaux du front culturel. Il a mis en garde contre toute hagiographie et tous jugements anachroniques. Visiblement, nombre de chercheurs allemands, émigrés antimarxistes de l'Est n'ont pas compris cet avertissement.

Iouri A. Poliakov, professeur à l'Institut d'Histoire de l'U.R.S.S. à Moscou, laissa à penser que les tendances des membres du parti pouvaient influencer la politique de la direction. Tandis que déclinait l'influence de Boukharine, dit-il, Staline, lui, s'appuyait sur de nombreux membres du parti, d'autant plus que les espoirs d'une révolution mondiale avaient été déçus.

C'est une importante contribution qui a été présentée par A. Vatline, de l'Institut pour le marxisme-léninisme auprès du C.C. du P.C. de l'U.R.S.S. Il a situé le tournant gauche du Comintern dans son contexte international : début du reflux du mouvement ouvrier allemand, absence de révolution mondiale,

montée du fascisme. Boukharine voyait dans la social-démocratie une barrière contre la révolution mondiale, mais n'allait pas aussi loin que Zinoviev en 1924 ou Staline en 1928 et les ultra-gauchistes du K.P.D. qui, par leur thèse du « social-fascisme, » poussaient le S.P.D. dans les parages des fascistes. Bien plus, il réclame un front unique, une réforme de l'appareil du Comintern et de ses méthodes, dans lesquelles devaient prévaloir de nouveau les différences entre pays, ainsi qu'un élargissement de la démocratie interne du parti. Mais les projets correspondants de Boukharine furent écartés du projet de programme. Il était de plus en plus évident que son influence diminuait. Mais sa ligne a signifié qu'il sauvait l'honneur du communisme.

Problèmes de l'économie socialiste

Pour ce deuxième thème, il s'agissait d'une part de la Nep (après le communisme de guerre) et, de l'autre, des problèmes actuels de la politique économique.

Vitaly Lelytchouk, professeur à l'Institut d'Histoire de l'U.R.S.S. fit remarquer les changements de la situation entre le 14^e et le 15^e congrès du parti (1925 et 1927). Au 15^e congrès du parti, Boukharine prit position pour « dépasser les pays capitalistes » tandis que Dzerjinski mettait en garde contre la politicaillerie. Le plus grand mérite de Boukharine fut d'écrire en 1929 ses « Notes d'un économiste » dans lesquelles il s'en prenait à toute économie de commandement administratif et au système punitif. C'était déjà l'appel au secours d'un noyé. Dans un manuscrit jusqu'à présent inédit, Boukharine, en 1936 encore, plaide pour sa stratégie de développement.

Moshé Lewin, professeur d'Histoire à Philadelphie, montra les illusions et l'inexpérience politique de presque tous les bolcheviks. Ils ignoraient en 1917 la bureaucratie et croyaient au dépérissement de l'Etat. Cette « théorie » a agi carrément comme un anesthésique. La justification de Lénine pour la maintenir était comme un tranquillisant alors qu'elle était arriérée, un vestige du passé. Le combat de Boukharine contre ces extravagances fut également orienté contre le développement d'un appareil d'Etat démesuré. C'était un précurseur de la perestroïka et de la démocratisation du parti. Le système administratif actuel ne serait pas le stalinisme : il aurait tout de même donné naissance à des réformateurs. Boukharine serait un bon point de départ pour une réflexion critique dont on ne peut encore présumer des résultats.

Vladimir Kozlov, de l'Institut du marxisme-léninisme de Moscou, exposa en détail les succès de la Nep dans les années 1925-1927.

Michal Mirski, de Copenhague, analysa la Nep et montra le rapport entre les difficultés économiques et les luttes à l'intérieur du parti. La raison principale du déclin de Boukharine en tant que théoricien et praticien serait, selon lui, que la pensée marxiste ne réussissait pas d'évaluation juste des problèmes économiques.

H. G. Kosta, économiste de Francfort, traita du changement des conceptions économiques de Boukharine. Il envisagea d'abord une transition écono-

mique naturelle au socialisme qui verrait s'abolir le rapport marchandise/argent. Reconnaissant plus tard qu'un échange monétaire était nécessaire, il n'était pas favorable à un socialisme de marché ; il fut pourtant un précurseur de l'économie réformée, qui comprenait vite les réalités et était prêt à abandonner les dogmes.

Aleksandar Vacic, de Genève, examina les divergences entre Boukharine et Préobrajensky. Il voit un appauvrissement dans la tentative d'uniformisation de l'économie en un secteur. Dans une économie socialiste moderne, tous les rapports de production, conformément au degré de développement du pays, devraient coexister, le marché et le plan coopérer. Ils seraient à placer dans un cadre démocratique et social.

Kalman Pecsí, de l'Institut d'économie mondiale de Budapest, traite des enseignements de Boukharine pour les réformes actuelles.

Zeng Qixian, professeur d'économie politique à Wuhan, pense que la théorie économique en Chine dépasse de beaucoup, par ses connaissances, Boukharine et son temps et souligne l'édification et l'amélioration constante d'un système socialiste de marché dans lequel l'Etat (la planification) régularise le marché et où le marché guide les entreprises.

Kenneth Tarbuck, de Grande-Bretagne, a vu la position de Boukharine à l'égard du marché de façon différente de bien d'autres. Il voyait le terme d'une société socialiste pleinement développée dans leur abolition. Mais ils continuaient à opérer pendant une longue période de transition pour être supprimés par la suprématie progressivement affirmée du secteur socialiste.

La Question agraire, problème central

Viktor P. Danilov, professeur à l'Institut d'Histoire de l'U.R.S.S., a critiqué la collectivisation de Staline qui, par précipitation et accélération administrative, a totalement discrédité l'idée importante de la transformation volontaire, graduelle, des exploitations individuelles de petits paysans en coopératives. La faute politique décisive de Boukharine a été d'approuver en 1927 l'exclusion du parti de Trotsky. Dès 1928, tout était clair. Staline a pu ensuite, sans beaucoup de théorie, faire mordre la poussière à Boukharine, isolé. Boukharine prévoyait la poursuite de la Nep sur une longue période, avec le développement d'exploitations paysannes qui approfondiraient leur coopération. Pour lui, la collectivisation était la dernière étape sur la voie qui passait par les coopératives volontaires comme l'avaient élaboré Chanine et Tchachanov.

Maryan Britovšek, de l'Institut d'économie politique de Ljubljana, voit dans les réflexions de Boukharine sur la transition du communisme de guerre à la Nep une grande performance. Pour lui, la Nep n'était pas une politique à court terme. Il relève cependant deux erreurs chez Boukharine, le principe économique de la supériorité de la grande entreprise dans l'agriculture et la surestimation de la demande paysanne en produits industriels.

Theodor Shanin, sociologue de Manchester, analyse deux carences de la théorie marxiste : l'idéologie du surdéveloppement permanent et le monopole

du socialisme de la classe ouvrière. Boukharine aurait représenté le mécanisme de correction. Le talent de Lénine, son intuition politique apparaissant entre autres dans ses cinq lettres « testamentaires », ont été systématisés par Boukharine. Boukharine aurait eu également une position de pointe en impulsant et en stimulant les études agraires en U.R.S.S. et aurait reconnu la possibilité d'une contribution essentielle des paysans à l'exploitation économique.

Yu Dazhang, de l'Institut d'économie de Pékin, traita également des conceptions de Boukharine de la transition progressive de l'agriculture vers de nouveaux rapports de production qui ne manquent pas aujourd'hui de pertinence.

Stephen Merl, du Centre de recherche sur l'économie agricole continentale de Giessen, estime que Boukharine s'est totalement trompé sur plusieurs questions décisives et qu'il a une part de responsabilité dans l'échec de la politique agricole en 1927. Peut-être était-il de ceux qui auraient dû entendre l'avertissement de Kopelev, mais qui sont sourds à cette autocritique et à cette modestie de l'historien.

La Théorie de l'Etat

Pour le quatrième thème, Sidney Heitman, de l'Institut historique de l'Université d'Etat du Colorado, traita de l'accusation portée contre Boukharine selon laquelle il aurait eu des idées anarchistes.

Ana di Biagio, de l'Institut historique de Florence, fit ressortir la ligne de Boukharine et son programme pour la politique internationale de l'Etat soviétique, de nature différente de ceux de Staline. Mais ils se différenciaient aussi de ceux de Lénine, parce que la vague révolutionnaire de l'après-guerre s'était apaisée.

Silvio Pons, du même institut, analysa le rôle important de Boukharine au plénum décisif du C.C. du 4/12 juillet 1928. C'est là qu'il poursuivit sa ligne et approfondit ses réflexions de 1925 sur la trêve politique et les initiatives « de la base », souligna à nouveau la nécessité d'une révolution culturelle et de la plus large démocratie. Il contredit la thèse de Staline sur l'aggravation de la lutte des classes.

Ernest Mandel, de l'Université de Bruxelles, critiqua le manque de compréhension de Boukharine pour le problème de la bureaucratie et de sa signification centrale.

Su Shaozhi, directeur en retraite de l'Institut du marxisme-léninisme-pensée de Mao Zedong de Pékin, voyait dans l'avertissement de Boukharine devant « le nouveau Leviathan » une importante contribution à l'interprétation marxiste de l'Etat. Il craignait qu'une étatisation illimitée et une collectivisation forcée ne mènent à un contrôle économique centralisé ; il mit en garde contre une bureaucratie de l'Etat et du Parti et leur combinaison qui conduirait finalement à une concentration du pouvoir dans une seule main.

Zhang Yefan, Institut de recherche de l'Histoire du mouvement ouvrier international, à Pékin, traita dans sa contribution de la théorie de Boukharine

sur l'extinction de la lutte des classes, position opposée à celle de Staline qui cherchait à justifier l'exacerbation de la lutte fractionnelle.

Rapport aux autres théoriciens

Dans la dernier thème ont dominé les contributions de Jutta Scherrer, Hermann Schmid et Yin Xuyi.

Jutta Scherrer, Institut historique de Paris, traita des relations entre Bogdanov et Boukharine : le premier fut longtemps leader des bolcheviks de gauche et Boukharine celui des communistes de gauche. Penseurs systématiques, à la recherche de solutions systématiques, ils concevaient des systèmes d'équilibre, faisaient confiance à la science, avaient des concepts d'harmonie pour la société post-révolutionnaire. Bogdanov préconisait le Proletkult, Boukharine protégeait ces tendances, tout en prenant une certaine distance.

Hermann Schmid, de l'Institut d'économie sociale de Roskilde, estimait que la façon de penser de Boukharine, sa méthodologie théorique et sa conception de la société seraient plus importantes pour les marxistes à l'Ouest que ses contributions théoriques fondamentales.

Il analysa cinq aspects de sa conception sociale : 1. « La totalité de la société », son approche système/théorie. 2. Son objectivisme méthodologique, singulier chez les marxistes classiques. 3. Ses perspectives sur le problème de l'opposition contre la dominance comme paradigme stratégique (et à ce sujet, comparaison avec Gramsci). 4. Analyse du changement social et de la transition avec l'accent mis sur les phénomènes superstructurels. 5. Les relations entre théorie et pratique.

Finalement, Yin Xuyi, de l'Institut de Recherche sur l'Histoire du mouvement ouvrier international de Pékin, apporta une rectification sur la réception de Boukharine dans la République populaire de Chine, les hauts et les bas reflétant aussi bien les rapports avec le P.C. d'Union soviétique que les tentatives de réforme économique. Dès 1978, on a commencé de nouveau à s'intéresser à lui en Chine.

Synthèse et Evaluation finale

Dans la séance de clôture du 13 octobre, V. Pissiguine proposa la poursuite de cette discussion scientifique et ouverte qui devrait permettre de traiter d'autres questions actuelles du socialisme. V. Kozlov fit un exposé sur les publications prévues par l'Institut de Moscou du marxisme-léninisme, qui va publier in-extenso d'importants comptes rendus, en particulier celui du XIVe congrès où seront reconstituées les 32 pages supprimées et donnés aussi les résultats authentiques des votes, plus tard aussi les protocoles des C.C. en séance plénière. Une nouvelle lumière serait ainsi jetée sur les luttes internes du parti des années 20 et 30. Sandor Kalman, de l'Institut d'économie mondiale de Budapest, rapporta sur la session prévue sur la politique économique de la période

de transition, de Staline aux tentatives de réformes, qui aura lieu à Budapest du 10 au 14 mars.

Ensuite, M. Lewin, Su Shaozhi et Pierre Broué résumèrent dans de brèves contributions leurs impressions majeures sur ce colloque et essayèrent de formuler un jugement synthétique sur la personnalité et l'oeuvre de Boukharine.

Il est encore trop tôt pour une évaluation complète de ce colloque. La mienne n'est que provisoire et néglige bien des contributions, ne mentionnant même pas celles qui sont écrites émanant des participants allemands, et disponibles. Les marxistes ne connaissaient pas de tabous, ils ont fait des auto-critiques, ont parlé en leur nom propre et suivant des points de vue personnels, pas en tant qu'officiels ou membres d'une délégation. Quelques non marxistes (antimarxistes ?) ont fortement simplifié les problèmes en présentant « l'économie de marché » comme la solution à toutes les questions d'approvisionnement ou la petite entreprise agricole comme la forme future dans le secteur agraire. Les économistes chinois attirèrent l'attention sur la problématique d'un pays en voie de développement avec une énorme fringale de marchandises, des besoins accumulés à couvrir dans tous les domaines (pas seulement les biens de consommation). Des économistes occidentaux rappelèrent le revers de la médaille de « l'économie de marché » et mentionnèrent le processus de disparition massive des petites entreprises paysannes. Mais ces faits ne semblent guère troubler les propagandistes du capitalisme : pourtant eux-mêmes furent écoutés, bien qu'ils n'aient rien apporté de nouveau sur le sujet.

Les cent chercheurs venaient de six pays « socialistes » et de treize pays « capitalistes », jeunes ou vieux, différents dans leur horizon expérimental, leur orientation politique, leur langue. Une compréhension pluraliste conduisit à un débat ouvert et très fructueux entre marxistes. Des expériences ont été échangées, des contacts noués ou renoués. Beaucoup avaient passé bien des années en prison, en camp, en émigration. Mais leur optimisme vis-à-vis de la vitalité du marxisme avait survécu à toutes les persécutions et peut-être contribué à leur propre survie. Ce qu'ils exposaient remontait en grande partie à un travail de recherche de plusieurs années. Même dans les périodes de persécution et de stagnation, une recherche marxiste avait pu avoir lieu sur laquelle peut s'appuyer la perestroïka en Chine et en U.R.S.S. Plusieurs des participants publient précisément en 1988 et 1989 des livres sur Boukharine, ses théories, ses activités. Il est de nouveau admis en maints pays.

On a exposé à ce colloque des faits jusque là largement inconnus, surtout l'important mémorandum de Boukharine du 30 janvier 1929 et les détails de sa confrontation avec Staline au printemps 1929. Boukharine réclama la révocation de Staline, Staline l'emporta au plénum d'avril 1929 par ses méthodes. Au 16e congrès du parti, en 1930, commença la « chasse aux sorcières » ouverte contre l'opposition « de droite » qui s'était dressée contre la stratégie et les méthodes de Staline. La poursuite de l'ouverture des archives soviétiques, exigée et souhaitées par tous les chercheurs, devrait révéler un nouveau matériel sur la résistance poursuivie jusqu'en 1937 à la politique de Staline.

Même pour d'autres ensembles de questions subsiste encore un grand déficit pour la recherche : ainsi en ce qui concerne l'attitude de Boukharine face au danger fasciste et aux méthodes du combat anti-fasciste, son rôle dans le Comintern, les rapports entre lui, Trotsky et les trotskystes.

Les initiateurs du colloque, en collaboration avec quelques correspondants d'autres pays, devront réaliser deux missions : la publication des plus importantes contributions écrites et la préparation d'une autre conférence qui poursuive le travail de la première, à savoir exhumer les sources ensevelies d'un marxisme non dogmatique, critique et auto-critique, afin de pouvoir de nouveau couler librement.

Il ne s'agit pas de trouver de nouveaux hommes à admirer et de cacher leurs erreurs et leurs fautes. Boukharine lui-même — et cela a été souvent clairement indiqué — était un révolutionnaire qui cherchait et qui commettait des fautes. Lénine était certain, dans son testament, qu'il apprendrait encore et surmonterait ses erreurs, comme d'autres. Staline, intellectuellement inférieur, mais organisationnellement supérieur, fit détruire cette tête critique comme tant d'autres grands penseurs et combattants du marxisme international. C'est pour cela que Boukharine est devenu le symbole de toutes les alternatives socialistes au stalinisme, que sa réhabilitation est devenue la garantie de la réhabilitation de tous les autres compagnons de lutte de la grande Révolution socialiste d'Octobre, la garantie aussi de l'irrévocabilité des grandes réformes en Chine et en U.R.S.S., auxquelles devraient succéder des réformes dans tous les « pays socialistes ». Elles changeront l'image du socialisme et amélioreront ainsi les conditions pour un mouvement socialiste indépendant dans les pays capitalistes.

Le marxisme non dogmatique, pluraliste, n'en est pas à sa fin, mais à un renouveau. Telle était l'impression dominante, optimiste, du colloque international Boukharine.

« Trotsky aujourd'hui » à Madrid, 30 janvier - 3 février

Le colloque Trotsky de Madrid a été organisé à l'initiative de l'Alliance française, de l'Institut français de Madrid et de la Fondation Andreu Nin. Il avait l'ambition de provoquer une large discussion quelques semaines après la publication en France de plusieurs travaux sur Trotsky dont sa biographie par Pierre Broué, par ailleurs historien de la guerre d'Espagne. Il s'est déroulé du 30 janvier au 3 février, plusieurs de ses débats publics et largement suivis ayant pris place dans la grande salle du prestigieux Ateneo de Madrid.

La journée d'ouverture, après le discours de bienvenue du Ministre de la Culture, Jorge Semprun, qui rappela l'assassinat de Trotsky et ses circonstances, et du président de l'Ateneo, José Prat, a été consacrée à deux communications, celle d'Esteban Volkow, « Sieva », petit-fils de Trotsky, et celle de Pierre Broué sur « Trotsky aujourd'hui ». Les séances suivantes ont été consacrées à « La pensée de Trotsky », « Trotsky et l'Espagne », « Trotsky écrivain et l'art » et un bilan des communications et débats.

Les participants se souviendront des fougueuses interventions de Wilbaldo Solano, de la communication de Marguerite Bonnet sur « Trotsky écrivain » — que nous souhaiterions pouvoir publier —, du débat provoqué par la défense de la politique socialiste et communiste pendant la guerre civile présentée par l'historien Juan Pablo Fusi, directeur de la Bibliothèque nationale, et de plusieurs interventions bouleversantes de Sieva, notamment à propos de Natalia Ivanovna, et son récit de sa rencontre à Moscou en décembre avec sa soeur Sacha Zakharovna. Tous les assistants ont sans doute retenu une fois pour toutes sa formule lapidaire dans une interview au *Pais* : « Ce n'est pas Trotsky qu'il faut réhabiliter, c'est la vérité historique ».

La Fondation Andreu Nin, co-organisatrice de ce colloque, ayant l'intention d'en publier les actes, notre compte rendu ne peut que rester bref. Après une publication en castillan ou en catalan, nous serons heureux d'en reprendre en français tout ou partie. Ce colloque, suivi tout au long par plusieurs centaines de personnes et auquel ont pris part Alain Dugrand, Fernando Claudin, Manuel Vazquez Montalban, membre du C.C. du P.S.U.C, J. Pastor, A. Krivine, V. Garcès, Enrique del Olmo, les historiens J. Maestro et P. Pagès et nombre d'anciens, parmi lesquels nous avons aperçu Eugenio Fernandez Grannell, Enrique Rodriguez (le Quique), Maria Teresa Andrade, Francisco De Cabo, l'ami de Nin, et bien d'autres que nous nous excusons de ne pouvoir citer tous, a constitué un apport réel à la connaissance de Trotsky et à l'intérêt qu'il suscite en Espagne.

On a remarqué, de la part de la presse, une grande attention et ce qu'on peut considérer comme une excellente « couverture ». En ce sens aussi, ce colloque constitue une date en Espagne

Note de lecture

P. B.

Post-scriptum pour l'édition hongroise

Dans ses mémoires, *Justice n'est pas Vengeance*, publiées en février 1989 chez Robert Laffont à Paris, Simon Wiesenthal, le chasseur de nazis, invoque un témoignage du regretté Vilem Kahan. Il porte sur le Tchécoslovaque Bruno Köhler, dirigeant du P.C.T., protégé de Béria, organisateur à Prague de l'accueil de Mercader à sa libération de sa prison mexicaine. Selon Wiesenthal, Kahan lui aurait confié : « Pour tous les gens bien informés, Köhler est l'homme qui a organisé l'assassinat de Léon Trotsky au Mexique » (p. 195).

Selon cette thèse, Köhler, arrêté par les Français en 1939, vit en 1940 sa libération « traîner en longueur de sorte qu'il tomba entre les mains des occupants allemands ». Relâché sur intervention soviétique, il aurait alors gagné Lisbonne et, de là, le Mexique, où il aurait joué ce rôle d'organisateur du meurtre.

Cette interprétation ne nous paraît pas vraisemblable au regard de la chronologie. D'abord parce que l'attentat du 24 mai et le meurtre du 20 août relèvent du même organisateur : ce n'est pas par hasard que Mercader, qui était à México et s'était jusque là tenu à l'écart de la maison de Trotsky, s'y rendit le 28 mai.

Quant à la venue de Köhler, du fait qu'en tout état de cause, il n'a pu « tomber entre les mains de l'occupant allemand » en France avant le 14 juin (date de l'entrée des troupes allemandes à Paris), il nous paraît invraisemblable d'assumer qu'il ait pu, entre cette date et le 20 août (assassinat de Trotsky) :

1. tomber aux mains des Allemands,
2. être libéré sur intervention soviétique,
3. gagner Lisbonne,
4. traverser l'Atlantique pour rejoindre le Mexique, voyager du port à la capitale et prendre les contacts nécessaires,
5. devenir l'« organisateur » d'un meurtre en réalité organisé depuis longtemps sans lui.

Il reste son rôle général d'« agent » et la part qu'il a prise dans l'accueil de Mercader en Tchécoslovaquie, circonstances qui ont pu influencer la mémoire de Kahan dans ce témoignage.

Les départs

Sylvia Bleeker (1901 - 1988)

Née en Biélorussie, dans l'empire du tsar, le 25 décembre 1901, Sylvia commença à militer dans le mouvement révolutionnaire à l'âge de seize ans et continua quand elle fut étudiante à l'université de Minsk. Elle émigra en 1920 au temps de la guerre civile et fit connaissance, sur le bateau, de M.Lewit — plus tard connu sous le nom de Morris Stein dans le mouvement et ils s'unirent pour la vie .

Aux Etats-Unis, elle exerça d'abord le métier de chapelière. Militante à la fédération juive du parti socialiste des Etats-Unis, elle rompit pour rejoindre les jeunes communistes peu après leur fondation et milita également dans le syndicat correspondant de l'A.F.L.. Une bourse syndicale lui permit de suivre pendant une année les cours du Collège ouvrier de Brookwood dont l'ancien pasteur A.J. Muste était le directeur pédagogique.

Avec son compagnon, elle fut dans les premières à rejoindre l'Opposition de gauche et la C.L.A. à sa fondation. Avec lui, elle fonda aussi en 1932 le périodique *Unzer Kampf* en yiddisch à destination des travailleurs juifs de New York. Elle participa activement aux luttes de tendances et de fractions, se rangeant en 1932-1934 du côté de Shachtman contre Cannon et en 1939-1940 contre Shachtman avec Cannon dans le grand débat commencé en 1939 sur la nature de l'U.R.S.S.. En 1939, elle était responsable des éditions Pioneer Publishers et suppléante du comité national du S.W.P.. Elle séjourna à Coyoacán en 1946, puis accompagna Morris Stein en Europe en 1947-1948. En dépit de son âge, elle manifesta son indignation lors de l'exclusion de son parti de vieux militants comme Breitman, Weissman et autres et rejoignit le groupe constitué par les membres de la F.I.T. et soutint jusqu'à sa mort le *Bulletin in Defense of Marxism* (BIDOM). Nos condoléances à tous les siens.

Max Goldman (1905 - 1988)

Il était né dans le ghetto de Varsovie et il est mort d'un arrêt du cœur le 2 décembre 1988, à Los Angeles. Il fit des études à New York, fréquentant le City College. Enseignant pendant plusieurs années, il milita au sein du syndicat de l'A.F.T. Licencié au moment de la grande crise, il décida alors de se consacrer à l'organisation des chômeurs et devint secrétaire, non appointé, de la Federal Workers Section du Local 574 à Minneapolis, dirigé par les trotskystes.

Le rôle des chômeurs, le sien propre, furent tels, dans la bataille de Minneapolis qu'il y gagna le surnom amical de « petit général ».

Max Goldman avait rejoint l'Opposition de gauche dès sa naissance après avoir milité pendant des années dans le P.C. américain. Il fut l'un des cadres du S.W.P., « branch organizer » à Chicago, Philadelphie, Newark. En 1939-1940, il fut l'un des dirigeants du S.W.P. à Minneapolis, à ce titre condamné à une peine de prison et reçut pour sa libération une des dernières lettres de Trotsky. Il fut parmi les condamnés du fameux procès de Minneapolis. Dans une fête en leur honneur, après leur libération de prison, il dit à ses camarades : « Ce monde n'est pas fait pour que des êtres humains y vivent et il faut construire une société nouvelle et meilleure. Nous avons été condamnés pour « conspiration », alors que nous rendons nos idées publiques, que nous vendons journaux et brochures, tenons des réunions publiques et essayons par tous les moyens de diffuser notre programme. Les vrais conspirateurs dans le monde d'aujourd'hui sont Roosevelt, Churchill, Staline et tous ceux qui se rencontrent à huis clos et ne disent jamais au peuple ce qu'ils discutent et ce qu'ils décident ».

Max Goldman aussi avait été exclu du S.W.P., à l'âge de 78 ans.

Les *Cahiers Léon Trotsky* présentent leurs condoléances à sa compagne, Shevi, ainsi qu'à ses enfants, Sherry, Maria et Mark et ses amis et camarades.

Milton Genecin, (Alvin) (1903-1989)

Milton Genecin était né en Russie le 3 mars 1908 et fut connu dans le mouvement ouvrier sous le pseudonyme d'Alvin. Il est mort à Los Angeles le 26 janvier dernier. Emigré avec sa famille en 1913, il avait vécu à Louisville puis à Minneapolis, s'établissant à New York en 1919. Diplômé en 1925 de la High School de Wall Street, il était devenu à l'âge de 20 ans administrateur d'une maison de change qui comptait plus de 2000 salariés : ce connaisseur du capitalisme moderne ne vint pas jeune à l'action militante mais après la dure expérience de la crise économique mondiale qui ne l'attint d'ailleurs pas personnellement. Comme les lecteurs des *Cahiers Léon Trotsky* le savent, puisque nous avons publié dans notre numéro 35 un important extrait de ses mémoires sous le titre « Trotskyste aux Etats-Unis » (pp. 69-91), il fut impressionné en 1934 par la lecture de l'*Histoire de la Révolution russe* de Trotsky, milita au

P.S. et n'y rejoignit la fraction trotskyste qu'au moment de son exclusion et de la constitution du S.W.P. En 1939, il fut, dans un premier temps, d'accord avec la minorité de Shachtman à cause de sa critique du « régime » du parti sous Cannon, puis il regretta ce choix. Cannon lui conseilla alors de rester avec les shachtmaniens au compte du S.W.P., ce qu'il fit, revenant ouvertement au S.W.P. en octobre 1941 avec une dizaine de membres du Workers Party. De 41 à 42, il fut « organizer » dans l'acier à Newark, de 43 à 45 mobilisé et affecté dans une usine de Birmingham (Alabama), de 45 à 47 « organizer » à Akron, de 47 à 51 à Toledo. En 1951, il revint à Los Angeles, reprenant son ancienne profession d'administrateur. Il continua à militer, faisant notamment partie du comité national du S.W.P. Il avait rejoint ces dernières années le groupe de Socialist Action.

Roger Foirier, (Link, Roland) (1910 - 1989)

Roger Foirier était né dans une famille ouvrière à Suresnes le 9 août 1910. Il est mort le 19 janvier 1989. Son père était sculpteur ébéniste dans le faubourg Saint-Antoine, sa mère, Gina Foriani, était bien connue comme militante socialiste. Il fréquenta l'école jusqu'au certificat d'études primaires, fut successivement apprenti peintre, puis lithographe, dessinateur, monteur mécanicien chez Unic à Puteaux. Reçu aux Arts déco en 1928, il devint professeur de dessin dans les écoles de Suresnes. Membre des Jeunesses socialistes en 1929, organisateur des « campeurs rouges » en 1930, il fut à la fin de 1931 l'un des fondateurs des « Amis de l'Enfance ouvrière » (Faucons rouges), membre de la direction nationale et leur responsable parisien. Il rejoignit les trotskystes en 1933. Après son service militaire en 34-35, il fit partie du G.B.L. de la S.F.I.O et, après sa scission, du P.C.I. de Molinier et Frank. En 1936, il dirigea la fameuse « colonne Zimmerwald » d'adolescents et jeunes militants qui diffusa dans une partie de la France les mots d'ordre antimilitaristes et les chants révolutionnaires. Adhérent, avec ses camarades du P.C.I., au P.S.O.P. fondé en 1938 par Marceau Pivert, il y fut actif et fut membre du comité national et secrétaire général pour la région parisienne de son organisation de jeunesse, la J.S.O.P. Il prépara le passage du P.C.I. dans la clandestinité. En 1940, il fut envoyé par son organisation, afin d'y trouver protection, dans une formation collaborationniste, le R.N.P., où il ne joua aucun rôle. Cela devait cependant lui valoir quelques ennuis à la Libération. Il continua à militer clandestinement pendant la guerre, fut l'un des fondateurs des C.C.I. qui avaient succédé au P.C.I. et participa à la fusion des organisations clandestines dans un nouveau P.C.I. en 1944. Il fut militant tant que son âge le lui permit, se contentant ensuite de suivre l'activité politique de ses camarades. Dans la IV^e Internationale animée par E. Mandel (il était membre de la L.C.R.) il fut membre de la commission centrale de contrôle jusqu'en 1963.

FILMÉ D'APRÈS LES DOCUMENTS FOURNIS
CET OUVRAGE A ÉTÉ

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN MARS 1989
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE
LIENHART & C^e A  AUBENAS D'ARDÈCHE

N° 4019. *Imprimé en France*

DÉPOT LÉGAL : Mars 1989

OEUVRES DE LEON TROTSKY

C'est en 1978 qu'est paru le premier volume de la publication de l'Institut Léon Trotsky, les *OEuvres*, de mars à juillet 1933, premier volume de la première série des oeuvres d'exil du révolutionnaire russe, publiées sous la direction de Pierre Broué.

De 1978 à 1980, l'Institut Léon Trotsky a ainsi publié sept volumes qui reposaient sur les écrits publiés de Léon Trotsky, la partie « ouverte » des archives de Harvard et différentes archives à travers le monde.

Depuis 1980, à partir du volume 8, le travail qui a été épaulé par la R.C.P. 596 puis la Jeune Equipe « Histoire du Communisme » du C.N.R.S., repose désormais principalement sur la partie « fermée » des papiers d'exil de Trotsky, à la Houghton Library de l'Université de Harvard.

La première série de cette publication s'est terminée avec le volume 24 en septembre 1987.

La nouvelle série est commencée avec les volumes I et II : elle couvrira la période de 1928, l'exil de Trotsky à Alma-Ata, jusqu'en 1933, l'appel à la construction de la IV^e Internationale. On a également prévu des volumes de compléments, sur la base de la partie « fermée » pour 1933-1935.

On peut se procurer les volumes des OEuvres en s'adressant à l'administration des Cahiers Léon Trotsky (Gautier - C.L.T. : 63 rue Thiers F 38000 Grenoble) ainsi qu'aux librairies de la Selio, 87 rue du Faubourg Saint-Denis, Paris (10^e) et de la Brèche, rue de Tunis, Paris.

ISSN 0181 - 0790

Prix : 70 F

Cahiers Léon Trotsky ☐ **Institut Léon Trotsky**